L'EXPR

125 frs 17 SEPTEMBRE 1959. — N° 431

SPÉCIAL K.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE (Lessing-Magnum)

« Les gouvernements ont un grand juge, un juge infaillible, sans appel, et savez-vous quel est ce juge ? L'événement. »
(Thiers.)

C'était passionnant !

Je suis arrivé en Algérie sans opinion précise, convaincu toutefois de la nécessité de cette guerre. J'avais été volontaire pour les parachutistes par goût du sport et du risque. Sur ce plan-là, je ne regrette rien, c'était passionnant. Sur le plan des opinions, je m'en fis bientôt une, dans les djebels, sur la légitimité de notre cause. Mes camarades étaient loin d'être des tueurs déments et des buveurs de sang. Il y avait, en réalité, absolument de tout parmi eux ; mais une bonne moitié d'entres eux devinrent en quelques mois, ce qui à mon avis est cent fois pire, des exécutants inconscients, d'une belle sérénité d'âme et prêts à toutes les besognes : depuis la distribution de bonbons aux gosses kabyles devant le photographe et sous l'œil humide des dames patronnesses, jusqu'à... Connaissez-vous la technique infaillible pour donner l'assaut à une grotte ? On réquisitionne au douar le plus proche quelques habitants (qu'ils soient pour ou contre la France est un détail négligeable dans ce cas) et on les envoie sous la menace à l'entrée de la grotte, pour porter un « message », ou sous tout autre prétexte. S'ils sont abattus, cela permet de repérer les emplacements des tireurs dans la grotte ; sinon on fonce derrière eux. De toute manière, ils ne revoient pas leur douar.

Parler patience dans cette tragédie est une énormité. Il faut gueuler...

Quant à « la foi », j'en juge sur mon expérience personnelle de l'année 58. Lorsqu'en mai on commença de nous acheminer vers les aérodromes, il n'y eut pas un homme sur mille, même parmi les plus inconscients d'entre nous, qui ne fut plongé dans la stupéfaction et l'inquiétude. On se fichait éperdument des députés : après vingt mois de djebel, les idéologies politiques n'ont plus d'écho... Il y avait avec moi un royaliste et un jeune nationaliste qui se frottaient les mains et dressaient la liste des députés ou ministres qu'ils comptaient trucider. Les officiers semblaient fort excités et faisaient volontiers des discours à la troupe ; certains cependant ne cessaient de s'exclamer : « Ils sont devenus dingues à Alger... » Au milie. de cette incertitude arriva la déclaration publique de de Gaulle. Alors tout changea. S'il avait dit : « Halte là ! », les excités se seraient faits tout tits (à présent, ils ont pris de la graine et tout le monde est obligé de composer avec eux, en premier lieu le personnage illustre lui-même) et les Nord 2501 à destination de Paris seraient rentrés aux hangars. Mais il a dit « J'accepte » et les hésitations furent balayées...

R. D.
ancien parachutiste

Le meilleur argument

Les 5.000 affaires Audin, ou 10.000 ou 20.000, dont le « Cahier Vert » n'a fait qu'amorcer l'interminable litanie, ne doivent pas saturer notre capacité d'indignation ou de protestation.

A ce propos, c'est encore l'affaire Aïssat Idir qui constitue l'argument sur lequel, à mon avis, on peut le mieux s'appuyer pour qu'indignation et protestation prennent toute l'efficacité nécessaire. Car le leader syndicaliste algérien n'a pas disparu. Son cadavre n'est pas clandestin. Sa mort est un fait universellement reconnu, aussi bien dans le camp de ceux qui veulent poursuivre la « pacification » que dans le camp de ceux qui souhaitent la négociation...

R. S.
Auxerre.

J'ai été sursitaire

Une de vos correspondantes s'en prend aux sursis des étudiants et je pense qu'il n'est pas inutile de lui donner quelques éclaircissements : j'ai été sursitaire et je suis libéré par l'armée depuis juillet après vingt-huit mois de service alors que si je n'avais pas été sursitaire je n'aurais fait qu'un an de service militaire. Vous n'avez probablement pas fait d'études supérieures, madame, car vous sauriez la difficulté immense que représente une interruption aussi longue pour la poursuite des études. Vous ne pensez pas non plus qu'il puisse exister une période propice et que le vieillissement n'augmente pas la réceptivité ; il faut être d'un type particulier pour réussir facilement à préparer des examens après un certain âge ; une fois passé cet âge limite, on accroît encore ses connaissances évidemment, mais il est bien difficile « d'apprendre pour un examen », optique bien différente qui exige une disposition psychologique spéciale.

Le sursis pour les étudiants n'est pas un privilège, c'est tout simplement une nécessité. Ce n'est pas non plus une injustice : en effet, les anciens sursitaires occupent sous les drapeaux la place de leurs plus jeunes camarades étudiants qui bénéficient du sursis d'incorporation.

F. B.
Arras.

Vivent les étudiants !

Vivent les étudiants ! Le gouvernement vient de leur apporter la preuve, en ne renouvelant pas leurs sursis, qu'ils étaient bien l'élite de la nation. Il compte en effet sur 20.000 d'entre eux pour réduire à néant ces « 30.000 rebelles » qui, de dernier quart d'heure en dernier quart d'heure, maintiennent depuis hélas déjà cinq ans 4 à 500.000 hommes de troupe en Algérie.

J. Schneider
Elbeuf.

La conclusion de Colette Audry

Le compte rendu par Colette Audry de votre enquête sur « La Démocratie » est très satisfaisant quant à la qualité, et cela tient à la fois à l'intérêt du questionnaire établi par les enquêteurs et à celui du bilan dressé par C. Audry d'après les réponses. Cependant, quatre pages de « L'Express » pour rendre compte d'une telle enquête, c'est trop peu. Il est regrettable que Colette Audry ne puisse disposer d'un livre entier à cet effet.

Ce qui m'a poussé à écrire, c'est le paragraphe de conclusion de l'article de C. Audry, que nul ne peut lui reprocher, mais que je ne peux m'empêcher de discuter. De deux choses l'une : ou bien Colette Audry est elle-même « engagée », « militante », et on ne peut que la louer de mettre à la disposition de ses camarades de lutte les enseignements qu'elle a pu retirer du dépouillement de l'enquête : preuve de lucide objectivité ; ou alors si, non engagée, elle ne tient compte que de son devoir d'information, le mieux qu'on puisse en dire, c'est qu'elle a écrit ces lignes dans l'intention de susciter des réactions comme la mienne. Mais je ne puis croire que, se rangeant du côté des « bonnes volontés » (ou des « volontés ») dont semblent être en majeure partie composées les réponses à l'enquête, et qui n'ont aucune expérience de la lutte sociale organisée, qui n'ont aucune idée des difficultés à surmonter par les leaders, les responsables et les militants de gauche, elle se donne le droit de critiquer leurs groupements pour leur « insuffisance » ou leur « inefficacité ».

Mais ne croyez pas que je méprise ces « bonnes volontés » inemployées.

C'est pourquoi il me semble souhaitable que « L'Express » sorte de son rôle de simple informateur pour entreprendre une œuvre de formation politique.

J. Bret.
Caen.

Les jeunes qui s'ennuient

Depuis quelques semaines, la presse juge utile de consacrer chaque jour plusieurs colonnes aux exploits ou à la psychologie des « blousons noirs ».

Ce qui importe surtout, c'est le remède. Quel peut-il être ? Certes pas la maison de rééducation. Peut-être une prise de conscience des jeunes parents de leurs responsabilités, mais cela c'est valable pour la génération postérieure. Pour nos « blousons noirs », il est trop tard. Le seul moyen d'empêcher les jeunes « qui s'ennuient » de devenir des gangsters serait-il affaire de gouvernement et consisterait-il à embrigader cette génération dans un quelconque mouvement de jeunesse d'Etat qui essaierait de leur fournir des occasions, plus enrichissantes pour eux et pour les autres, de s'occuper ?

Je me garderai de conclure, la solution répugnant plutôt à mon esprit libéral...

P. Laurent.
Paris.

La confiance du poilu

Les réactions aux Mémoires du général Serrigny sur Pétain sont instructives et révélatrices.

Pourquoi Clemenceau à Doullens, après avoir entendu l'opinion « défaitiste » de Pétain, l'a-t-il maintenu à la tête des armées françaises alors qu'il aurait pu et semble-t-il dû, l'envoyer à la retraite ? C'est que, à tort ou à raison, les civils français mobilisés, de qui dépendait en grande partie la victoire, croyaient que Pétain était soucieux de ménager leur sang. De ce fait, quand Pétain leur demandait d'y aller, ils y allaient parce qu'ils pensaient que ce n'était pas pour rien. Cette confiance du poilu dans Pétain n'est pas un mythe.

Maurice Brille
Nanterre.

La rentrée

Premier jour de rentrée pour mes enfants. Ils m'apprennent que les horaires de leur lycée (Victor Duruy) sont changés : l'an dernier les cours commençaient à 8 h. 30, cette année à 8 heures. Quel sens cela a-t-il de mettre des enfants dans la rue l'hiver, dans la pluie ou dans la neige à 7 heures ou 7 h. 1/4 ?

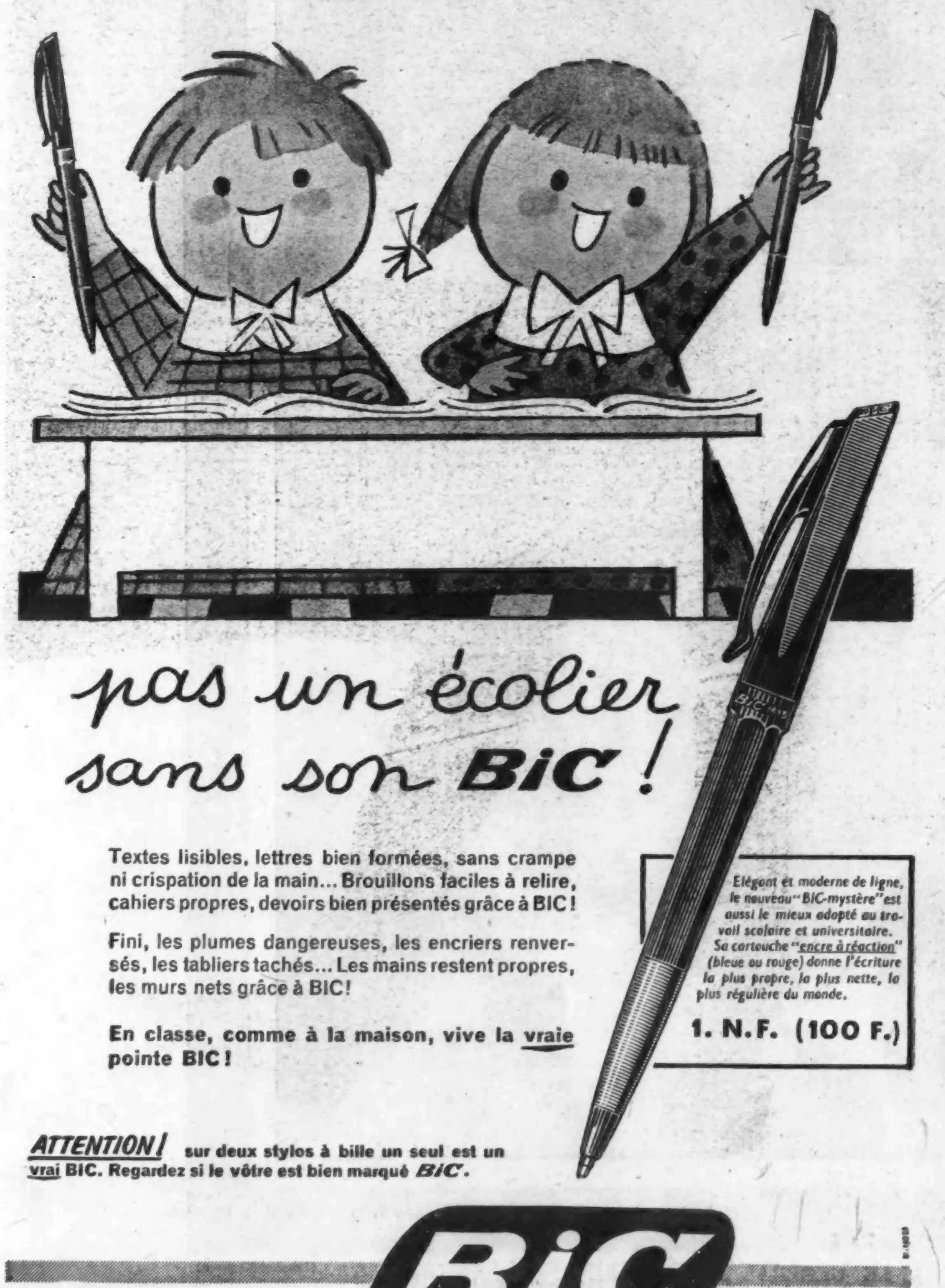
Alors que cela arrangerait probablement la plupart des parents si les enfants rentraient, le soir, une heure plus tard ?

Je sais bien que le lycée n'est pas responsable, et qu'il s'agit d'une organisation générale des horaires. C'est cette organisation justement qui me semble périmée.

Mme Jacqueline D...,
Paris.

(Suite page 4)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue dse Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber



au Printemps

PENDANT **5** JOURS

SEULEMENT :

DU 15 AU 19 SEPTEMBRE

Une Assurance Pluie pour 13.900 F.

et le Confort-Chaleur gratuit

avec cet Imperméable 7/8e en "COMTAL-TERGAL" beige, léger, lavable, défroissable, et son doublage amovible en lainage,

offert par "Brummell"

"Brummell"

REZ-DE-CHAUSSÉE

Non dessiné : Imperméable long en "Comtal-Tergal" 15.900

19

Le plus grand choix de Paris d'imperméables en "COMTAL-TERGAL", les formes nouvelles, les coloris mode, la gamme de prix la plus étendue.

La lettre de « L'Express »

CETTE fusée, soyons honnêtes, elle ne s'est pas seulement fichée dans le ciel. Nous l'avons tous quelque peu reçue au creux de l'estomac. Et sa charge d'émotion doit être moins facile à analyser que sa nature scientifique puisque, depuis dimanche soir, tout le monde dit, à son sujet, n'importe quoi, ce qui va probablement m'arriver aussi.

Mais que les fortes paroles de MM. Selwyn Lloyd (« Je ne pense pas que beaucoup de personnes s'intéressent à cette affaire »), Richard Nixon (« Il n'y a aucune preuve que la fusée soviétique ait bien atteint la lune ») et Albert Schweitzer (« Je ne pense pas que l'humanité en deviendra plus heureuse ») nous donnent du courage : nous ne pouvons pas en proférer de plus sottes.

*

BON. Il y a eu d'abord le frémissement de plaisir, le choc physique. Quand un tireur vise, rien de plus satisfaisant que de voir s'effondrer sa cible. Et quelle cible... Celle dont notre langage familier — décrocher la lune, donner la lune, vouloir la lune — a fait le symbole de l'inaccessible.

Puis il y a eu le coup de chapeau au tireur. Du beau travail en vérité, et joliment présenté. L'exactitude jointe à la précision, la perfection de la mise en scène couronnant la perfection de la performance...

Puis sont venus simultanément :

— L'ORGUEIL : Homme, mon frère, de quel exploit n'es-tu point capable...

— LE DOUTE : Mon frère ? Hé ! Mon frère, certes. Mais on ne s'entend pas toujours en famille...

— L'INQUIETUDE : Ce retard de l'Amérique, pourra-t-elle le combler pour que soit préservé l'équilibre rassurant de la terreur ?

— LE DEPIT : Est-ce bien poli de se présenter chez son hôte mieux vêtu que lui ? M. Krouchtchev débarquant à New-York dans son habit de lune, cela sent son parvenu.

— LE REALISME : Parvenu, d'accord, mais si haut, que les boudeurs font figure, eux, de demeurés.

— LA COLERE : Si les Russes triomphent, c'est parce qu'ils fabriquent méthodiquement des cerveaux, c'est parce qu'ils ont développé systématiquement la soif d'apprendre.

Lunik, produit prestigieux d'un système d'éducation, nous éclate à la face au moment où nous avons entrepris de détruire méthodiquement les cerveaux, d'enrayer systématiquement la formation d'intellectuels. Ah ! le bel avenir que nous nous construisons là, ah ! la belle démocratie, celle qui a peur de former des esprits mais qui ne craint pas de former des soldats !

— LE SCEPTICISME : Lunik ? Un beau jouet, d'accord. Amusez-vous bien, mes enfants. Enfants d'Amérique ou enfants de Russie, enfants perdus d'un monde absurde. Enivrez-vous de vin de lune. C'est moins dangereux que le bourbon et la vodka. Mais dites-moi, à quoi bon Lunik, si l'on aliène ma liberté pour fabriquer une fusée ? Quel nom donner à ce socialisme qui place la fierté d'une collectivité avant la joie de vivre de l'individu ? Quelle perspective d'avenir offre à l'homme cette civilisation technique où il troque son âme contre une planète ?

— L'ESPOIR : Pour la première fois dans l'histoire du monde, le triomphe d'un peuple ne traduit pas la victoire d'un groupe d'hommes au détriment d'un autre, mais la victoire de tous les hommes sur la matière. Et si ce n'est pas cela, le progrès, qu'est-ce que c'est ?

Qu'aucune victoire arrachée sur un champ de bataille ne puisse désormais se produire sans que l'ombre des morts n'en ternisse l'éclat, que nous ne puissions plus supporter le goût du sang dans la bouche, fût-ce le sang de notre ennemi, que nous apprenions lentement à apprécier la vanité des combats meurtriers et l'enjeu formidable des compétitions pacifiques, si ce n'est pas cela le progrès, qu'est-ce que c'est ?

PLAISIR, Admiration, Orgueil, Doute, Inquiétude, Dépit, Réalisme, Colère, Scepticisme, Espoir, c'est ce cocktail violent que nous avons avalé le dimanche 13 septembre 1959, à 22 heures 2 minutes 24 secondes.

Quatre jours se sont écoulés. Ce qui demeure ? Sincèrement : l'Orgueil et l'Espoir.

Françoise Giroud

(Suite de la page 2.)

Il suffirait...

Dans votre enquête sur la « rentrée », vous vous avancez beaucoup en misant sur l'apathie ouvrière pour prédire un automne calme.

Cette apathie, faite de découragement et d'attentisme, peut disparaître du jour au lendemain. Il suffirait qu'un seul secteur important (les postiers, par exemple) se mette en grève pour que le climat social change et que des grèves éclatent dans tout le pays.

Les principales conditions à un vaste mouvement social sont réunies : mécontentement latent de la classe ouvrière, désenchantement profond à l'égard du gouvernement, *unanimité des syndicats* pour réclamer une augmentation des salaires et *une solution négociée en Algérie.*

A. G.,
Charenton.

Hommage à Jules Verne

Il n'est personne de bonne foi, je pense, qui n'applaudisse pas à l'exploit d'« alunissage » que les Russes viennent de réaliser ; celui-ci fait l'objet de maintes conversations, mais il est peu de gens qui se rendent compte qu'il y eut, au temps déjà lointain de ma jeunesse, un Français qui fut un précurseur, dont les livres ont passionné plusieurs générations, l'homme qui avant tant d'autres a posé la question du voyage dans la lune, du « Nautilus », etc., j'ai nommé Jules Verne. Ne croyez-vous pas qu'à ce génial écrivain dont le rêve est devenu réalité, il serait logique de rendre aujourd'hui un hommage mérité ?

A. Mauprime,
Houilles.

L'intéressement des travailleurs

Contrairement à ce que des syndicalistes ont laissé entendre à votre collaborateur, le texte gouvernemental sur « l'intéressement des travailleurs » assure à ceux-ci, expressément, le *contrôle* des résultats financiers de l'entreprise.

Les syndicats objectent seulement que ce contrôle est souvent aléatoire; ils revendiquent en outre une responsabilité effective dans les *options* économiques qui *déterminent* les résultats d'exploitation.

Pour ma part, je tiens à vous signaler que « l'intéressement », tel qu'il est actuellement conçu, ne pourrait s'appliquer qu'à 200 entreprises françaises, en tout et pour tout.

B. D.,
ingénieur.

Bons communistes

Le système de la rente foncière, observé par M. Bosquet en Yougoslavie, existe également, à ma connaissance, en Bulgarie. La formule : « Les formes de passage au socialisme peuvent et doivent varier, en raison des particularités nationales de chaque peuple et en fonction des conditions changeantes de l'histoire », cette formule n'est pas de Tito, mais de Maurice Thorez (15e Congrès) !

Votre acharnement à cultiver l'image manichéenne des « bons communistes » et des « mauvais staliniens » vous joue de bien mauvais tours ; en toute ingénuité, vous en arrivez à découvrir l'Amérique.

M. M.
Lyon.

« J'hésitais entre Foch et Pétain... »

Je vous apporte le témoignage d'un des médecins de Clemenceau à propos de la conférence de Doullens. Rappelez-vous la situation : le front franco-anglais rompu à la jointure et Amiens sauvé à grand-peine. La conférence avait pour but de créer un commandement unique pour tout le front de France. Voici le récit de Clemenceau: «Quand je suis parti pour cette conférence, j'étais sur le point d'imposer le commandement unique mais j'hésitais entre Foch et Pétain. Je reçus le premier et lui demandais son avis : « Situation magnifique, la bête aux abois, le plus grand effort qui leur restait possible, le but de nous couper en deux et d'arriver à la mer. Tout est raté ».

Et comme Clemenceau lui demandait ses projets au cas où il commanderait l'ensemble du front franco-anglais : « J'attaque à droite, j'attaque à gauche, et dans trois mois ils sont par terre ».

Peu après cet entretien où la verve méridionale avait un peu estomaqué le Président, Pétain fut reçu et lui dit : « Ils nous ont battu à Charleroi, en 1914 et nous les avons battus à la Marne. En 1915, peu de chose, mais en 1916, ils n'ont pas pu nous battre à Verdun, pas plus que nous n'avons pu les vaincre sur la Somme ; ils ont failli remporter une grande victoire récemment. En fait, nous ne pouvons pas plus les vaincre qu'ils ne peuvent être nos vainqueurs. Donc, essayons l'armistice ».

Et, disait Clemenceau, entre la fougue irraisonnée et le raisonnement trop calme (ce qui signifiait « abandon ») je n'ai pas hésité.

Dr Busser
Paris.

Le « Journal » et M. de Carbuccia

« L'Express » reproduit un passage des Mémoires du général Serrigny d'après lequel M. de Carbuccia aurait été le directeur du « Journal ».

Je vous serais obligé de vouloir bien rectifier cette erreur : M. de Carbuccia dirigeait l'hebdomadaire « Gringoire », mais il n'a jamais, à aucun titre, appartenu au « Journal ». Mieux, bien qu'il fût un confrère et ami personnel, je n'ai jamais eu l'occasion de publier un seul article de lui. Puisque le nom du « Journal » — dont je dirigeais les services de rédaction — a été prononcé et que le texte du général Serrigny peut faire croire que notre quotidien a « collaboré », voulez-vous me permettre de rappeler qu'après l'instruction ouverte à la Libération contre les « anciens » journaux, notre affaire n'a même pas été appelée, la Cour de Justice de Lyon ayant rendu une ordonnance de classement (dont la valeur juridique est supérieure à celle d'un non-lieu).

J. de Marsillac
Ancien directeur
des Services de Rédaction
du « Journal »
Paris.

Un autre « Hiroshima »

Vous écrivez : « Il est sans exemple qu'un film ne soit jamais sorti, aussi mauvais soit-il ».

Je voudrais vous signaler ceci : les instituteurs japonais ont réalisé en se cotisant (ils sont 500.000, ils ont trouvé quarante millions de yens) un film de 2.500 m. intitulé « Hiroshima ». Le film a puisé son scénario dans une brochure contenant une cinquantaine de textes d'enfants japonais survivants d'Hiroshima. C'est une originalité à peu près unique. Ce film (dont le titre explique le thème sans qu'il soit nécessaire d'insister) est neutre en ce sens qu'il ne prend parti ni pour un groupe ni pour l'autre. Il se termine par un appel pacifique à la jeunesse, et par cette question : « Il est évident que d'énormes forces ont été placées dans la main de l'homme ; qu'en fera-t-il ? »

Le distributeur pour l'Europe a présenté « Hiroshima » au festival de Berlin en 1955. Il a donc réalisé une version allemande en plus de la version originale. Il est prêt à produire immédiatement une version française si un distributeur s'intéresse à la question en France... Il est prêt, depuis 1955, et même avant...

Les raisons qui jouent contre, on en voit plusieurs...

Ce serait pourtant une grande chose que ce film sorte.

Henri Frossard,
Bidart.

« A propos des « Liaisons dangereuses »

Je vous remercie de votre article sur la femme à propos des « Liaisons dangereuses ». Je suis convaincu que vingt articles par an, sur le même sujet, par le même auteur et dans le même journal, mettraient en branle — en moins de cinq ans — plusieurs millions de femmes.

P. C.
Paris.

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 400 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Recherche jeune femme, excellente présentation, pour secrétariat et vente antiquités. Téléphoner pour prendre rendez-vous à ODE. 72-72 l'après-midi de 14 h. 30 à 19 h. 30

APPARTEMENTS (Achat)

La **Société IMMO** 14, rue Duphot
Spécialiste de la Rive gauche. Nombr. réf. rech. pour import. client. Appart. 1 à 5 p. RIC. 57-12

APPARTEMENTS (Echange)

SAINT-GERMAIN-DES-PRES : 2 appartements contigus 2 et 3 p., 2 cuis., 1 s. de bains contre 2 appart. séparés plus grands ou 1 apparlem 3 pièces, confort, contre 4-5 pièces. LIT. 29-14

CHAMBRES (Demande)

Etudiants Méditerranéens cherchent CHAMBRES. Adresser les offres d'urgence à l'Association méditerranéenne, 67, rue Saint-André-des-Arts, tous les jours à partir de 17 heures. Tél. MED. 34-14

TERRAINS (Vente)

UNE MAISON EN PLEINE FORET
avec vue sur Paris. Voici ce que vous pourrez construire sur un TERRAIN DE 4 HECTARES, à Montmorency. Ecrire n° 4448 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

A vendre VILLEMOISSON-sur-ORGE, terrain à bâtir sur avenue, 1.160 m2, façade 20 m., gare proche. 3.000 fr. le m2. Ecrire n° 4449 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

CONSTRUCTIONS NEUVES

CHOISY - LE - ROI
59, AVENUE ALFORTVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand., gd balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C. F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identiq. de 140 appart. livrés visibles sur place, 9 m. gare Orsay. Renseignements et vente 14-19 h. LAMARD PHILIPPE S. A., 5, rue Renaissance, Paris-8e
BAL. 06-82

PENSIONS POUR ENFANTS

Personne de confiance habitant environs de Nemours garderait enfant à temps complet 18.000 francs par mois
Ecrire n° 4430 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris

LEÇONS

LEÇONS DE RUSSE
Répétitions, prépar. aux examens, convers. Profess. d'origine Mme Novitch, Tél. h. repas CEN. 13.84

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

LA NATION

Le carrefour français

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber

Les savants soviétiques ont lancé la première fusée humaine dans la Lune et le chef de l'Etat français le schéma de sa tentative de paix en Algérie sur les ondes de la Radiodiffusion, dans la même semaine. Il n'y a pas, en apparence, de commune mesure entre ces deux événements, et dans tous les journaux du monde, sauf en France, M. Krouchtchev et le Lunik font les « cinq colonnes à la une », tandis que le général de Gaulle et ses propositions y occupent une place bien plus modeste. C'est naturel. Et l'on voit même aisément comment l'on pourrait, ici, se gausser du contraste entre les prodigieuses novations de ce mois de septembre 59 qui saisissent l'univers et cette affaire coloniale, anachronique, dans laquelle la France continue de patauger. Ce serait facile.

Technique et politique

Mais ce ne serait pas juste ; ce serait une vue superficielle. Entre l'exploit soviétique qui fera date dans les manuels d'histoire et le petit problème français, dont on est tenté de voir le côté provincial, dérisoire, le plus fondamental des deux n'est pas le plus spectaculaire.

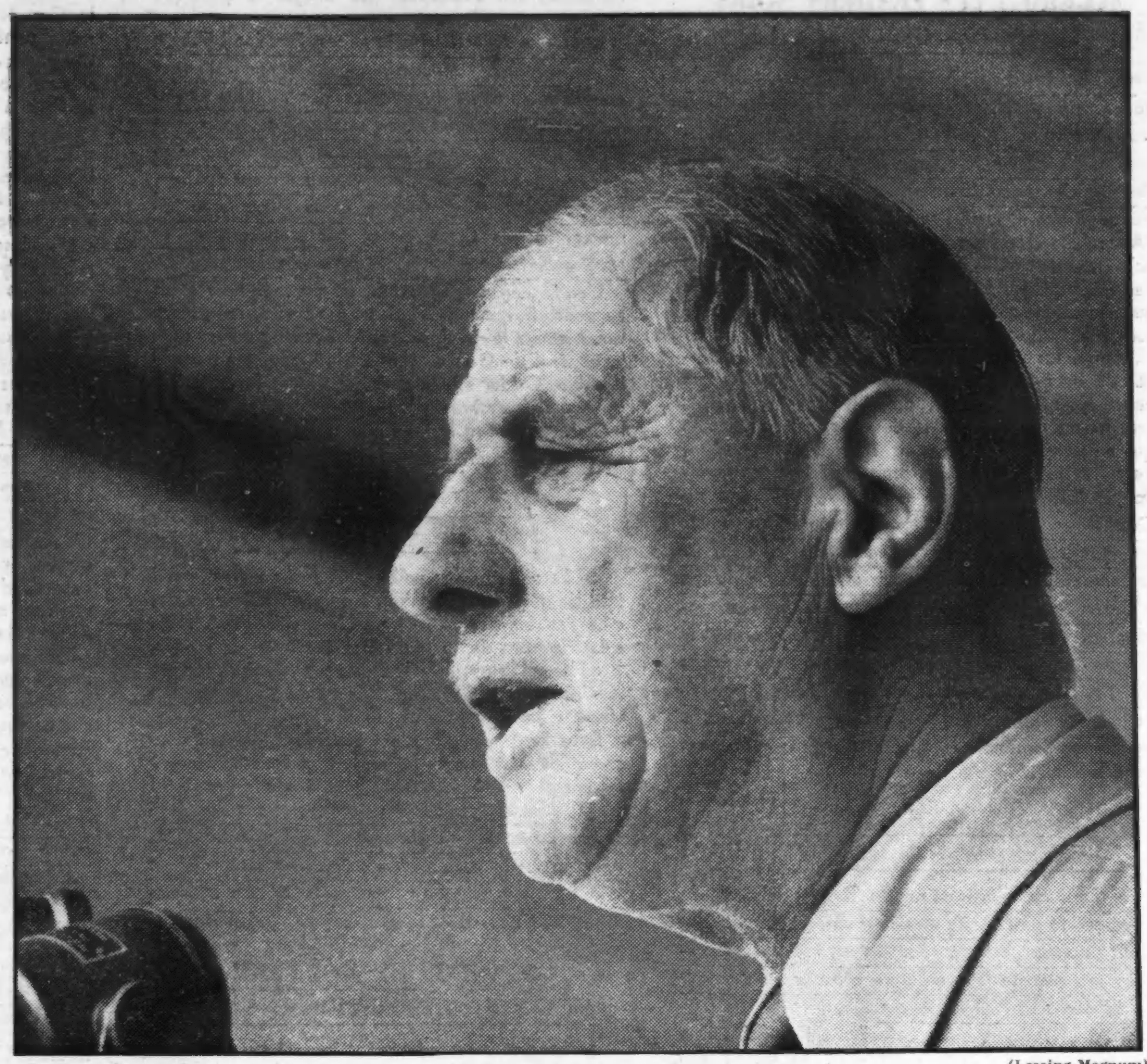
Si le général de Gaulle réussissait dans sa tentative, il aurait réalisé, dans l'évolution des sociétés humaines, un acte plus décisif, plus porteur d'avenir, que l'extraordinaire réalisation de la Russie de M. K.

Car la *technique* n'est jamais que le produit de la *politique*. L'acte le plus haut, l'acte fécondant, c'est toujours l'acte politique. Les conséquences s'en déroulent pour les sociétés comme se développe la croissance, pour un homme, à partir de la vie. Quand le Lunik s'élève dans le ciel, c'est vers le Mausolée de Lénine et non vers le sourire de M. Krouchtchev que doit se porter justement l'admiration du monde.

Regardons l'Amérique...

Prenons un autre exemple, tout à fait analogue. Si vous visitez aujourd'hui les Etats-Unis d'Amérique, vous avez devant les yeux la société la plus développée du monde. La plus riche, la plus imposante des agglomérations humaines modernes ; des aciéries de Pittsburgh aux usines d'aviation de Californie et des derricks du Texas aux fabriques automobiles de Detroit. Vous avez devant vous le plus haut niveau de vie dont les hommes aient jamais pu jouir, la presse la plus libre du monde, les citoyens les plus responsables, le pays et l'industrie qui ont gagné les deux guerres mondiales. Vers quel symbole alors vous tournez-vous ?

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boëtie



Le chef de l'Etat au micro
Cromwell, Lincoln, Lénine, Ataturk...

(Lessing-Magnum)

Quel nom, quel homme, incarne la gestation de ce morceau impressionnant d'humanité ? Peut-être Ford, ou Roosevelt, ou Eisenhower, l'un de ceux qui, industriel, politique ou général, ont dirigé l'élan de cette admirable machine. Mais le fécondateur, le responsable, le créateur de ces Etats Unis, c'est Lincoln. L'acte historique déterminant fut la guerre de Sécession et la victoire des Nordistes. Cet homme, cet acte et cette victoire ont *fait* la société américaine, l'ont unifiée, libérée et réconciliée avec elle-même. A partir de là les réussites économiques, techniques, militaires, les développements sociaux ne furent que des conséquences de cet acte politique fondamental.

Et quand nous avons vu, dans le ciel de la tyrannie, monter jour après jour les armadas de forteresses volantes à l'assaut de l'hitlérisme, c'est bien à Abe Lincoln que nous devions cette puissance libératrice, c'est à sa volonté et à sa victoire contre les marchands de coton, les maîtres d'esclaves, les féodaux du Sud.

L'acte fécondant

Quand Stalingrad brise le flot de l'invasion nazie et quand Krouchtchev peut se faire précéder du Lunik pour atterrir à Washington, Lénine et Trotsky, par la victoire des comités bolcheviques dans les déchirements de 1917, sont les vrais responsables.

Et encore lorsque Churchill et le peuple anglais sauvent l'Occident, ou quand cette même Angleterre offre aujourd'hui l'image d'une démocratie exemplaire, c'est au redoutable Cromwell, faisant d'une mosaïque une nation, qu'en vérité on est reconnaissant. De même que l'émancipation actuelle de l'Islam sera due à l'exemple, au courage, à la violence du choix politique que fit un jour Ataturk.

La politique, voilà le fond. Les révolutions politiques, les décisions politiques sont les actes géants dans le déroulement de l'histoire d'un peuple : ils créent une société. Ensuite on utilise, bien ou mal, l'instrument ainsi forgé dans la douleur, la brutalité de l'acte politique chirurgical.

La France, dans sa course, est maintenant à un tel moment de son histoire. Divisée contre elle-même, paralysée et déchirée par les liens avec son passé colonial, alourdie par la stratification de couches sociales non industrielles, épuisée par des guerres et d'innombrables changements de régime, la France de 89 doit renaître ou mourir. Le problème est doublement politique. Il s'agit de faire face aux Sudistes, civils et militaires, attachés à l'ordre colonial et à tous les privilèges qui en découlent. Et de faire face aussi aux féodaux d'une société pré-industrielle, boutiquière, artisanale et tous leurs clients. L'ensemble étant lié, les uns renforçant les autres, à l'abcès de fixation qu'est devenue la guerre algérienne.

Comme si la guerre de Sécession et le racisme, la révolution bolchevique et le problème industriel, le cromwellisme et la féodalité militaire, se retrouvaient à un seul et même carrefour de notre histoire.

Nous avons vu se développer peu à peu ce complexe redoutable. D'abord une coalition conservatrice abattit le seul gouvernement qui tenta de mettre un terme aux aventures coloniales et de libérer des secteurs de l'économie soumis à l'emprise du passé. Ce fut le signal. A partir de ce moment, l'alliance des intérêts ne cessa de se consolider : l'argent d'Algérie et celui des alcooliers ou des routiers se retrouvèrent dans les mêmes caisses pour soutenir les mêmes forces politiques ; les liens entre les colons des départements algériens et les lobbies de la métropole se forgèrent et se resserrèrent ; enfin, avec le passage de l'Armée dans le camp sudiste, cette coalition des archaïsmes était en 1958 devenue maîtresse du pays. Le 13 mai ne fut que l'aboutissement en surface d'un long processus de décomposition du pouvoir politique central face à ces féodalités conjuguées. Elles se choisirent alors pour porte-drapeau le général de Gaulle. Il n'en avait pas été l'organisateur, il en devint le chef.

Depuis, il a cherché à s'en dégager, mais en vain. La poursuite de la guerre d'Algérie, la suppression du parlementarisme, l'avènement au pouvoir des représentants des secteurs économiques les plus arriérés, la place prédominante reconnue à l'Armée, ont fait passer la France de de Gaulle sous la coupe des Sudistes et profondément divisé le pays contre lui-même.

Rêve et conciliation

C'est la situation politique par excellence où seules une décision énergique, une opération à chaud, peuvent arracher la Nation à la décadence. De Gaulle, pour y parvenir, devrait être un peu à la fois Cromwell, Lincoln et Ataturk, et s'appuyer, comme Lénine, sur les forces populaires. Il devrait *choisir* délibérément, franchement, appeler à l'assaut la partie progressiste de la Nation. C'est ce que, dès le début de son règne, il a refusé de faire. Il a cherché l'autre voie : la conciliation. Il croit pouvoir réconcilier autour de lui, par dévouement à sa Personne, les forces antagonistes, et refaire ainsi la Nation. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'une telle méthode ait pu tenir lieu d'acte politique.

Et cette semaine, le Chef de l'Etat engage sa partie décisive. Il prononce des mots, annonce des intentions, qui ne concordent pas avec les desseins et les intérêts des forces économiques, coloniales et militaires qui dominent actuellement la société française. Malgré elles, il voudrait, on le sent bien, on l'entend bien, mettre un terme à la guerre d'Algérie — ce qui déclencherait, par une réaction en chaîne, un processus de libération et de rénovation. Mais il croit encore, c'est sa conviction profonde, qu'il peut réussir cette opération avec leur *assentiment*.

Il commet là un évident contresens. Alors, devant l'échec certain de la tentative par persuasion, comment réagira-t-il ? En reculant devant le conflit, comme il l'a fait depuis quinze mois, ou en allant jusqu'au bout ?

Face à ce choix politique fondamental, il devra dans les prochaines semaines se déterminer. Et s'il renonce, s'il poursuit, comme il est probable, son rêve d'union nationale et de conciliation — alors qu'il s'agit d'imposer une politique et de briser des intérêts — il sera emporté par l'inévitable explosion qui, un jour, ouvrira au pays le cours de l'histoire moderne.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

ALGÉRIE : LES LEADERS NOIRS S'INTERROGENT

● M. Houphouet-Boigny, ministre-conseiller du gouvernement français pour les affaires de la Communauté, vient de refuser de se rendre aux Etats-Unis où s'est ouverte, mardi, la quatorzième session des Nations Unies. Les trois autres ministres-conseillers se disposent à partir : M. Senghor, président de l'Assemblée du Mali ; M. Lisette, vice-président du gouvernement du Tchad, et M. Tsiranana, président de la République malgache. Il est actuellement exclu que l'un d'eux prenne la parole au cours d'un éventuel débat algérien.

Malgré les affirmations officielles, les leaders africains n'ont pas sur le problème algérien une position concertée : M. Senghor, qui tentait ces dernières semaines de provoquer la définition d'une formule qui aurait été défendue par toute l'Afrique noire, s'est heurté au refus des amis de M. Houphouet-Boigny. Pour l'instant, après la dernière réunion du Conseil exécutif de la Communauté, l'accord est unanime sur les principes définis par le général de Gaulle : autodétermination et offre aux Algériens d'un éventail de solutions analogues à celles proposées à l'Afrique. Mais le passage de ces principes à leur application risque de provoquer des prises de position divergentes chez les dirigeants africains. Certains d'entre eux envisagent de ne cautionner un éventuel référendum qu'après avoir consulté le F.L.N.

L'AFFAIRE AUDIN : UNE DÉPOSITION DE 4 HEURES

● Le juge d'instruction de Rennes, chargé de l'instruction de l'affaire Audin, a entendu lundi, pendant quatre heures, M. Paul Teitgen, secrétaire général de la préfecture d'Alger au moment où se déroulait l'affaire Audin.

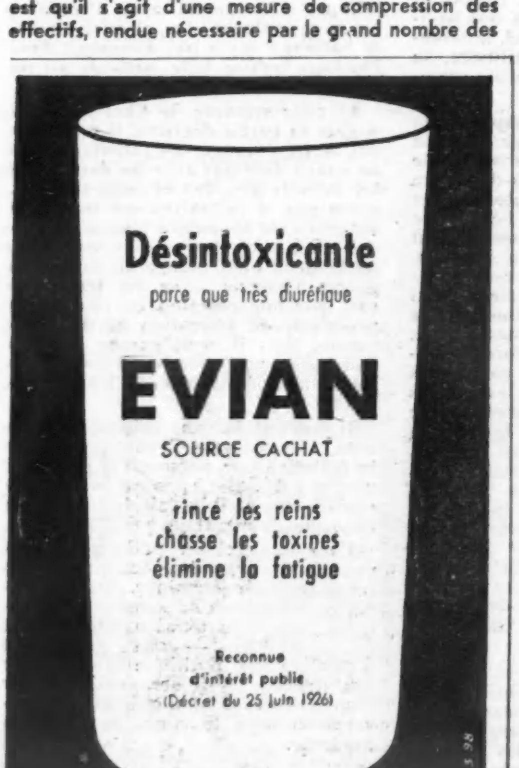
M. Paul Teitgen, qui a actuellement une situation en Amérique du Sud, avait écrit au garde des Sceaux pour lui dire qu'il était prêt à apporter au juge d'instruction tous les documents et toutes les précisions qui lui permettent d'affirmer que le jeune mathématicien algérois n'a pas trouvé la mort dans les circonstances (tentative de fuite) que relate l'enquête officielle.

POURQUOI M. JEAN-MARC BOEGNER QUITTE L'ÉLYSÉE

● Un des principaux collaborateurs du général de Gaulle est sur le point de quitter l'Elysée : M. Jean-Marc Boegner, fils du pasteur et frère du directeur de « Paris-Journal », qui était conseiller diplomatique du Président depuis son retour au pouvoir, va être nommé ambassadeur à Ankara. Aucune indication n'a été donnée sur les raisons de ce départ, qui n'a d'ailleurs pas été officiellement confirmé. Mais l'explication la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'une mesure de compression des effectifs, rendue nécessaire par le grand nombre des personnes qui s'occupent de diriger la politique étrangère de la France.

Outre le général lui-même, son Premier Ministre et le conseiller diplomatique de celui-ci, il faut encore mentionner le ministre des Affaires étrangères, M. Couve de Murville ; M. Joxe, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, dont les attributions respectives ne sont pas très clairement définies, et, au cabinet du Président de la République lui-même, M. de Courcel, qui est ambassadeur, et M. Brouillet, qui est ministre plénipotentiaire.

L'entrée en scène de tant de compétences avait eu pour effet, depuis plusieurs mois déjà, de réduire sensiblement le rôle joué par M. Boegner qui, lorsque le général de Gaulle était à Matignon, était considérable. On lui attribue en particulier la rédaction du fameux memorandum du 24 septembre 1958 sur les rapports entre la France et ses alliés atlantiques (le « directoire »).



LUNIK II : LE TIRAGE POUR LES QUOTIDIENS

● La réussite de Lunik II, dimanche soir, a incité tous les quotidiens parisiens à augmenter leur tirage, « Le Parisien Libéré » et « L'Humanité » de 20 %, « Le Figaro » de 13 %, « Combat » de 10 %, etc. « France-Soir », « Paris-Presse » avaient augmenté leur tirage de 50 % sur Paris et de 25 % en province. « Le Monde » de 20 %.

Dans l'ensemble, tous les quotidiens qui ont consacré les huit colonnes de leur première page à l'événement ont augmenté leur vente entre 5 et 15 %. Une des plus fortes augmentations des quotidiens du matin : « L'Humanité », qui a vendu 20 % de numéros en plus sur Paris. Une des plus faibles : « Le Populaire », qui a vendu, lundi, à Paris, 14 (quatorze) numéros de plus que le jeudi précédent...

ORIGINE ET FORTUNE DU MOT AUTODÉTERMINATION

● Le mot d'autodétermination est entré dans le vocabulaire officiel le 11 septembre, lorsque M. Raymond Janot a déclaré, en commentant les travaux du Conseil exécutif de la Communauté : « Le général de Gaulle a fait connaître l'importance qu'il attachait (au problème algérien) et l'esprit dans lequel il comptait l'aborder en affirmant le principe de l'autodétermination ».

Ce mot avait été utilisé pour la première fois, au sujet de l'Algérie, par M. Maurice Schumann, le 10 juin. Expliquant son vote à l'issue du débat algérien, le député M.R.P. avait apporté « sa confiance sans restriction » à la politique du général de Gaulle et célébré « l'audace d'une thèse qui oppose sans aucune restriction, fût-elle mentale, la véritable autodétermination au mythe de l'indépendance comme à toutes les solutions préfabriquées ».

Moins heureux que M. Maurice Schumann, son collègue du M.R.P., M. Bernard Lambert, était lui aussi monté à la tribune avec l'intention d'affirmer le droit de l'Algérie à l'autodétermination. Mais une majorité déchaînée lui avait interdit de conclure.

Trois mois plus tard, le mot était admis partout. Avant même la déclaration du Président de la République, il servait de base aux commentaires de plusieurs chefs d'Etat africains et aux éditoriaux de la presse algéroise, qu'il s'agisse de l'officielle « Semaine en Algérie » ou de « L'Echo d'Alger » de M. de Sérigny.

LE CONFLIT DES LIGNES AÉRIENNES DE LA COMMUNAUTÉ

● Au cours d'une conférence de presse sur les problèmes de l'aviation civile, M. Robert Buron, ministre des Transports, a mis lundi soir un terme à la polémique déclenchée par le personnel d'Air France, en rendant publique sa décision de reconnaître à la compagnie privée « Union Aéromaritime de Transports » (U.A.T.) une « vocation particulière » pour assister les Etats d'Afrique Noire désireux de créer leurs propres compagnies aériennes.

Dans le cadre de la nouvelle Constitution, les transports externes et communs relèvent en effet de la Communauté, alors que les transports internes relèvent de la compétence de chaque Etat de la Communauté. Jusqu'ici trois compagnies françaises se partageaient en Afrique Noire l'ensemble de ces trafics : la compagnie nationale Air France, qui vit sa part limitée à 50 % par les accords de coordination de Peira-Cava (1955) dans l'exploitation des lignes long-courriers comme des réseaux locaux ; l'U.A.T., filiale des « Chargeurs Réunis », et la T.A.I. (Transports Aériens Intercontinentaux), liée aux « Messageries Maritimes » — ces deux sociétés privées ayant droit à l'autre moitié du trafic. Des pools de recettes permettaient d'équilibrer les résultats financiers d'après cette répartition.

Le risque était donc grand de laisser ces trois compagnies se disputer à nouveau le « patronage » de futures compagnies locales, et de voir les Etats africains se tourner vers les compagnies étrangères. C'est par la nécessité d'y parer et de préserver ainsi les chances de la présence française dans le ciel de la Communauté que le ministre a justifié le memorandum adressé à la direction des trois compagnies. Ce memorandum, qui a soulevé à Air France un tollé général, prescrit la reconduction pour dix ans des accords de Peira-Cava en conférant à l'U.A.T. le privilège du démarchage auprès des Etats africains en vue de la création de leurs sociétés aériennes.

Pourquoi l'U.A.T. ? Parce que cette compagnie a une longue expérience de l'Afrique continentale, pour laquelle elle s'est spécialisée, et parce que son choix risque moins de heurter les susceptibilités des jeunes Etats nouveaux que celui d'Air France, compagnie nationale dépendant directement de l'Etat français.

— Cet argument politique est un prétexte, et un mauvais prétexte, pour favoriser le capitalisme privé au détriment d'un service nationalisé, répond le personnel d'Air France, qui multiplie ses appels à l'opinion publique.

M. Louis Pommery, président directeur général de l'U.A.T., ne s'estime pas satisfait, de son côté, de la mission qui est confiée à sa compagnie auprès des gouvernements africains et qui ne fait, dit-il,

L'ECOLE DES MINISTRES

Un jeune politicien en qui beaucoup de ses confrères se plaisent à discerner un futur ministre des Finances, M. Letourre Devisse, s'est égaré dernièrement au cours d'une excursion dans la forêt de Bondy. Déjà familier des lieux, il retrouva son chemin malgré l'obscurité en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

EN 1957, on s'en souvient, la rentrée scolaire française fut marquée par le lancement du premier spoutnik. Cette année, elle sera marquée par le lancement de la fusée lunaire. On ne m'ôtera pas de la tête que M. Boulloche était au courant et qu'il n'a rogné mes vacances que pour se trouver lui aussi exact au rendez-vous avec la lune.

Quel rapport, direz-vous, entre l'école et la fusée lunaire ? Les rapports sont nombreux. Sans beaucoup d'imagination, je pourrais vous en citer d'innombrables : leçons d'astronomie, de physique, de chimie, bien sûr, mais aussi leçons d'histoire, de science politique, de diplomatie. Il n'est pas un professeur qui n'ait quelque chose à tirer de l'expérience soviétique, ni celui de philosophie, ni même celui de littérature.

C'est qu'il existe entre l'enseignement et l'astronautique de subtiles affinités :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Stace et Virgile ne faisaient que reprendre à leur compte l'éternelle promesse des professeurs qui, depuis qu'il y a des écoles, ont toujours promis la lune à leurs élèves pour peu qu'ils soient sages, appliqués et attentifs.

MOINS heureux que les techniciens de l'astronautique, ils n'ont jamais pu réaliser leur promesse, mais, plus patients, ils ne se sont jamais découragés devant l'échec.

Voilà des millénaires que nous envoyons des esprits vers les astres. La plupart retombent et leur ogive, quand elle est récupérable, ne contient rien qu'un petit singe narquois. Certains explosent en l'air, et ce ne sont pas les moins beaux à regarder. D'autres se placent tout de suite sur l'orbite fermée et invariable où ils sont contraints de graviter futilement jusqu'à ce que, batteries épuisées, s'achève leur inutile existence dans les ténèbres et le froid.

Peut-être après tout y en a-t-il qui ont atteint la lune, mais ils ne sont jamais revenus pour le dire.

ROBERT ESCARPIT.

que consacrer une situation acquise, le champ d'action de l'U.A.T. étant limité à l'Afrique continentale, alors qu'Air France a un monopole sur les lignes internationales, ce qui lui offre des possibilités illimitées de développement.

ÉTUDE : LES CAPITAUX AMÉRICAINS EN FRANCE

● Le gouvernement comptait beaucoup sur les investissements de capitaux américains pour contribuer à l'expansion de l'économie française et à l'assainissement de la balance extérieure.

La convertibilité du franc a été décidée, entre autres, pour attirer les capitalistes américains.

Or, un groupe d'économistes, après étude approfondie de la question, vient de déposer les conclusions suivantes :

Au total, 8 milliards de dollars de capitaux privés ont été investis ou réinvestis, en 1958, dans toute l'Europe occidentale. Sur ce total, 255 millions de dollars ont été placés en France métropolitaine.

Même si ce chiffre venait à doubler ou à tripler, cela ne modifierait pas substantiellement l'équilibre global.

Pour situer l'ordre de grandeur des 255 millions de dollars investis en France, deux autres chiffres peuvent fournir un point de comparaison :

— La France a pratiqué, en 1958, pour 492 millions de dollars d'investissements hors de la zone franc, dont 309 millions dans la zone dollar ;

— Le surcroît de devises qui sera procuré à la France par le pétrole saharien peut être estimé à 220 millions de dollars en 1960 et 450 millions de dollars en 1961.

Les liens financiers entre la France et les Etats-Unis ne seront jamais aussi étroits que ceux qui lient aux Etats-Unis des pays comme la Suisse, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne, où les conditions de la concurrence sont plus favorables.

La dévaluation de décembre dernier a provoqué un certain afflux de capitaux américains en France. Il s'agit là, toutefois, d'opérations limitées dans le temps aussi bien qu'en volume.

En conclusion : « les investissements privés américains, même s'ils augmentent, ne peuvent modifier sensiblement la situation politique et économique générale. Le montant de ces capitaux sera toujours relativement faible par rapport aux problèmes qui se posent, et cela pour des raisons fondamentales et permanentes ».

EVENING STANDARD : LE COMTE DE PARIS VA QUITTER LA FRANCE

● En dépit de « démentis officiels », le correspondant à Paris du journal anglais l' « Evening Standard » écrit cette semaine :

« Le fait est que le comte de Paris prépare ses bagages et se dispose à partir pour un nouvel exil volontaire dans ses propriétés du Portugal. Les raisons qu'a le comte de Paris de quitter la France sont basées sur de hautes considérations politiques.

« Il pense en effet que la France est désespérément à court de personnalités susceptibles de la sauver : si quelque événement politique ou quelque accident physique mettait un terme au règne du général de Gaulle, lui seul se tiendrait alors entre la France et le chaos. Convaincu par cette analyse, il a conclu qu'il serait préférable pour sa cause d'occuper les coulisses plutôt que la scène. Autrement dit, il préfère être rappelé en France de l'étranger plutôt que d'encourager par sa présence les accusations d'intrigues. »

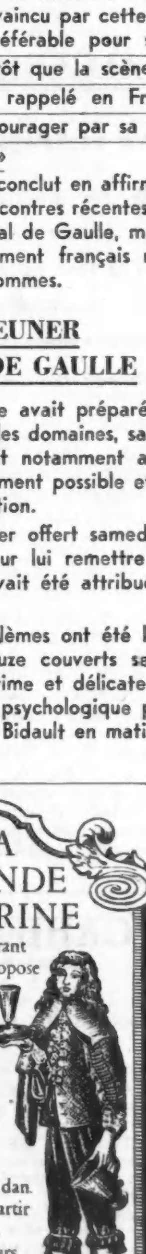
L' « Evening Standard » conclut en affirmant que nul n'a connaissance de rencontres récentes entre le comte de Paris et le général de Gaulle, mais qu'un des ministres du gouvernement français maintient le contact entre les deux hommes.

LE DÉJEUNER BIDAULT - DE GAULLE

● Le général de Gaulle avait préparé avec le plus grand soin, dans tous les domaines, sa déclaration sur l'Algérie. Il s'était notamment attaché à s'informer le plus complètement possible et à désamorcer les forces d'opposition.

C'est le sens du déjeuner offert samedi dernier à M. Georges Bidault pour lui remettre la croix de la Libération qui lui avait été attribuée il y a plusieurs années.

En fait, les grands problèmes ont été laissés de côté, un déjeuner de douze couverts se prêtant mal à une conversation intime et délicate. Mais le général compte sur l'effet psychologique pour neutraliser la virulence de M. Bidault en matière algérienne.

LA GRANDE SÉVERINE
le nouveau restaurant littéraire, vous propose ses grillades de viandes, poissons ou homards.
Le jardin d'hiver, le bar 1900, la salle aux tarots et la salle Suédoise vous offrent leur cadre unique.
(Soupers dansants dan. la cave romane à partir du 18 Septembre).
Ouvert tous les jours, de midi à minuit.
7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'Eglise) DANTON 15-54


(A.P.)

L'Armée a Alger (*)
L'un des chefs militaires...

ALGÉRIE

La France et l'Algérie

● *La partie engagée par le chef de l'Etat en est à son moment décisif. Jean Daniel examine comment se présentent les choses.*

PENDANT toute une semaine, les états-majors ont attendu avec anxiété la déclaration du général de Gaulle sur l'Algérie. Pourtant, dimanche dernier, au terme d'une retraite, le général Jouhaud, chef de l'Etat-Major de l'Air, déclarait : « *Après tout il faut en finir et pourquoi ne pas inviter Krim Belkacem lui-même !* »

L'entourage du général Jouhaud était frappé de stupeur : le chef d'Etat-Major de l'Air, homme du 13 mai s'il en fut, avait été l'adjoint à Alger du général Salan, et avait prêté le solennel serment de « garder l'Algérie française ».

Cela se passait en Suisse, à Caux, lors d'une réunion du Réarmement Moral. Il s'agit d'une fondation d'inspiration protestante et qui se propose de résoudre les conflits par le rapprochement humain, la confrontation des thèses, et la commune croyance en des principes moraux.

A l'ère de la violence, cela peut faire sourire. Et cependant le Réarmement Moral a contribué à la solution franco-tunisienne comme au règlement du conflit cypriote. Voici, à son tour, touché par la grâce, l'un des chefs militaires sur lesquels comptaient le plus les ultras d'Alger.

Deux jours plus tard, mardi, en réponse à des communiqués pleins de fureur où les ultras tentaient de parler au nom de l'Armée, le porte-parole du général Challe a proclamé :

« *Personne ne peut prétendre avoir la caution de l'Armée. L'Armée reste unie derrière son chef : le général de Gaulle.* »

Une continuité

De l'aveu général, à Alger comme à Paris, on a estimé qu'en gros le Président de la République française avait « les mains libres ». C'est sans doute vrai. Pour faire quoi ?

On savait déjà que la déclaration attendue contiendrait une vigoureuse réaffirmation du principe de l'« autodétermination ». Le mot lui-même est nouveau et comme il est prononcé à la veille d'un débat aux Nations Unies, comme aussi ce mot est contenu dans la Charte des Nations Unies, on en a conclu avec espérance d'un côté, avec crainte de l'autre, à une simple astuce diplomatique.

Pourtant, si le mot est nouveau, la chose même a été maintes fois exprimée par le général de Gaulle. Sur ce point précis, il est intéressant de noter une imperturbable continuité — en vérité une seule fois interrompue lors d'une déclaration faite avant l'anniversaire du 13 mai au directeur d'un quotidien d'Oran.

— « *Le destin politique de l'Algérie est en Algérie même.* » (23-9-58.)

— « *Je crois et je dis que ce dont il s'agit c'est que l'Algérie se révèle à elle-même (...). Je dis que la France a un plan net et affirme qu'elle suit ce plan pour faire en sorte que se révèle en Algérie la personnalité nouvelle de ce pays.* » (26-3-59.)

— « *Le sort de l'Algérie se fera par les Algériens. Je ne préjuge pas du moment où le destin politique de l'Algérie revêtira sa forme définitive.* » (9-6-59.)

Enfin, lors de son dernier voyage militaire en Algérie, le général de Gaulle a affirmé avec force devant les officiers chargés de la pacification :

« *Nous ne resterons en Algérie que pour autant que les Algériens le désireront.* »

Deux convictions

Sur tout cela, il n'y a donc pas de doute possible. Le général de Gaulle est le premier chef d'Etat ou de gouvernement français qui ait parlé de l'Algérie comme d'une nation *distincte* (il dit toujours « la France et l'Algérie »). Il prétend que cette nation distincte n'est pas une réalité mais une virtualité, qu'elle est en formation, « *à la recherche d'elle-même* », et que seuls les Algériens pourront décider de la forme définitive de cette nation. La souveraineté française en Algérie est ainsi déléguée au peuple algérien. Si les mots veulent dire quelque chose, c'est tout simplement l'acte de naissance d'une nation algérienne. Il convient de noter que d'ailleurs les ultras ne s'y sont pas trompés. Toutes leurs analyses, fort judicieuses au demeurant, soulignent ce transfert de la souveraineté. Il n'y a plus d'unité nationale dans laquelle seraient fondues tout ensemble la France et l'Algérie, de Dunkerque à Tamanrasset, et la Méditerranée ne traverse plus la France comme la Seine traverse Paris, selon la savoureuse et mémorable expression du général Salan.

La seconde conviction du général de Gaulle, qui est en fait un pari, c'est que, du fait de la « nature des choses » (c'est-à-dire, finalement, la communauté d'intérêts entre les peuples français et algérien), l'autodétermination doit avoir pour résultat une association étroite, et spécifique, entre l'Algérie et la France. Les élections passées devaient en décider. Mais le général de Gaulle considère que la signification du référendum en Algérie c'est le plébiscite d'un arbitre, lui-même, pour faire la paix. Et il fait comme s'il tenait pour nulle la signification des élections algériennes à l'Assemblée nationale.

Pourquoi ? Parce que la guerre dure encore et que ceux qui font cette guerre (lesquels constituent une « *force importante* ») doivent pouvoir s'exprimer politiquement. La constitution en parti politique du F.L.N. a été maintes fois officieusement proposée.

La cause

Ces thèses sont claires, dénuées d'équivoque ou de mystère. Elles n'ont jamais été démenties. Elles n'ont, au contraire, reçu — chaque fois du moins que le général de Gaulle s'est décidé à un propos ou un acte — que des confirmations. Dans sa lettre au général Salan, il exprimait le vœu que toutes les opinions (« je dis bien *toutes* ») puissent s'exprimer. Et, à la dernière réunion du bureau de la Communauté, le Président de la République a dit : « *Et si au bout de ce chemin les Algériens veulent leur indépendance, eh bien ! la France leur donnera l'indépendance !* »

(*) De g. à dr.: une personne non identifiée, le colonel Alain de Boissieu, Mme Hatab Pacha, le général Maurice Challe et le maire de la casbah Hatab Pacha.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

PRESIDENT DU COMITE DE DIRECTION : P. MENDES FRANCE

Au sommaire du numéro de septembre

I. PHYSIONOMIE DE LA CLASSE OUVRIERE
Quelques données pour une analyse géographique de la classe ouvrière en France par Marcel RONCAYOLO
Problèmes actuels du mouvement ouvrier par .... Alain TOURAINE

II. DEUX CONGRES SYNDICAUX
Questions actuelles du syndicalisme par .... Pierre LE BRUN
A propos du XXXe Congrès de la C.F.T.C. par .... E. GERMAINS

III. EVOLUTION ET TECHNIQUE
Les cinq étapes de l'histoire des Nations par .... W. ROSTOV
La recherche opérationnelle par .... Marcel MARANTZ

IV. DISCUSSIONS
La gauche est morte, vive la gauche, par .... Pierre FOUGEYROLLAS
La châtaigne et le pétrole par .... Pierre AVRIL

V. NOTES ET COMPTES RENDUS

CE NUMERO : 350 FRANCS
Abonnements (six numéros) : 1.800 francs - C.C.P. Paris 13.693-09 - 8, rue Henner, PARIS (9e)
Envoi d'un spécimen sur demande

UN CADEAU PUBLICITAIRE DE CLASSE

"Abair" Cartonnages édite pour 1960 un *calendrier mensuel photographique.*

Les photos sont signées par Agnès Varda, René Burri, Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Jean Lattès, Chris Marker, Marc Riboud et Willy Ronis.

75, rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS.
Tél. OBE. 24-20.

(A.P.)

LE F.L.N. A TUNIS (**)
...a été touché par la Grâce.

Donc, sur le plan *théorique,* de telles thèses, en net progrès sur celles des précédents gouvernements, pouvaient avoir leur chance de succès. La guerre a cependant continué. Pourquoi ? Du seul fait des problèmes intérieurs du F.L.N. ? De la constitution de ce dernier en gouvernement et de sa prétention de traiter d'égal à égal avec le gouvernement français ? Sans doute cela a compté. Mais ce qui a en fait constitué la cause essentielle de l'échec a été le divorce entre les *thèses* de l'Elysée et celles au nom desquelles Alger *faisait* la guerre.

Un changement

La paix des braves, par exemple, a été conçue comme une tactique destinée à faire réintégrer des Algériens « égarés » dans la communauté française au lieu que ce devait être la transformation du nationalisme violent et guerrier en nationalisme politique. Pendant plus d'une année, la politique du général de Gaulle a ainsi offert au F.L.N. le même spectacle que celle de M. Guy Mollet. Or, le F.L.N. est avant tout une armée dont les chefs tirent leurs conclusions politiques de ce qu'ils voient se dérouler sous leurs yeux. Ce qu'ils ont vu c'est une armée française politisée, et qui se battait au nom de l'intégration. Du même coup, l'autorité du général de Gaulle, battue en brèche en Algérie même, n'était plus suffisante aux yeux des Algériens pour imposer des thèses auxquelles certains d'entre eux auraient pu se rallier.

Les choses ont-elles changé ? Sur ce dernier point, sensiblement. Aux yeux des Algériens, l'autorité française et internationale du général de Gaulle s'est affirmée. Ils pensent que si le général veut, il peut. Il n'y a plus d'écran entre eux, d'une part, et le Président de la République, dans le dialogue lointain et indirect qui s'est noué depuis plusieurs mois.

C'est pourquoi la période actuelle est si grave, si décisive. Si, en effet, l'initiative actuelle ne conduit pas à la paix, elle peut bien susciter un succès diplomatique provisoire et offrir un sursis au problème de l'isolement français, mais la rupture des espérances débouchera sur une extension des hostilités. Or le monde n'est pas intéressé par l'indépendance, l'intégration ou l'association de l'Algérie, il n'est préoccupé que par le conflit. Il importe peu aux Etats étrangers, fussent-ils alliés, de savoir si nous avons pour nous le droit. Ce que l'on réclame de nous c'est une solution.

Le contact

De quoi dépend-elle aujourd'hui ? Essentiellement des garanties pour le F.L.N. qu'il retrouvera en Algérie la possibilité de donner rapidement à une formation politique la représentativité dont il se flatte. Il est question d'organismes mixtes, de commissions de cessez-le-feu, d'élections contrôlées par des observateurs de la Communauté. Tout cela est important. Le contact en territoire neutre revendiqué par le F.L.N. pourrait, par exemple, être remplacé, si le général de Gaulle croit pouvoir en prendre la décision, par un transfert d'un ministre algérien interné à l'île d'Aix dans une résidence proche de Paris et par une conversation avec ce leader.

Tout cela a été envisagé par des ministres écoutés du général de Gaulle. En même temps, on a fait état d'une intervention de M. Debré pour que le Président de la République fixe, en fait, un calendrier lointain, selon une ligne politique qui faisait dire savoureusement à une Française d'Algérie : « *L'Algérie, on se la brade, mais la guerre, on se la conserve.* » Les pressions auront joué leur rôle jusqu'au dernier moment, et elles vont continuer.

Il est à prévoir, de toute façon, que le F.L.N. fera attendre sa réponse, mais qu'elle ne sera pas, cette fois, purement négative. Pour lui aussi, l'heure de la diplomatie a sonné.

JEAN DANIEL.

(**) De g. à dr. : MM. Fehrat Abbas, Krim Belkacem, Ahmed Francis, Lakhdar Bentobal, Abdel Hamid Lehri et Mahmoud Chérif.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. LORENTZ ECKHOFF
Professeur d'anglais de l'Université d'Oslo et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature »

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement.* La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.
Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées.* Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.
Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

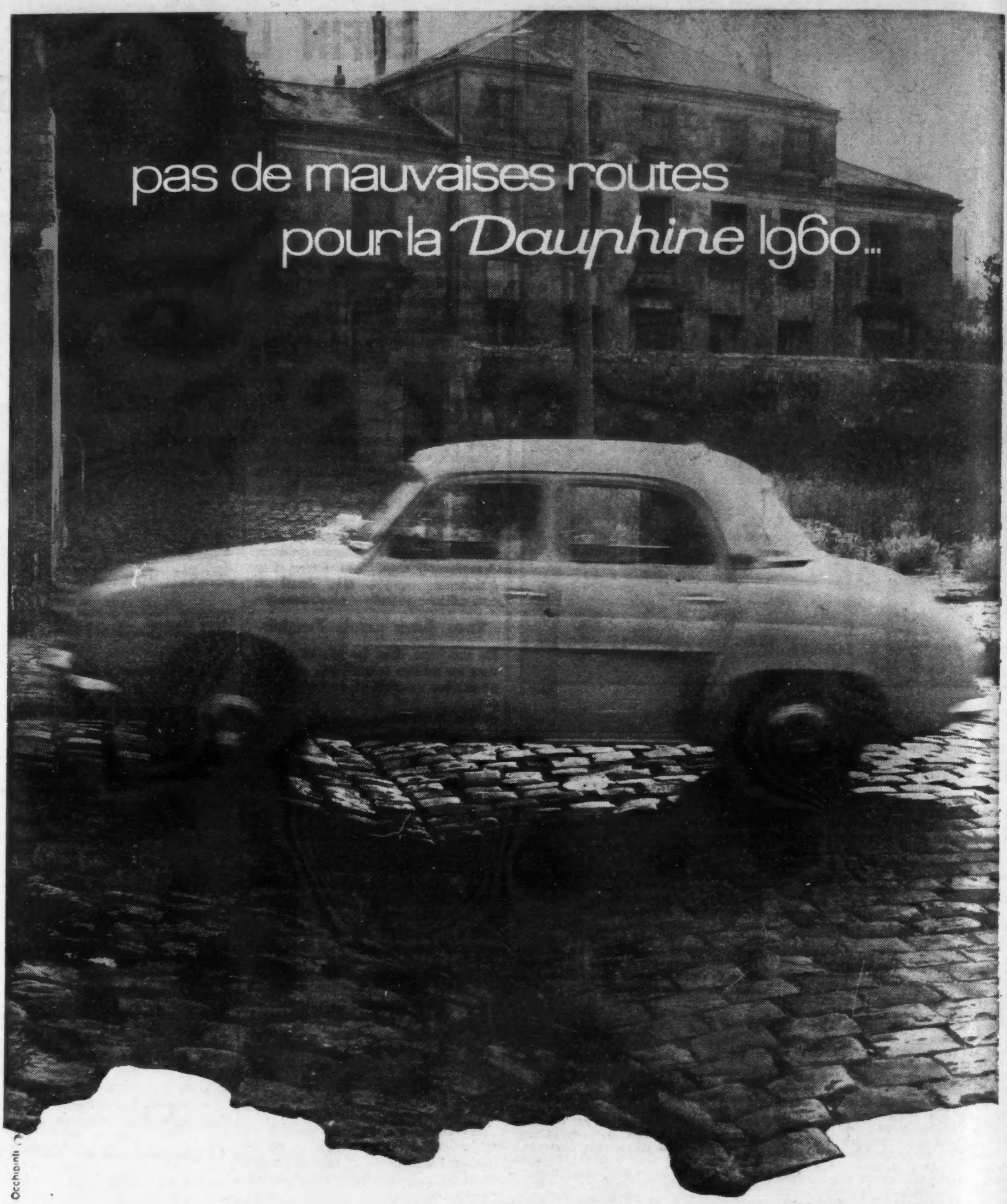
« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________

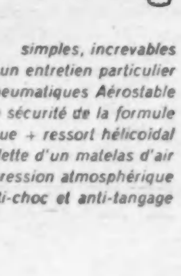
Adresse : ____________ Ville ____________

E 3/1 9 Département ____________



2243 photo Occhipinti

Sannois, petite ville de l'Ile-de-France,
a conservé de vieilles rues pavées, coupées par des cassis brutaux.
Nous avons choisi la petite route qui monte (15 %) vers le plateau,
pour faire un essai un peu exceptionnel ;
notre Dauphine 1960 à suspension Aérostable, a encaissé sans broncher
quelques dizaines de cassis pris à toutes les allures.
Cette épreuve «spéciale» nous a permis d'apprécier une fois de plus,
la souplesse et l'efficacité de la suspension Aérostable.
Demain, vous prendrez la route (toutes les routes)
en vitesse, en douceur,
en sécurité, c'est-à-dire en Aérostable.



vous aussi, essayez-la !

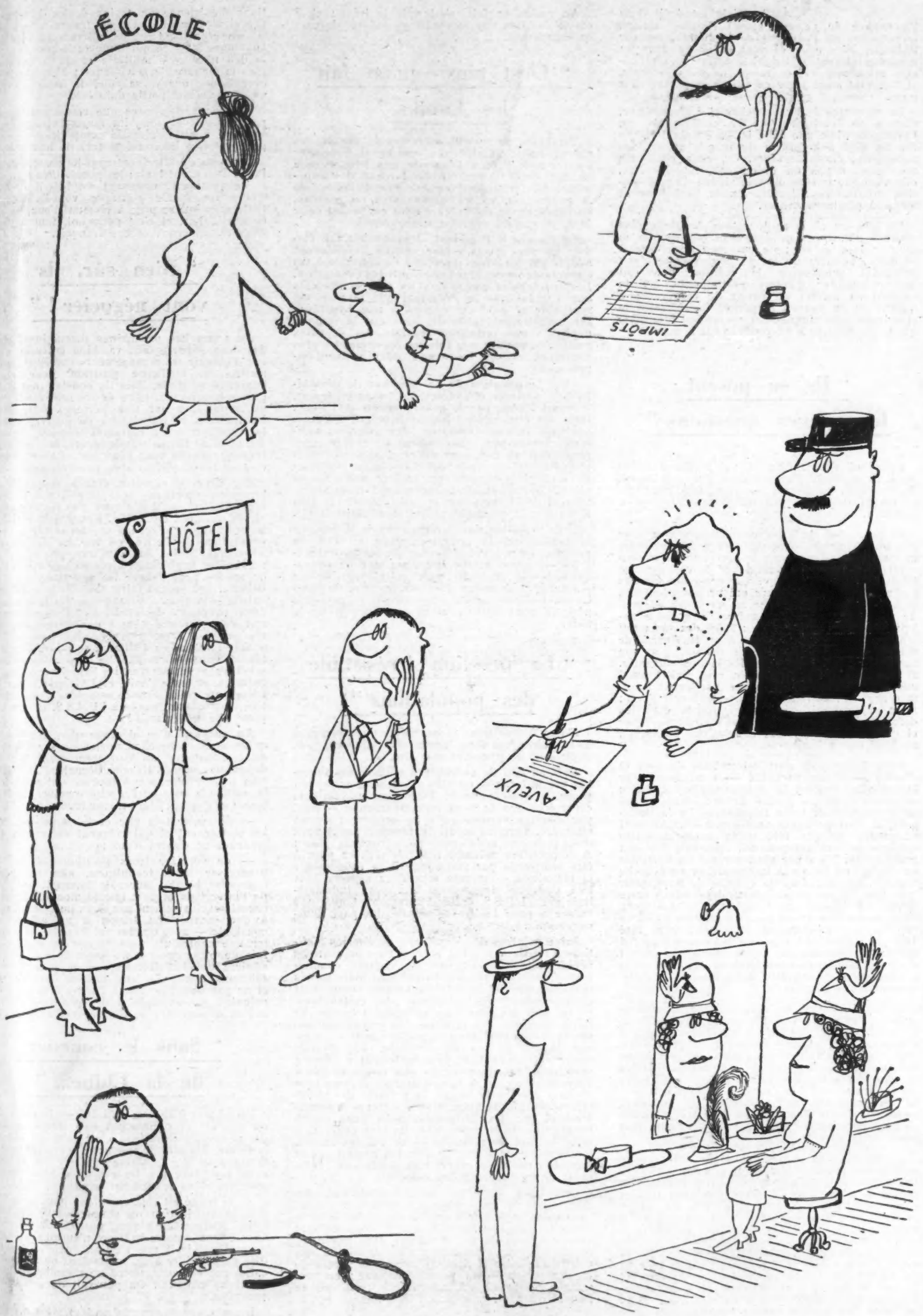
*simples, increvables
et n'exigeant aucun entretien particulier
les coussins pneumatiques Aérostable
ajoutent à la sécurité de la formule
amortisseur télescopique + ressort hélicoïdal
l'élasticité douillette d'un matelas d'air
à la pression atmosphérique
véritable régulateur anti-choc et anti-tangage*

Dauphine à suspension AEROSTABLE brevet Grégoire RENAULT

Et pour 1960, la Dauphine vous offre une série d'améliorations de détails qui vous enchanteront.

L'AUTODÉTERMINATION DANS LA VIE QUOTIDIENNE

par SINÉ (1)



— Alors, tu t'autodétermines, oui ou m...?

(1) *Détermination :* « Résolution qu'on prend après avoir hésité. » (« Petit Larousse Illustré »).

LA GRANDE RENCONTRE

CET article est écrit dans l'ignorance de ce que seront les déclarations imminentes du Président de la République sur l'Algérie. Mais celles-ci vont se situer dans un contexte international dont la bonne compréhension est nécessaire, en raison de liens évidents, si l'on veut aussi juger ce qui va se passer chez nous.

La rencontre de Krouchtchev et d'Eisenhower, surtout au lendemain de la performance du Lunik, constitue une belle image d'Epinal et elle fournit déjà à la presse du monde entier, des manchettes exceptionnelles. Or, cette rencontre ne constitue pas un événement en elle-même, elle n'est que le symbole très visible d'une évolution qui remonte à plusieurs mois, probablement même à plusieurs années.

En fait, les chefs responsables des deux plus grandes puissances ne pouvaient pas ne pas se trouver face à face ; ils ont trop de choses à se dire... Pendant un temps, conformément aux habitudes antérieures, la réunion paraissait devoir compter d'autres participants. En se mettant en travers du projet de conférence à quatre, on ne pouvait empêcher durablement la rencontre ; tout simplement, on rendait inévitable qu'elle se réduise à un rendez-vous à deux.

" Ils se posent les mêmes questions "

Pourquoi devaient-ils se voir ? Parce qu'au fond, ils se posent, l'un et l'autre, dans cet instant de l'histoire, les mêmes questions fondamentales et savent qu'ils ne peuvent y répondre qu'en commun.

La possession de la force atomique a créé pour chacun d'eux une situation tout à fait nouvelle et symétrique. La guerre, la guerre totale et universelle, la guerre mondiale n° 3, est devenue impossible. Il pourra encore y avoir des conflits locaux, limités, entre pays qui ne possèdent pas la bombe atomique ou thermo-nucléaire. Mais il ne peut pas y avoir de guerre entre les Etats-Unis et l'Union soviétique : celui des deux qui lancerait la première bombe A ou H saurait, de science certaine, qu'il serait détruit, par une imparable représaille, dans les heures suivantes. Il se peut que, dans l'avenir, une réalité aussi effrayante (et aussi... rassurante !) se trouve modifiée par de nouvelles découvertes techniques ; mais aujourd'hui existe un équilibre dont les deux grands partenaires ont une claire conscience et qui les conduit à des conclusions politiques, au total, assez similaires.

Sans doute, s'ils sont déterminés, de part et d'autre — et par nécessité — à ne pas lancer la première bombe, ils peuvent redouter d'être entraînés dans une guerre d'abord locale et qui se généraliserait. Cette inquiétude, ils la partagent, et c'est pourquoi on les voit curieusement collaborer, chaque fois qu'un incident éclate quelque part et qui pourrait mettre le feu aux poudres. On les a vus ainsi arrêter les hostilités en Corée ; on les a vus intervenir, et avec quelle vigueur, en 1956, lors de l'affaire de Suez, pour interdire la guerre qui avait déjà éclaté entre Israël, la France et l'Angleterre d'une part, l'Egypte de l'autre ; on les a vus mettre un terme rapide aux événements du Moyen-Orient de l'été 1958. Je ne dis certes pas qu'ils étaient d'accord sur les problèmes en cause ; mais ils étaient d'accord pour empêcher le développement et la prolongation de conflits dans lesquels ils risquaient d'être impliqués.

Ils ont aussi tous les deux une autre préoccupation. L'équilibre instable actuel serait détruit si la possession des armes atomiques venait à s'étendre à un nombre croissant de pays. D'un côté comme de l'autre, chez les super-grands, on redoute que les moyens de destruction massive se trouvent entre des mains plus nombreuses ; on voudrait empêcher que le « Club atomique » se voie contraint de reconnaître de nouveaux membres. Or, la France n'est plus très éloignée de pouvoir produire une bombe A ; la Chine non plus.

A vrai dire, en matière atomique, un premier accord est presque réalisé. Il y a eu à Genève des négociations longues, mais fructueuses. Un projet de traité a été élaboré. Quelques articles restent en blanc ; de part et d'autre, on estime probablement que le moment n'est pas tout à fait venu de signer, de se lier, de subir les disciplines et les contrôles qu'il prévoit. Mais on se comporte comme si on était engagé : depuis de nombreux mois, il n'y a plus d'explosions ni d'un côté ni de l'autre. De temps en temps, Washington et Moscou déclarent « unilatéralement » qu'ils suspendent leurs explosions atomiques pour deux ou trois ou quatre mois ; manière de faire connaître à l'autre partie que si elle prolonge ce qui n'est encore qu'un accord tacite, on le respectera aussi.

Au moins en fait, c'est déjà la trêve ; et il existe dès lors une meilleure possibilité de paix qu'auparavant.

" C'est ainsi qu'on fait les Luniks "

Toutefois, et partout à travers le monde, les autres dépenses militaires continuent à écraser les économies et à s'opposer aux progrès que chacun voudrait réaliser. Le fardeau des armements dits classiques (en hommes détournés de la production, en matériaux rares ou coûteux, en équipements de toutes sortes) est pesant pour tous, y compris pour les super-grands.

On dit que le Président Eisenhower a fait étudier par ses experts le plan septennal récemment adopté par les Soviétiques, afin de déterminer ses chances de succès et ses conséquences éventuelles. Les spécialistes américains les plus compétents auraient informé le Président que le plan est réalisable et qu'il correspond à une hypothèse raisonnablement optimiste, mais que la réussite dépend d'une réduction sensible des dépenses militaires, portant à la fois sur les armes les plus modernes et sur les armes dites conventionnelles.

C'est l'explication de ces mesures de démobilisation partielle annoncées, de temps en temps, à grand fracas, par le gouvernement soviétique. Dans une circonstance passée de ce genre, j'avais souligné qu'une réduction des effectifs militaires soviétiques, bruyamment proclamée, correspondait, en fait, à un déficit aigu des effectifs industriels ; on virait donc quelques centaines de milliers d'hommes du secteur militaire au secteur industriel. C'est ainsi qu'on fait les Spoutniks et les Luniks (ce qui, d'ailleurs, est loin d'affaiblir le véritable potentiel militaire !) (1).

Cette évolution, le gouvernement de Moscou va la poursuivre, la prolonger. Mais au lieu de prendre encore une fois des décisions unilatérales — même s'il en tire un profit de propagande — il peut envisager maintenant de les placer dans le cadre d'un arrangement international. Là encore, une occasion s'offre peut-être pour la consolidation et la construction de la paix.

" La pression irrésistible des populations "

Est-ce à dire que les Soviétiques renoncent à leurs objectifs à long terme ? Certainement pas, et ils sont les premiers à le dire.

Mais au lieu de chercher à réaliser ces objectifs par la force — ou plus exactement en faisant peser la crainte de la force, ce qui était la caractéristique de la période stalinienne — c'est par d'autres moyens qu'ils se proposent de les atteindre. Certains le disaient depuis longtemps, mais personne maintenant ne le conteste plus : la compétition militaire tend, de plus en plus, à être remplacée par une compétition économique et technique — et cela sous deux aspects dont l'un s'adresse directement aux pays industrialisés que l'U.R.S.S. prétend surpasser, tandis que l'autre a pour théâtre le monde des pays sous-développés.

Jusqu'ici, l'un des handicaps de l'action politique soviétique résidait en ceci : les populations occidentales considéraient les régimes communistes, quels que fussent d'autre part leurs succès technologiques et industriels, comme comportant essentiellement des privations, des restrictions, en un mot des niveaux d'existence très bas. Et il est vrai que des sacrifices de consommation, des sacrifices portant aussi sur la liberté — voire sur la dignité — de l'homme, ont permis aux Etats de l'Est, et principalement à l'Union soviétique, de consacrer de plus larges efforts à l'investissement et à l'augmentation de leur production. Mais, à la longue, la pression des populations avides de vivre mieux s'exerce irrésistiblement sur les dirigeants. Sans renoncer à l'expansion de la production, ils sont conduits à faire la part de l'homme — ce qui les amène, d'ailleurs, à desserrer un peu les contraintes et à rétablir une dose, encore bien limitée, de liberté et de choix au profit des individus.

Leur but proclamé est maintenant de rattraper l'Occident où les conditions d'existence, dans l'ensemble, restent très supérieures. C'est Krouchtchev qui annonce qu'à l'issue du plan de sept ans, le niveau de vie soviétique aura rejoint le niveau de vie américain ; c'est la Chine qui entend atteindre et dépasser bientôt le niveau de la production de la Grande-Bretagne ; ce sont les dirigeants de l'Allemagne de l'Est qui se flattent d'obtenir en deux ou trois ans des conditions d'existence au moins égales à celles qui prévalent dans l'Allemagne fédérale. Ces objectifs ne seront peut-être pas atteints dans les délais annoncés. Mais ce qui importe le plus, c'est que le défi n'est plus militaire et qu'on ne brandit plus la menace de la violence ; c'est sur le plan économique que va se jouer la bataille décisive de la deuxième partie du siècle.

Et chacun devine ce que ressentent, dans les pays sous-développés, les masses misérables qui assistent à cette colossale compétition et ce que pourront être les conséquences de leur jugement.

Les pays de l'Occident sont-ils en état de faire face ? Ils en ont toutes les *possibilités* techniques et économiques. Comment vont-ils les utiliser, c'est-à-dire quelle *politique* vont-ils adopter ? Cette question se pose à chacun d'eux, au nôtre en particulier, et c'est pourquoi, tout à l'heure, nous examinerons le cas français.

" Bien sûr, ils vont négocier ! "

Au cours des prochaines discussions, chacun des deux super-grands va, bien entendu, s'efforcer d'obtenir les arrangements susceptibles de le mettre en meilleure position pour aborder l'épreuve nouvelle. Mais ils constateront d'abord que, même rivaux, leurs désirs sont concordants, au moins pendant une période, pour réduire les tensions et les risques de guerre, stabiliser la situation dans certaines régions, éviter la diffusion de l'arme atomique, etc. Sur ces affaires importantes, ils vont négocier — avec prudence et avec lenteur, mais avec persévérance.

Car ils vont négocier. On se moque de nous lorsqu'on proclame, avec une hypocrisie toute diplomatique, qu'il n'y aura pas de négociation. Si, en quelques mois, MM. Krouchtchev et Eisenhower tombent d'accord sur un statut, au moins provisoire, de Berlin, ou sur un désarmement, au moins limité, ou sur une procédure pour régulariser la situation diplomatique de la Chine, ou encore pour calmer les agitations du Moyen-Orient... qui pourra faire obstacle à leurs propositions — des propositions qui, dès lors, équivaudront presque à des décisions ? Personne ne saurait s'opposer utilement à des compromis élaborés par les deux plus grandes puissances du monde (auxquelles d'ailleurs se joindraient aussitôt la Grande-Bretagne, le Commonwealth, les satellites, et les neutres, les Scandinaves, les Yougoslaves, et toute l'Asie, et l'Afrique !). En 1956, l'Angleterre et la France associées n'ont pu tenir tête vingt-quatre heures à l'U.R.S.S. et aux U.S.A. pour une fois réunis !

Au surplus, n'en doutons pas, les solutions qu'ils vont rechercher porteront sur l'ensemble du contentieux si dangereusement accumulé depuis des années. Ils considèrent qu'ils ont vocation pour s'intéresser à tout ce qui peut, ici ou là, mettre la paix ou l'équilibre actuel en danger. Quant aux autres Etats, il leur incombe :

— de régler très vite certains problèmes qui les concernent et qui risquent autrement d'être tranchés en dehors d'eux ;

— de corriger leurs politiques et de faire progresser leurs techniques, afin de pouvoir reprendre bientôt leur rôle international ; il est de l'intérêt de la paix que le monde ne soit pas régenté exclusivement par deux puissances vouées à une compétition (sinon à un antagonisme) constante — mais que les autres puissent y apporter une contribution positive. Cela signifie, une fois de plus, que chaque pays doit donner aux affaires qui l'affaiblissent ou le paralysent, les solutions conformes aux besoins du XX[e] siècle et ne pas s'attarder, dans l'ordre économique ou colonial, par exemple, à des positions rétrogrades et dépourvues de tout réalisme.

" Sans le concours de la Chine... "

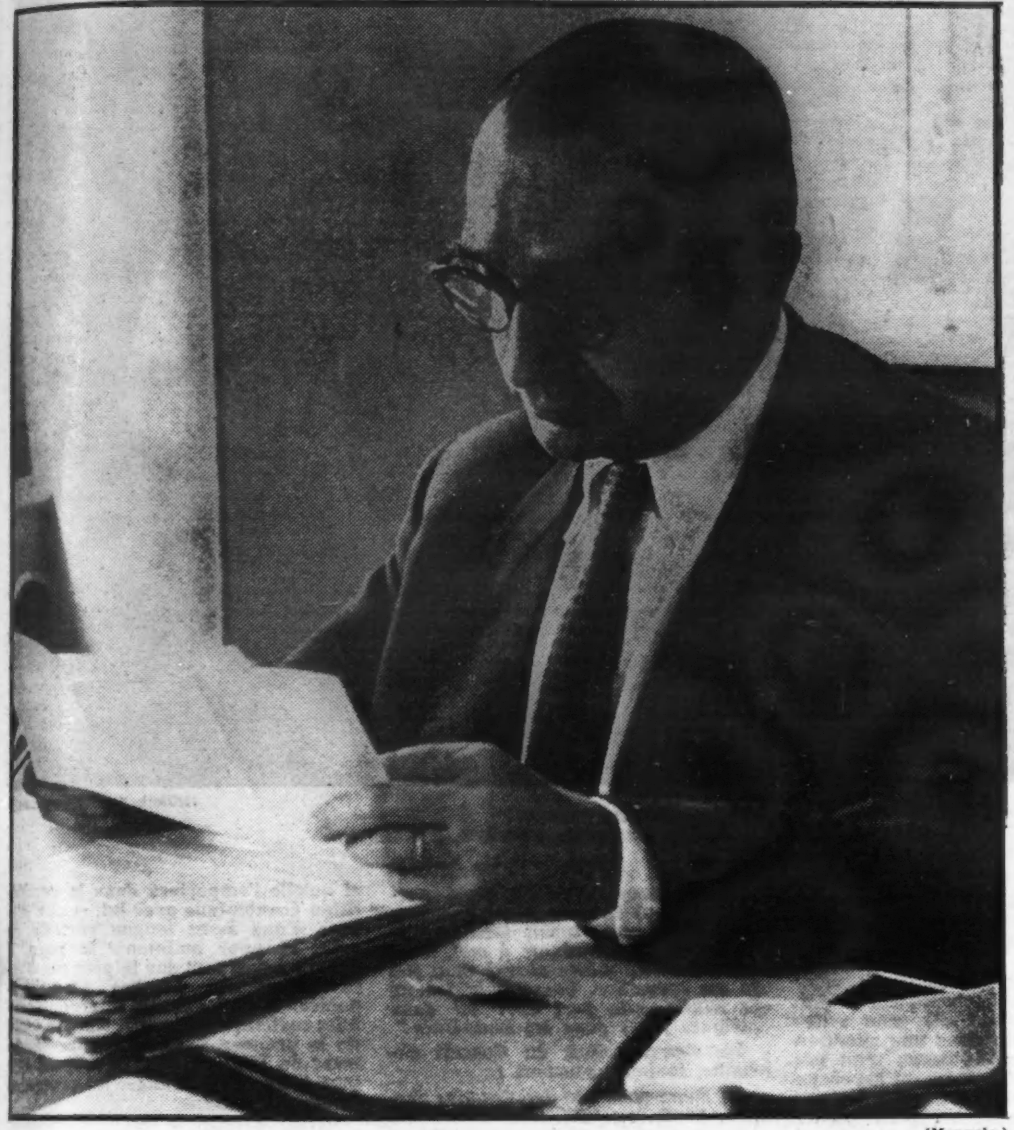
Parmi tant d'affaires difficiles en instance, il en est une qui ne pourra pas être éludée, au cours des prochains entretiens, c'est celle qui concerne la Chine. Il a suffi qu'approche la grande confrontation pour que la Chine rappelle son existence et sa puissance par les pesées qu'elle a aussitôt exercées dans le Sud-Est asiatique.

Si un traité est signé, quelque jour, pour interdire la fabrication ou simplement l'expérimentation d'armes atomiques, pourra-t-on ignorer la Chine, sans laquelle ce traité n'aurait aucun sens ? A quoi servirait que l'Union soviétique s'interdise de procéder à des explosions ou à des fabrications si cet engagement ne s'appliquait pas au territoire chinois ? On pourrait donner d'autres exemples.

Eisenhower est venu à Londres, à Bonn, à Paris, avant sa rencontre avec Krouchtchev et ce dernier ira à Pékin aussitôt après. Chacune des coalitions se concerte. Il peut, certes, y avoir des divergen-

(1) Tandis que l'envoi en casernes de milliers d'universitaires et de scientifiques...

par PIERRE MENDÈS FRANCE



(Marquès.)

P. M. F. A SON BUREAU
« C'est tout le régime social qui est en cause »

ces intérieures des deux côtés. Krouchtchev n'est pas toujours d'accord, dit-on, avec Mao ; ni Eisenhower avec de Gaulle. Mais ce n'est pas par hasard que Krouchtchev se rendra en Chine après son voyage américain.

On aurait tort de le regretter, car, sans le concours de la Chine, la paix ne sera pas vraiment garantie.

" Des bons et des mauvais jours "

Evidemment, les solutions ne seront pas improvisées en quelques heures. Les problèmes sont complexes, les méfiances profondément enracinées, partout des routines et de puissants intérêts freinent les évolutions. Il ne faut pas s'attendre à voir Eisenhower et Krouchtchev tomber cette semaine dans les bras l'un de l'autre et, après un chaleureux et émouvant tête-à-tête, sceller un accord spectaculaire, à la façon de celui qui intervint autrefois à Tilsitt.

Avant les règlements — même s'ils ne doivent avoir qu'un caractère transitoire — il y aura une période de tâtonnements. Et puis, nous avons vu des guerres se terminer sans qu'un traité de paix soit conclu ; la guerre froide peut, elle aussi, s'achever sans qu'un accord en bonne et due forme soit signé (c'est ce qui s'est passé déjà pour l'arrêt des explosions nucléaires).

On va commencer, cette semaine, à parler, à explorer, sans chercher à tout régler immédiatement. Mais on saura mieux, de part et d'autre, où l'on veut aller ; des perspectives seront ébauchées, des hypothèses envisagées. Puis dans deux mois, Eisenhower se rendra à Moscou et poursuivra la négociation. Puis encore, au début de 1960, se réunira la Commission spéciale qui vient d'être constituée pour reprendre l'affaire du désarmement (ce n'est pas sans raison que cette date a été choisie ; il faut d'abord que les Américains et les Russes, dans leurs entretiens bilatéraux, aient, en gros, ébauché ce que la Commission s'efforcera ensuite de réaliser). Entre temps, les quatre ministres des Affaires étrangères auront peut-être repris leurs réunions genevoises ; sur des bases nouvelles (ils ne recommenceront pas, espérons-le, leurs ridicules exercices berlinois auxquels les Occidentaux se sont si sottement cramponnés ; à la suite des conversations « déberlinisées » des deux super-grands, ils aborderont enfin les affaires sérieuses !).

Tout cela comportera des épisodes et des péripéties ; de bons et de mauvais jours. C'est un processus lent qui commence.

Mais on voit assez bien où il peut conduire. Puisque le débat décisif va maintenant se situer sur le terrain économique, il est grand temps de nous préparer au rôle que nous, Français, pouvons y jouer. Le cas de la France fournit un bon exemple de la reconversion nécessaire de l'Occident, face à l'effort qu'il va devoir fournir.

" Un exemple : le cas français "

En fait, deux problèmes se posent à nous, d'ailleurs étroitement liés ; deux problèmes qui ne sont pas nouveaux, qui sont pressants depuis la Libération, mais que le contexte international rend désormais plus urgents encore et plus aigus ; celui de notre croissance économique (et de notre progrès social), celui de nos relations avec l'Afrique (et, tout d'abord, avec l'Algérie).

Les voix officielles nous invitent complaisamment à nous déclarer satisfaits et même glorieux des améliorations que nous avons réalisées depuis quinze ans. Mais ces voix négligent de rappeler nos retards (impardonnables parce qu'ils pouvaient être évités) dans les domaines décisifs de l'investissement et dans l'enseignement et dans la science, nos retards — qui découlent des premiers — dans l'ordre industriel (et, par conséquent, militaire) ; elles oublient également de dire aux Français les vraies causes de la médiocrité de notre niveau de vie, de la misère du logement, de la lenteur des progrès économiques et sociaux dans l'outre-mer. Tout cela résulte de l'absence d'une politique économique rationnelle et constructive, de la continuelle lésinerie sur les secteurs fondamentaux de la vie nationale, avec, en contraste, tant de gaspillages. Où serions-nous aujourd'hui si nous avions consacré aux besoins prioritaires, aux investissements de base, à la formation des savants et des techniciens, les milliers de milliards qui furent engloutis dans les guerres coloniales et pour la sauvegarde de privilèges et de routines ?

Les erreurs passées ont toujours été imposées, en fait, par l'égoïsme d'intérêts tout-puissants ; c'est eux qui se sont opposés à l'adoption d'une politique économique et financière saine et dynamique, aux réformes fondamentales (fiscalité, enseignement, distribution...), aussi bien qu'aux mesures d'émancipation dans l'outre-mer. Tout le régime social est en cause lorsqu'on recherche objectivement les raisons profondes des fautes constamment renouvelées, dans tous les domaines, et qui ont été si coûteuses.

" La différence entre 4 % et 7 % "

Nous venons, ces jours-ci, avec les décrets sur les sursis, de sacrifier une fois de plus à la guerre coloniale la formation de ces hommes de laboratoire, de ces ingénieurs dont le pays a tant besoin. Symbole d'une politique bornée qui persiste et qui s'aggrave et qui consiste à consacrer aux « pacifications » indochinoise ou algérienne les forces vives d'une nation qu'il faudrait lancer à toute vapeur sur les chemins de la science moderne et de la production des richesses.

M. Jacques Rueff déclare que la dévaluation du franc a été calculée de telle sorte que nous puissions continuer la guerre d'Algérie pendant des années ; ainsi toute notre politique économique, monétaire, sociale, le progrès, la croissance, l'avenir du pays, continuent à être dominés par des considérations militaires.

Dans le même esprit, un ministre résigné nous invite à nous contenter d'un accroissement de notre revenu national de 4 % par an en moyenne. Tandis que le monde entier s'achemine vers la plus extraordinaire compétition économique qu'on ait jamais vue, a-t-il calculé que si nous nous satisfaisons de cette croissance moyenne (pas même atteinte d'ailleurs en 1958-1959), les Soviétiques, dont la production par tête est aujourd'hui inférieure à la nôtre, la dépasseront dans fort peu d'années ? Mais que si nous modifions notre politique économique et notre politique algérienne — et même en tenant compte de l'accroissement indispensable de notre assistance au profit de l'outre-mer — notre croissance annuelle pourra aisément passer à 6 ou 7 %. Différence minime en apparence... mais dans un cas, nous régressons rapidement par rapport à nos concurrents, tandis que, dans l'autre, nous restons dans le peloton, nous reprenons toutes nos chances dans la course engagée, toutes nos chances pour assurer un avenir de progrès à nos jeunes, pour sceller une cohésion plus solide dans la Communauté, pour retrouver un rang et une influence légitimes dans les affaires internationales.

Pouvons-nous perdre ces chances qui restent ouvertes, en nous obstinant longtemps encore dans nos erreurs économiques et dans nos erreurs algériennes ? Cette question ne saurait plus maintenant être éludée si nous prenons conscience des enjeux véritables de la grande négociation qui commence à Washington.

P.M.F.

(*Copyright « L'Express » : « Mondial Press »*.)

AIR INDIA
VOUS OUVRE
L'EXTRÊME-ORIENT
BANGKOK - DJAKARTA
SINGAPOUR - SYDNEY

7, RUE SCRIBE - PARIS-9
OPÉ. : 15-64

REPORTAGE

Visite à Krouchtchev

● *A la veille de son départ pour les Etats-Unis où il accompagne M. K. et la délégation soviétique, notre envoyé spécial K. S. Karol vient de passer dix jours en U.R.S.S. avec MM. Bevan et Gaitskell. Voici son reportage sur Krouchtchev et la Russie :*

« J'*AI appris récemment que, selon une anecdote populaire, je me serais déjà rendu secrètement dans la Lune pour y chercher des terrains propices à la culture du maïs.* » A peine a-t-il terminé sa phrase que Nikita Krouchtchev, devançant ses auditeurs, part d'un énorme éclat de rire. Dans l'atmosphère détendue de la réception organisée à l'hôtel Sovietskaïa, où nous venons de le retrouver, il tient la vedette avec un plaisir évident. Tous les convives boivent ses paroles et mangent la tête tournée vers lui. C'est un diner-spectacle, et le spectacle, c'est Krouchtchev.

Son comportement dans les salons, ses discours improvisés, ses altercations avec la presse étrangère, la légère angoisse qui s'empare des diplomates chaque fois qu'il lève son verre pour porter un toast, tout cela a été cent fois décrit. Pourtant, on ne peut s'empêcher d'être surpris, stupéfait même, en voyant ce petit personnage rond comme un bonhomme de neige s'agiter, rire, tonitruer et dominer toute une salle par son dynamisme.

J'avais lu les reportages écrits sur lui, je l'avais vu en photo, je l'avais vu au cinéma : ce fut pourtant pour moi une véritable découverte.

« *Je ne suis pas contre la culture du maïs sur la Lune,* précisait-il justement, *mais, pour l'instant, nous restons fidèles à notre planète et nous n'avons aucune intention de déménager...* »

Nouvel éclat de rire, couvert par les applaudissements qui s'élèvent des tables voisines, disposées perpendiculairement à celle où se trouvent Krouchtchev, l'élite gouvernementale soviéto-polonaise et, un peu par hasard, Bevan et moi. A notre droite, la table du corps diplomatique vers laquelle Krouchtchev pointera plusieurs fois le doigt en parlant des capitalistes, « *que je ne veux pas offenser, car Dieu les a déjà suffisamment affligés en en faisant les représentants d'un système social périmé et condamné par l'histoire* ». Ceux-ci non seulement ne se sentent pas offensés ni affligés, mais applaudissent et rient avec tout le monde.

Sur la poitrine de Krouchtchev, deux étoiles d'or (1) sont balancées par son incessante agitation. Il change de place comme il change de ton, sans avertissement. Sa voix s'élève par moments, comme s'il parlait dans un meeting, pour baisser aussitôt, comme s'il allait raconter une histoire. D'autres fois, il a recours au mime : lorsqu'il évoque Marx ou Lénine, il dessine dans l'air, sous son menton, la forme de leur barbe.

Chez le consul

Si, à Paris, une semaine plus tôt, quelqu'un m'avait prédit que je me trouverais ce soir-là au côté de Krouchtchev dans la salle d'un ancien club de commerçants de Moscou, célèbre dans la littérature russe (grâce à Kouprine surtout), je l'aurais pris pour un fou.

J'ai vécu sept ans en U.R.S.S., de 1939 à 1946, comme beaucoup de citoyens polonais devenus citoyens soviétiques après le démembrement de leur pays natal. Je n'escomptais guère y revenir avant que le dernier visa exigé sur le dernier passeport du monde ait été supprimé.

(1) La plus haute distinction civile et militaire de l'U.R.S.S., qui donne droit au titre de « Héros de l'Union soviétique ».

(Elliott Erwin-Magnum.)

M. KROUCHTCHEV
« Je me serais rendu secrètement dans la Lune... »

Mais, ami de Bevan, je suis allé le voir à Londres à la veille de son départ pour la Russie et il m'a demandé de l'accompagner comme s'il s'agissait d'une excursion en Ecosse. Je lui ai aussitôt déconseillé de parler de ce projet à l'ambassadeur d'U.R.S.S. à Londres, M. Malik, pour éviter qu'il ne se mette dans une situation embarrassante. Mais Bevan n'est pas de ceux qui reculent devant les obstacles et, quelques heures plus tard, il revenait déjà avec un petit papier portant le nom et l'adresse du consul d'U.R.S.S. me disant : « *Tout est arrangé, c'est là que tu dois aller chercher ton visa.* » Je n'y croyais toujours pas...

Le consul, M. Milovidov, n'a pas paru se soucier du fait que je ne résidais pas en Grande-Bretagne, que je n'avais pas fait de demande de visa, que je n'avais même pas les photos nécessaires. Une seule chose le préoccupait : il tenait à ce que je reconnaisse « objectivement » que l'U.R.S.S. n'est pas un pays bureaucratique. C'est chose faite.

Le soir même, je débarquais à Moscou avec la délégation travailliste.

A la table de K

C'est à Mikoyan que nous devons, Bevan et moi, de nous trouver à la table d'honneur de la réception donnée par M. Cyrankiewicz à l'occasion de l'ouverture de l'exposition polonaise de Moscou. Le matin même, en effet, Krouchtchev a reçu au Kremlin, pendant trois heures et demie, la délégation du parti travailliste, et Mikoyan, qui connaît bien Bevan pour l'avoir accueilli au cours de ses précédents voyages en U.R.S.S., n'était pas là. Apercevant le leader travailliste à la réception polonaise, il s'est donc précipité vers lui pour s'excuser (« *j'étais à l'aérodrome pour accueillir Cyrankiewicz* ») et pour l'attirer dans le cercle des sommités gouvernementales.

Mikoyan nous réserve aussi une autre surprise : il est le premier dirigeant éminent que nous rencontrons à entamer la conversation par une plaisanterie et non par le traditionnel couplet sur le rapprochement soviéto-britannique :

— *Votre femme ne vous a donc pas accompagné ? Quel dommage ! Ne craint-elle pas qu'une de nos Russes ne vous séduise ? Savez-vous que nous en avons de redoutables !*

— *Notre programme est si chargé,* répond Bevan, *il nous laisse si peu de temps entre les visites, les discussions et les banquets, que je ne pense pas que ma femme puisse avoir le moindre sujet d'inquiétude.*

— *Lorsque je suis allé en Amérique,* reprend le petit Arménien souriant, *ma femme savait bien que je n'aurais pas une minute à moi, mais elle a tout de même chargé mon fils de me surveiller. Quant à la femme de Nikita, elle part avec lui dans quelques jours pour les Etats-Unis !*

Le vice-président du Conseil enchaîne, toujours souriant :

— *Savez-vous que depuis votre dernière visite, en 1957, nous avons fait des progrès économiques qui dépassent nos propres prévisions ? Il y a dans notre peuple un élan, un optimisme extraordinaires !*

— *J'en suis heureux pour vous...* commence Bevan, mais il n'a pas le temps de continuer. Krouchtchev se lance dans un long développement sur l'avenir radieux qui attend l'U.R.S.S. et tous les pays du bloc socialiste. Il ponctue ses phrases de larges gestes du bras, le poing serré, et éclate parfois de rire comme s'il était lui-même ravi d'apprendre ce qu'il vient de dire.

— *Bien sûr, je sais qu'il y a des pays capitalistes, en particulier l'Amérique, où le niveau de vie est supérieur au nôtre. Mais qu'ils ne fassent pas trop les fiers. Nous les rattraperons et les dépasserons. Le temps travaille pour nous et nous avons beaucoup de patience.*

Puis, comme s'il craignait d'avoir eu l'air trop menaçant, il ajoute avec un sourire malicieux : « *Un vieux proverbe russe dit que chaque oiseau vante le nid qu'il s'est construit. Moi, je vante le mien. Quand je parle de nos succès et de nos réalisations, ce n'est pas pour convertir les capitalistes...* »

— *C'est pour les éduquer,* précise Mikoyan qui joue dans la discussion le rôle d'un excellent compère.

— *Même pas,* corrige Krouchtchev qui veut avoir le dernier mot. *C'est simplement pour les informer.*

Pour la paix

Tous ces échanges impromptus et ces boutades paraissent par moment extrêmement légers. Et lorsque Krouchtchev, encouragé par Mikoyan, affirme qu'un jour les capitalistes eux-mêmes comprendront qu'ils ont tort de maintenir un système social inefficace et invivable, on voudrait savoir s'il escompte sérieusement que Rockefeller, Lord Docker et M. Boussac feront un jour leur *mea culpa.*

Mais il serait vain de chercher une doctrine toute faite et totale — à la Staline — chez Krouchtchev. Pour lui, une seule chose compte : il est sûr que la Russie fait des progrès économiques plus rapides que l'Occident et qu'elle l'emportera dans la compétition économique avec lui, si elle dispose d'une assez longue période de paix. Et pour maintenir la paix, il compte avant tout sur le pouvoir d'intimidation des bombes thermonucléaires et des fusées intercontinentales soviétiques et aussi, comme vient de le prouver le spectaculaire lancement de Lunik II, sur le respect que peut inspirer à l'étranger les prouesses de ses techniciens.

Cette conception de la diplomatie s'accompagne de professions de foi pacifistes (« *Nous n'attaquerons jamais un pays et n'utiliserons jamais les premiers nos armes de destruction* »). Mais au cours de leurs discussions avec Krouchtchev, les dirigeants travaillistes ont cru déceler dans son optimisme une dose d'arrogance qui leur a paru un peu inquiétante.

Deux conseils

Bevan a tenu à lui rappeler que le Labour Party lutte depuis des années contre la doctrine et la pratique de la guerre froide et que lui-même a été l'un des premiers à préconiser une conférence au sommet et des contacts directs entre les chefs d'Etat. Sur plusieurs problèmes précis — comme ceux de la suspension des essais thermo-nucléaires et du désengagement en Europe — les points de vue travailliste et soviétique sont très proches.

Et c'est parce qu'il souhaite le succès de la prochaine rencontre Eisenhower-Krouchtchev que Bevan, au cours de son entretien du Kremlin avec le chef du gouvernement soviétique, a voulu lui donner deux conseils amicaux :

— *Ne parlez pas avec une si grande assurance de ce que vous allez faire si les négociations sur l'Allemagne et sur Berlin échouent. Ne répétez pas à Washington que vous êtes résolu à signer un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est. Il n'est jamais bon d'annoncer à l'avance ce que l'on fera si la diplomatie en cours échoue. Ne sous-estimez pas, d'autre part, la sensibilité et la puissance de l'opinion publique américaine et plus généralement occidentale. Même si le Président Eisenhower le voulait, l'opinion de son pays ne lui permettrait pas de négocier sous ce qu'elle considérerait, à tort ou à raison, comme une menace.*

Krouchtchev n'est pas habitué à recevoir des « conseils ». Il a répliqué assez vivement :

— *J'ai dit tout cela au vice-président Nixon et il ne s'en est pas offus-*

(Suite en page 16)

FACE A KROUCHTCHEV

par ANEURIN BEVAN

UN entretien avec M. Krouchtchev est actuellement une expérience assez surprenante. Il y a de grandes chances pour que tous les sujets y soient abordés, mais la conversation se déroule un peu comme une parabole. Commençant par les échanges de courtoisie habituels, elle se fait de plus en plus véhémente, de plus en plus agressive, de plus en plus désordonnée. Mais si l'on réussit à passer le cap de la tension maximum, la courbe redescend et l'entretien se termine par des propos chaleureux et des assurances de bonne volonté réciproques.

Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une technique préméditée de M. Krouchtchev. Sa violence, son agressivité verbale me semblent découler simplement d'un tempérament passionné et explosif qu'il ne fait aucun effort pour contrôler.

Mais le nouveau ton d'autorité qu'il a adopté au cours de nos entretiens n'est pas seulement le reflet de son énergie inépuisable. Depuis notre précédente rencontre, il y a deux ans, beaucoup de choses ont changé en Russie. Il y a plus de voitures dans les rues et surtout infiniment plus de camions, ce qui s'explique par l'énorme effort de construction entrepris dans les faubourgs de la capitale. En parcourant la route qui conduit de l'aéroport au centre de la ville, on ne peut qu'être impressionné par le nombre des immeubles neufs ou en construction qui se dressent de chaque côté. Après avoir concentré pendant des années l'essentiel de ses investissements sur l'équipement industriel et énergétique, il est évident que l'U.R.S.S. accorde aujourd'hui une nouvelle priorité à l'amélioration des conditions de vie et de logement de ses citoyens.

M. KROUCHTCHEV (AU PREMIER PLAN, A GAUCHE) ET M. BEVAN (FACE A LUI)
« Un complexe vieux de plusieurs siècles »

L'autre extrême

Les nouveaux immeubles sont construits avec les techniques les plus modernes, et les Russes ont atteint un degré de standardisation mécanique proche de la perfection. La rapidité ainsi obtenue est cependant payée d'une monotonie architecturale qui risque de devenir inquiétante. Il me semble que les Russes ont atteint le stade où les avantages techniques de la standardisation doivent être mis en balance avec ses inconvénients esthétiques.

Un autre événement décisif, dont l'écho résonne derrière chaque phrase de M. Krouchtchev, a été le lancement des spoutniks. Pour tous les Soviétiques, cette prouesse technique a enfin donné à la Russie sa place dans le monde, et même — depuis le lancement réussi de Lunik II — dans le cosmos. Elle l'a brusquement débarrassée d'un complexe d'infériorité vieux de plusieurs siècles.

J'ai eu l'impression, malheureusement, que M. Krouchtchev avait maintenant tendance à tomber dans l'autre extrême. Sa confiance dans la nouvelle puissance scientifique et technologique de son pays est telle qu'elle risque de le conduire à sous-estimer les obstacles qu'il lui reste à surmonter pour atteindre ses objectifs intérieurs et diplomatiques. Je me souviens d'un temps, qui n'est pas si éloigné, où c'étaient les Américains qui étaient en proie à ce vertige militaire.

La « continentalite »

Les rencontres entre M. Krouchtchev et le président Eisenhower seront certainement curieuses à observer. M. Krouchtchev parviendra-t-il à contrôler sa fougue ? Il faut le souhaiter, car le président n'a pas un dynamisme comparable et n'est pas habitué au genre de débats dans lequel son visiteur excelle. Et il serait désastreux pour le monde qu'une simple différence de tempérament fasse obstacle à un accord politique.

Quelles sont les chances d'un tel accord ?

M. Krouchtchev m'a paru extrêmement optimiste à ce sujet. Il n'a jamais cru qu'un résultat quelconque serait obtenu à Genève par les ministres des Affaires étrangères, car il juge les différends entre les deux blocs trop sérieux pour pouvoir être résolus par d'autres que les chefs d'Etat eux-mêmes.

Le danger est aujourd'hui qu'il se fasse trop d'illusions sur les résultats des prochaines rencontres à deux. Il me paraît exclu qu'elles puissent aboutir à des décisions concrètes. Les autres nations ne sont en effet pas prêtes à accepter des accords passés indépendamment d'elles. Le maximum qu'on puisse espérer me semble être une affirmation commune de la nécessité d'une conférence au sommet et de la possibilité de la réunir à bref délai.

Je suis plus enclin à partager l'optimisme de M. Krouchtchev sur le problème du désarmement. Le fardeau des armements devient en effet de plus en plus intolérable, aussi bien pour les Etats-Unis que pour l'Union Soviétique et la Grande-Bretagne. Il paralyse la poursuite d'autres objectifs essentiels — élévation du niveau de vie de la population, aide aux pays sous-développés — et ne répond plus à aucune nécessité militaire. A quoi sert, en effet, de mobiliser les meilleurs techniciens et une large part du potentiel industriel de la nation pour mettre au point des armes capables de dévaster la planète en deux jours quand on peut déjà le faire en une semaine ?

Là encore, pourtant, il ne faut pas que les Russes considèrent — comme le font aussi beaucoup d'Américains — qu'un accord entre les deux grands serait suffisant.

J'ai cru observer à Moscou les signes de ce que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, la « continentalite ». Cette maladie se manifeste par la conviction que si les deux grands blocs continentaux parviennent à un accord, le reste du monde s'alignera docilement sur leurs décisions.

Le problème des essais thermo-nucléaires en est une bonne illustration. Un accord entre les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne sur la suspension des essais serait évidemment un événement capital qui provoquerait aussitôt un relâchement de la tension internationale. Mais cela ne suffirait pas. Les mêmes raisons qui ont conduit les nations du « club atomique » à fabriquer des armes nucléaires poussent les autres pays à en désirer aussi la possession. Il est donc faux d'imaginer que si les « gros » s'entendent, les « petits » suivront nécessairement. Avant longtemps, au contraire, de nombreuses nations seront en mesure de fabriquer des armes nucléaires et de les lancer, sinon à des milliers de kilomètres, du moins chez leurs voisins. Il n'en faudrait pas davantage pour déclencher une troisième guerre mondiale.

Un accord d'ensemble

Telles sont les considérations que nous avons développées à Moscou devant nos amis soviétiques. Pour l'instant, le gouvernement soviétique semble essentiellement préoccupé d'empêcher l'accélération du réarmement de l'Allemagne de l'Ouest, et surtout l'installation de bases atomiques sur son territoire. C'est un problème important, sans aucun doute. Mais nous ne pensons pas qu'il soit possible d'arrêter le développement de la machine de guerre européenne autrement que par un accord d'ensemble.

Nous avons été heureux, à cet égard, de constater que l'Union Soviétique reste favorable à la création en Europe Centrale d'une zone « d'armement limité », garantie, contrôlée, inspectée par les quatre grands, et englobant les deux Allemagnes, la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Nous avons noté avec une extrême satisfaction la déclaration récente de M. Krouchtchev selon laquelle la Hongrie pourrait faire partie d'une telle zone. Et nous avons exprimé au chef du gouvernement soviétique l'espoir qu'il défendrait une nouvelle fois cette idée dans ses entretiens avec le président Eisenhower.

A. B.

SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - Stands 3 C D 900 - 4 D 84

(Suite de la page 14)

qué. Je crois que les Américains sont capables d'écouter des vérités et de comprendre notre désir sincère de nous entendre avec eux. Je désire simplement que nous concluions tous un traité de paix avec l'Allemagne et que nous laissions les représentants des deux Républiques existant dans ce pays négocier entre eux la réunification.

Puisqu'il s'agissait non d'une négociation, mais d'un échange de vues amical et que Krouchtchev ne reculait pas devant une certaine brusquerie de langage, Bevan a poussé un peu son propre tempérament gallois pour se faire plus persuasif sur le deuxième point qu'il voulait développer.

— *L'échange de visites entre le Président des Etats-Unis et le chef du gouvernement soviétique*, a-t-il dit, *est certainement un grand succès pour votre diplomatie. Depuis des années, vous faites l'impossible pour rompre la glace et obtenir cette invitation à Washington. Mais il arrive que le succès donne le vertige. A en juger par certaines allusions voilées ou même certains exposés directs, on peut craindre que vous ne vous fassiez certaines illusions sur les résultats immédiats de ce rapprochement.*

La négociation russo-américaine est une condition nécessaire, mais non suffisante du règlement des grands problèmes mondiaux — guerre froide, désarmement, accroissement du commerce international, question allemande, etc. Les autres pays devront y participer. Ils n'accepteront pas de rester à l'écart parce qu'ils ne se sentent pas en sécurité au voisinage de deux super-grands installés face à face sur leur continent respectif. Les armes atomiques sont maintenant à la portée d'un très grand nombre de pays et la notion même de super-grand risque de devenir rapidement périmée. Vous êtes un grand pays et vous vous en vantez souvent. Mais votre puissance ne sera peut-être pas toujours aussi décisive et c'est pourquoi vous devez essayer dès maintenant, pendant que vous le pouvez, d'assurer la paix future du monde.

« A vouloir être partout... »

Ce sont probablement les remarques de ce genre qui valent à Bevan une réputation de « bagarreur » auprès des dirigeants soviétiques. A la réception polonaise, Mikoyan tient à le dire délicatement à son hôte :

— *J'ai accompagné M. Macmillan pendant son voyage de Moscou à Léningrad. Il n'a pas un tempérament comme le vôtre. Ni comme le mien, d'ailleurs. Je suis coléreux, moi aussi.*

Dans la voiture qui nous emmène, Bevan et moi, vers le théâtre Bolchoï où nous devons assister au ballet de Prokofiev, « La Fleur de Pierre », nous évoquons le toast porté par Krouchtchev à Cyrankiewicz et dans lequel il a déclaré : « *Je regrette beaucoup l'absence du camarade Gomulka, mais je comprends la justesse du vieux proverbe russe : « A vouloir être partout, on finit par ne plus rien faire.* » Et nous nous demandons comment fait le chef du gouvernement soviétique lui-même pour que ce proverbe ne l'inquiète pas.

En effet, depuis notre arrivée, pas un jour ne s'est écoulé sans que la presse rapporte un discours ou un déplacement de Krouchtchev. Il a passé deux jours chez l'écrivain Cholokhov (l'auteur du « Don paisible ») dans son village ukrainien et pris la parole devant la population accourue de tout le voisinage. Dès son retour à Moscou, il a présidé à une remise de diplômes à l'Académie militaire et prononcé un discours occupant une pleine page de la « Pravda ». Il a assisté à l'inauguration de l'exposition polonaise, où il a à nouveau pris la parole, etc.

Une telle prolixité n'est pas inconnue dans notre univers politique. On l'observe chez nous dans les périodes électorales ou lorsqu'un chef de gouvernement veut persuader son peuple de la justesse de ses projets. Mais Krouchtchev ? Est-ce pour encourager ses compatriotes à travailler plus dur qu'il déploie tant d'efforts ?

Il est probable, d'autre part, que ces activités publiques ne lui laissent guère de temps à consacrer « aux affaires ». Pour qu'un chef de gouvernement puisse se permettre tant de liberté, il faut qu'il dispose d'une équipe bien rodée et fidèle, appuyée par un appareil efficace. Est-ce le cas en U.R.S.S. ?

Ce sont les réponses à ces questions que j'ai cherchées pendant mon séjour inattendu dans la Russie de Krouchtchev.

M. BEVAN (A DROITE) EN VISITE DANS UNE ÉCOLE (1)
« Un tempérament comme le vôtre. »

Que les conditions de vie matérielles se soient beaucoup améliorées au cours de ces treize années, j'en ai vu les preuves partout dès la première heure et j'étais tout prêt à croire que la Russie de Krouchtchev était profondément différente de celle que j'avais connue.

« Lisez le manuel »

La première conversation détendue que j'ai eue à table avec un responsable soviétique m'a cependant fait comprendre — et ce fut l'une des conclusions de Bevan — que les dirigeants russes ne partagent pas exactement ce point de vue. Selon eux, il existe entre la Russie de Staline et celle d'aujourd'hui une parfaite continuité que le rapport de Krouchtchev devant le XX[e] Congrès n'a nullement rompue.

— *Vous vous faites beaucoup d'idées fausses sur Staline*, m'explique amicalement mon voisin de table. *J'ai travaillé avec lui. C'était un être extrêmement humain et intelligent. Chaque fois que je venais le voir, il me demandait mon avis avant de prendre sa décision. Il écoutait toujours l'opinion de ses collaborateurs.*

— *Mais alors, Krouchtchev aurait inventé tout ce qu'il a dit au XX[e] Congrès ?*

— *Mais non*, protesta mon interlocuteur, *simplement vous n'avez pas compris le sens de son discours. Il s'agissait de corriger certaines erreurs, non de nier l'importance et les mérites de Staline. D'ailleurs, pourquoi discuter ? Un nouveau manuel de l'histoire du P.C. de l'U.R.S.S. vient de paraître et vous y trouverez une analyse objective du rôle de Staline.*

Plus tard, à Léningrad, dans la voiture qui nous amenait vers le Palais d'Eté de Pierre le Grand, j'ai décidé de jouer les naïfs avec deux dirigeants locaux :

— *Il paraît*, dis-je, *qu'il y a eu dans votre ville après la guerre une purge dont plusieurs dirigeants ont été victimes et que Krouchtchev a évoquée en arrivant à Léningrad en 1958. Nous connaissons mal, en Occident, ce qu'il a appelé « l'affaire de Léningrad ». Pouvez-vous me la raconter ?*

— *C'est étonnant que vous ne la connaissiez pas*, me dit l'un. *On a beaucoup écrit, chez nous, sur cette très pénible histoire. Voyez-vous, c'était une machination de Béria, d'Abakoumov, de Merkoulov et de quelques autres sbires qui s'étaient faufilés dans les postes élevés de la N.K.V.D. Beaucoup de gens ont souffert de leurs machinations, dans notre ville, à commencer par Kouznetsov, successeur de Jdanov au secrétariat départemental du parti. Voznessenski, dont vous avez sûrement entendu parler, a été également impliqué dans ce pseudo-complot et fusillé.*

— *Et Staline*, dis-je, *n'a pu empêcher cette injustice ?*

— *Oh ! Staline, à la fin de sa vie, était complètement dépassé par les événements et il signait n'importe quoi.*

— *Il paraît qu'il était contre les exécutions*, intervient le second dirigeant. *Il avait assez de confiance en Béria pour accepter de relever tous les suspects de leurs fonctions, mais non pour les liquider. Il a donc confié à Malenkov le soin d'enquêter sur cette affaire et c'est sur le rapport de Malenkov qu'il a finalement donné gain de cause à la N.K.V.D. Enfin, l'essentiel pour nous c'est que de telles choses ne puissent plus se produire. Maintenant, la légalité est soigneusement respectée.*

Quatre étudiants

Alors que les Russes fuyaient autrefois tout contact avec les étrangers — et ma tenue, cette fois, trahissait ma qualité d'Occidental — c'est avec une facilité surprenante que j'ai pu lier conversation, au cours d'une promenade solitaire, avec un étudiant qui prenait la même rame de métro que moi en direction de l'Université. Deux stations plus loin, il décidait déjà de « sécher » ses cours et proposait de me faire rencontrer quelques-uns de ses amis.

C'est ainsi que je me suis longuement promené, sur un boulevard désert proche du stade Dynamo, avec un fils de général, un fils d'écrivain de province (assez connu), un fils d'ouvrier et un fils d'ingénieur — tous les quatre étudiants et nés en 1937. Ils m'ont parlé librement, amicalement, de leurs problèmes sans manifester la moindre curiosité pour ce que j'aurais pu leur apprendre de l'Occident. De cette conversation, j'ai retiré l'impression d'une prodigieuse confusion politique. Sans jamais être en désaccord, ils m'ont tenu, à tour de rôle, des propos contradictoires.

— *Du temps de Staline*, m'a dit le fils de général, *la répression a souvent été terrible et a frappé des innocents. Mon père a failli en être victime.*

Et quelques minutes plus tard :

— *Les accusations portées contre Staline par Krouchtchev étaient exagérées. Il lui a imputé des actions qu'il n'a matériellement pas pu commettre en raison de contradictions dans les indications de temps et de lieu.*

Un simple malentendu

Pour le fils de l'ouvrier, Krouchtchev est de loin le plus intelligent des dirigeants actuels et sincèrement soucieux d'améliorer le niveau de vie des Soviétiques. Mais Molotov est également à ses yeux un homme intègre, intelligent, préoccupé du bien de son peuple. Son demi-exil en Mongolie extérieure lui paraît une injustice flagrante et regrettable. Des paroles encore plus chaleureuses ont salué Chepilov, « *le plus jeune, le plus doué, le plus dynamique du bureau politique* ».

— *Krouchtchev*, m'a dit le fils d'ingénieur, *n'a pas rompu ses liens avec le peuple. Il aime avoir des contacts avec de simples gens. Il sort pratiquement sans escorte. Je me suis trouvé un jour à côté de lui, à l'ouverture d'une exposition, et j'ai pu lui parler. Il est tout à fait différent de Staline, qui vivait enfermé dans son Kremlin.*

Mais un peu plus tard, le même me déclarait aussi que Krouchtchev avait tort de sortir tout le temps ses proverbes russes, que son dialogue avec Nixon manquait de dignité et qu'un grand nombre d'anecdotes satiriques circulaient à son sujet.

Le fils d'écrivain enfin m'a expliqué que la fameuse épreuve de force au sein du Comité central, en juin 1958,

(Suite en page 18)

Comment écrire "K" ?

Le président du Conseil soviétique est l'homme dont le nom revient le plus souvent cette semaine dans la presse mondiale.

Mais le problème de la transcription phonétique de l'alphabet russe (cyrillique) donne à « K » plus d'avatars qu'au dieu Vichnou.

Voici comment apparaît son nom dans les pays européens utilisant l'alphabet latin :
Allemagne : CHRUSCHTSCHOW.
Grande-Bretagne : KRUSHCHEV.
Pays-Bas : CHROESTJEV.
Italie : CRUSCIOV.
Espagne : KRUSCHEV.
Portugal : KHRUSCHTCHEV.
Danemark : KHRUSHCHEV.
Norvège : KHRUSJTSJOV.
Suède : CHRUSTJEV.
Islande : KRUSJEFF.
Finlande : HRUSTSHEV.
Pologne : CHRUSZCZEW.
Tchécoslovaquie : CHRUSCOV.
Yougoslavie : HRUSCOV.
France : KROUCHTCHEV.

(1) Au centre, de face, notre collaborateur K. S. Karol.

K. A NEW YORK

vu par TIM

(Suite de la page 16)

reposait sur un malentendu. Ni Molotov ni Malenkov ne souhaitaient évincer complètement Krouchtchev. Ils voulaient seulement qu'il s'occupe plus particulièrement de l'agriculture au lieu de se mêler de tout.

Mon interlocuteur préférait de beaucoup Krouchtchev aux autres dirigeants, mais il regrettait qu'il ait cumulé les postes de président du Conseil et de premier secrétaire du parti. « *C'est exactement ce qu'il a reproché à Staline au XXe Congrès, en disant que ce cumul était la source de toutes ses erreurs.* »

Mes amis improvisés ne se sont pas attardés sur les sujets politiques. Ils sont passés rapidement à la description de leurs soucis quotidiens et surtout du pittoresque séjour qu'ils avaient effectué dans les « terres vierges » de l'Asie centrale pour y faire la moisson.

Les cadres techniques — directeurs d'usine, ingénieurs — m'ont paru moins informés encore et moins curieux de politique que les étudiants. J'en ai rencontré certains à Léningrad, au cours d'un banquet, dans le cadre somptueux du club que les anciens députés de la Douma tsariste s'étaient fait construire au bord de la Nevka, un affluent de la Néva.

Les présentations avaient été vite faites. J'avais à ma droite un directeur d'usine, à ma gauche un ingénieur, en face un autre directeur d'usine et, à côté de lui, une ancienne ouvrière du textile devenue députée au Soviet suprême.

Un capitaliste ?

A peine avons-nous fait connaissance que Bevan, à l'autre bout de la table, se lève pour porter un toast qui s'écarte un peu de la convention. Au lieu d'invoquer une amitié abstraite entre les peuples, le leader travailliste parle de la solidarité ouvrière internationale et rappelle ses souvenirs de mineur, ainsi que la lutte de ses camarades de travail contre l'intervention de Churchill en Russie en 1918 et 1919.

Mon vis-à-vis est aussi ému qu'étonné et, après avoir vidé son verre, se penche vers moi :

— *Alors, c'est vrai : il a été ouvrier ?*

— *Bien sûr. Il est descendu dans la mine à l'âge de 13 ans.*

— *Et maintenant, il est devenu capitaliste ?*

J'explique que les choses ne sont pas si simples, que les non-communistes, en Occident, ne sont pas tous capitalistes et que les ouvriers ne sont pas tous communistes.

Le matin même, pendant la visite d'une usine, un membre de la délégation travailliste m'avait prié d'expliquer en russe au directeur adjoint de l'usine — qui refusait de le croire — que le Labour Party n'était pas solidaire des conservateurs dans l'affaire de Suez et que l'expédition franco-anglaise n'avait pas été arrêtée uniquement grâce à la pression soviétique.

— *Que voulez-vous*, devait nous déclarer un peu plus tard un membre du Comité central à qui nous exprimions notre étonnement de cette discussion, *nos cadres techniques ont tellement de travail qu'ils n'arrivent pas toujours à suivre les détails de la politique internationale.*

Je n'ai pas eu l'impression, cependant, qu'il s'agissait là du cas isolé de l'incompétence d'un technicien en matière de politique internationale. Les symptômes d'une méconnaissance profonde de certains faits historiques ou de réalités quotidiennes de la vie occidentale nous sont apparus un peu partout, dans les rencontres les plus diverses et chez des personnes parfois très qualifiées. Le dialogue devenait alors pesant, souvent même impossible.

La coupure

Que la Russie soit un monde à part, prisonnier de son propre langage et de ses propres critères, je m'en étais amplement rendu compte pendant les sept ans de mon séjour dans l'U.R.S.S. en guerre. Je n'ai jamais manqué d'amis pendant cette période et je dois beaucoup à l'hospitalité et au sens de la solidarité des Russes qui m'ont accueilli quand j'étais encore tout jeune et seul, perdu dans leur immense pays. Mais, élevé dans une famille occidentalisée de Pologne, je n'ai jamais pu surmonter l'obstacle des préjugés, du manque d'informations, de la coupure intellectuelle qui nous séparait.

A partir d'un certain moment, mes propos devenaient incompréhensibles pour mes compagnons les plus proches, car il leur aurait fallu faire un immense effort d'imagination pour écarter les notions que la propagande leur avait ancrées dans la tête ou apprendre comment vit un monde qu'on leur cachait. Les mêmes mots n'avaient pas le même sens et quand nous parlions du socialisme, du communisme, aussi bien que de l'art et de la littérature, c'était comme si nous utilisions deux langues différentes.

Les choses se sont améliorées au cours de ces treize dernières années. Les échanges de personnes et de spectacles ont eu des répercussions indéniables. Il n'empêche que la coupure existe toujours et que la Russie n'y gagne rien.

L'une des plus hautes personnalités du régime ignorait tout de l'existence d'un « service national de santé » en Grande-Bretagne. Une autre, qui nous accompagnait à la première d'un ballet anticolonialiste au Bolchoï, refusait de croire qu'une pièce contre la discrimination raciale pût être jouée aux Etats-Unis et que la propagande anticolonialiste fût autorisée en Grande-Bretagne. Je passe sur l'éternel problème des chômeurs (que l'on imagine faisant la queue devant toutes les bourses du travail de Paris et de Londres), sur celui de la prostitution (« *il est vrai qu'il y a chez nous des femmes-terrassiers qui construisent des trottoirs ; mais chez vous, les femmes font le trottoir* »), *sur la paupérisation absolue, etc.*

« *Si les émissions de la B.B.C. sont brouillées*, nous a expliqué un académicien membre du Comité central, *c'est parce que leurs commentaires ne sont pas objectifs...* » Le film « Du rififi chez les hommes » est interprété par les Russes comme une simple leçon de gangstérisme. Les propos que m'a tenus sur Freud le titulaire d'une chaire de marxisme-léninisme à Moscou constituaient un échantillon d'obscurantisme auquel je refuserais de croire si je ne l'avais entendu de mes propres oreilles.

A l'échelon moins élevé, les choses sont pires encore. Mon guide à Léningrad, avec lequel j'eus des conversations à cœur ouvert en confrontant nos souvenirs de guerre, refusait de croire qu'il pouvait exister de « bons *westerns* », que je pouvais accueillir chez moi, à Paris, des visiteurs soviétiques, que les meilleurs écrivains de gauche occidentaux n'étaient pas communistes, que la peinture abstraite n'était pas une invention américaine, signe de la décadence du capitalisme, etc. Et il ne s'agissait pas là d'une différence d'opinion qui eût été toute naturelle, mais d'une incompréhension du sujet même de notre discussion.

Certes, je ne craignais pas de lui dire ouvertement ce que je pensais — y compris sur le musée historique de Smolny, où les portraits des chefs véritables de la Révolution de 1917 ont été remplacés par ceux des Bolcheviks qui ont eu la chance de mourir assez tôt (Sverdlov, Ouritski) ou qui se sont ralliés à Staline (Kalinine, Vorochilov) — et il m'écoutait sans me soupçonner apparemment d'être un propagandiste contre-révolutionnaire. C'est déjà un grand progrès. Mais il m'aurait fallu beaucoup de temps pour tout lui raconter.

(Elliott Erwin-Magnum.)

AU COURS D'UNE RÉCEPTION AU KREMLIN
« *Je crois que les Américains sont capables d'écouter...* »

Un des leurs

A nos remarques sur leur méconnaissance du monde extérieur, les Russes répliquaient invariablement que l'Occident n'est pas informé sur eux, lui non plus, et que dans la presse capitaliste, on présente leur pays comme un agresseur potentiel haïssant le reste du monde. « *Or, nous voulons la paix et l'amitié.* »

La paix. C'est devenu un lieu commun de dire, en revenant d'U.R.S.S., combien on y sent le désir de paix des Soviétiques. Mais il est impossible de ne pas en parler, car la Russie tout entière, selon une expression de Bevan, n'est qu'un vaste Comité de la Paix. Et la sincérité de ces professions de foi pacifistes ne peut être mise en doute un seul instant, surtout si l'on rencontre des vétérans de la dernière guerre, ou, à Léningrad, des survivants d'un des blocus les plus meurtriers de l'histoire.

Dans aucun pays, à l'exception peut-être de la Pologne, le souvenir des années terribles de la guerre n'est resté si vivace et ne s'est si fidèlement transmis à la nouvelle génération. Les gamins de Léningrad, nés bien après la guerre, en parlent comme s'ils avaient été dans la ville lorsque les bombes, la faim, le froid y firent plus de 400.000 morts.

Sans doute est-ce là un des atouts les plus importants de la politique de Krouchtchev. Plus encore qu'à ses promesses d'amélioration économique et de « construction du communisme », les Russes sont sensibles aux efforts qu'il fait, depuis qu'il est au pouvoir, pour écarter le spectre d'un nouveau conflit en mettant fin à la guerre froide.

C'est pourquoi le voyage en Amérique du président du Conseil soviétique représente pour lui une partie politique décisive.

En aucune occasion, bien sûr, nous n'avons entendu de la part d'un officiel la moindre critique sur Krouchtchev. Mais presque jamais nos hôtes n'ont spontanément vanté ses mérites, cité ses paroles, levé leur verre à sa santé. Ses portraits dans les usines et les lieux publics sont rares, beaucoup moins nombreux, en tout cas, que ceux de Staline. Est-ce seulement par souci démocratique, par crainte de ranimer le culte de la personnalité ? Nulle part, en tout cas, les signes d'un tel culte ne sont perceptibles. On estime Krouchtchev sans faire profession de l'admirer, on discute de sa personnalité sans le redouter (grâce à l'affaiblissement de la N.K.V.D.) et les officiels, même haut placés, n'en parlent pas avec cette déférence qui est d'usage, même souvent en Occident, envers un chef d'Etat. Plutôt comme l'un des leurs.

Jusqu'à présent, Krouchtchev a tenu ses engagements. La vie est meilleure en Russie et la paix semble à portée de la main, ou plutôt à portée du Tupoley 114 qui a emmené le président du Conseil soviétique à Washington. Les Russes attendent maintenant que la coexistence pacifique soit solennellement établie là-bas et pour toujours.

La vraie paix

Les dirigeants travaillistes n'avaient pas besoin d'être convaincus de la nécessité d'une telle politique. Mais il leur est échu la tâche parfois ingrate de tempérer les espoirs exagérés et d'insister sur le fait que la vraie paix dépend de la compréhension mutuelle autant que des traités solennellement ratifiés par des chefs d'Etat.

Nous avons essayé de convaincre nos interlocuteurs que c'est un avantage pour les Français, les Anglais et les Américains de pouvoir acheter les journaux, les livres et écouter les émissions russes. L'impossibilité de se procurer, en revanche, en U.R.S.S. des journaux comme « Le Monde », le « New York Times », « L'Express » ou le « New Statesman » est un handicap pour l'information des citoyens de ce pays.

Le dire, bien sûr, ne sert à rien. Il faudra que les dirigeants soviétiques en prennent directement conscience en mesurant le tort qu'ils se font à eux-mêmes. La visite de Krouchtchev aux Etats-Unis peut être à cet égard d'une grande utilité. Coriace dans la discussion, le n° 1 soviétique passe aussi pour être très perméable aux « découvertes » que ses interlocuteurs lui permettent parfois de faire. L'Amérique est un pays où il y a beaucoup à découvrir. En reprenant, dès cette semaine, à travers les Etats-Unis, mes conversations avec les dirigeants soviétiques, que j'accompagne là-bas, j'espère me faire une idée de ce qu'ils auront découvert.

K.S. KAROL.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● **Contrôlé** elle-même les promesses de l'opération « Etiquette Bleue », lancée le 9 septembre par la Fédération de la Chaussure et dont le but est de compenser la hausse des cuirs qui se manifeste par une augmentation de plus de 30 % sur le prix des chaussures.

D'une enquête menée dans tous les quartiers de Paris, il ressort que l'opération est appuyée surtout par les magasins à succursales multiples, sur certains articles (Heyraud, Bata, Bally, Raoul, Berthelot, Cécil, Manon, André, etc.). Le choix présenté dans chaque vitrine est assez faible.

● POUR LES FEMMES : les modèles style « vieille fille anglaise » dominent nettement. A noter que certains magasins essayent d'écouler grâce à l'étiquette bleue des chaussures pastel qui auraient été soldées de toute façon (elles ne sont plus de saison et risquent d'être démodées l'année prochaine). Mme Express a vu cependant deux modèles :

— Acceptable : trotteur en grainé beige, talon de bois verni : 3.990 fr. (Cécil).

— Réussi : escarpin de forme italienne, gros bouton sur l'empeigne, talons fins 5 cm, caramel, bronze ou noir : 4.100 fr. (Crigny, 99, rue Saint-Lazare).

● POUR LES HOMMES : le choix est plus intéressant. En général, les modèles sont mettables et vraiment pas chers. Richelieu en box noir : 5.995 fr. (Bally) ; mocassins noirs, genre italien : 4.250 fr. (Bally) ; mocassins noirs lacés, en box : 4.500 fr. (Crigny) ; vernis noirs fins : 4.390 fr. (Cécil) ; vernis noirs, semelles épaisses, bourrelet sur le cou-de-pied : 2.995 fr. (Dressoir).

● POUR LES ENFANTS : on trouve presque partout le même modèle pour l'école : cuir grainé beige, semelle crêpe ou caoutchouc. Mais Mme Express n'a trouvé qu'un seul modèle de jeudi pour les filles. Aucun modèle « mode » pour fillettes (Derby, forme italienne) n'a reçu l'étiquette.

— Ballerine à talon et barrette à boucle dorée. Daim rouge et bout de cuir de même ton : 2.990 (Cécil).

— Mocassin lacé beige, fine semelle crêpe : 2.590 fr. (Kiddysport, chez Raoul).

— Gros mocassins lacés à piqûre sellier : 3.000 fr. (Bally).

— Bottillons fins et souples en grainé jaune : 3.750 fr. (Manon).

— Chaussure genre ski, marron et beige, semelle caoutchouc cranté : 1.895 fr. (André).

— Bottillon fourré en blanc et marron (du 20 au 27) : 1.050 fr. (Prisunic).

● **Indiqué** à des parents qui doivent mettre leur enfant en pension deux écoles qui disposent encore de places pour les écoliers d'âge primaire. Les enfants (de six à douze ans) sont logés en petites chambres de trois à huit et vivent dans une ambiance sinon familiale du moins plus souple que l'internat classique :

— Le Doux Logis, 11, rue d'Avron à Fontainebleau (tél. : 931-35-94), loge et nourrit les enfants qui fréquentent l'école primaire ou le lycée de la ville. L'établissement possède un parc et dispose d'institutrices pour surveiller les devoirs du soir (110.000 fr. par trimestre) ;

— Institution France-Afrique, à Dormans (Marne), tel. : 11 à Dormans. Les cours ont lieu sur place. Méthode Fidès et installations de plein air (35.000 fr. par mois).

● **Porté** pour faire sa lessive un tablier qui a l'aspect du coton et les avantages du plastique. C'est, en fait, du coton... plastifié ; disponible en plusieurs modèles (avec bavette ou sans, court ou long, plus ou moins enveloppant) et dans des tissus ravissants (lierre stylisé, rayures), il est parfaitement imperméable, résiste à la chaleur, se nettoie d'un coup d'éponge. (Tablier Madap, de 995 fr. à 1.390 fr., selon les modèles ; Printemps).

● **Noté** sans plume ni crayon la nouvelle adresse d'une amie grâce aux « feuillets de visite » en papier gommé qui se collent sur n'importe quel répertoire ou calepin. Chaque feuillet est un rectangle minuscule qui se détache d'un bloc-miniature gainé de cuir. Il peut aussi servir à personnaliser le papier à lettres. Une bonne idée de cadeau original et relativement bon marché. Mais à prévoir assez longtemps à l'avance : trois semaines de délai environ pour l'impression des nom, adresse et téléphone. (Cassegrain, 422, rue Saint-Honoré, 1.800 francs les 4 blocs de 100 feuilles).

● **Apprécié** l'initiative d'un fourreur compréhensif qui a accepté, spécialement pour les lectrices de « L'Express », d'effectuer les réparations et transformations au prix d'été jusqu'au 15 octobre prochain, ce qui est tout à fait exceptionnel. Celles qui ont oublié de faire « rajeunir » leur manteau avant les vacances ont donc encore un mois pour profiter de conditions sensiblement plus avantageuses qu'en temps normal. (Helbo, 79, Fg Poissonnière.)

● **Goûté** (et fait goûter) une crème de volaille en sachet et préparée pour ceux qui doivent suivre un régime sans sel. Sur 4 convives, 3 ont trouvé ce potage très acceptable, assez épicé malgré un léger « goût d'eau ». La quatrième, qui aime très salé, a dû le poivrer fortement pour le trouver mangeable. Avantage n° 1 : le potage peut être salé à la dernière minute dans les assiettes de ceux qui ne sont pas au régime et devient alors délicieux, contrairement à un potage ordinaire qui n'est jamais très bon lorsque les légumes ont cuit sans sel. (Existe en outre au bœuf et carottes et légumes assortis). (Vita Food, 150 fr. le sachet pour quatre assiettes.)

● **Vu** au Salon du Cuir des peausseries de toutes les couleurs, du violet évêque au rose bonbon, et, ce qui sera peut-être la nouveauté pour les chaussures au printemps 1960, des cuirs imprimés. De teintes fondues, jaspées et assez discrètes, ils seront jolis avec une robe unie et neutre mais resteront sûrement du domaine de la « fantaisie d'un été ». A noter avant tout achat de veste ou de manteau : la disparition quasi totale des peaux nacrées chez les tanneurs comme chez les exposants de vêtements en peau.

(Eve)

RENTRÉE : LE CARTABLE EST LOURD
Attention à leur dos (voir pages II, III).

P'TIT PIERRE

DANS LE CADRE MODERNISÉ
DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE
LE STAND P'TIT PIERRE
vous offre :
POUR LA RENTRÉE DES CLASSES :
son article publicitaire : pantalon lainage pour garçon et fille, le six ans :
1.500 francs
Jupes tergal, pantalons, culottes, chemisettes manteaux imper

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
vous présente
le plus grand choix de
CASHMERE
et
LAMBSWOOL
avec
sa collection complète de
JUPES

OPHELIA
106 bis, rue de Rennes
LIT. 13-13
LINGERIE FINE
LINGE DE MAISON
recevra ses clientes et amies à partir de 15 h. 30 le 17 septembre

LE CHARME DU ROCOCO

MICHELINE LOUVEAU
galerie de tableaux anciens
ANTIQUITÉS - DÉCORATION
meubles, lampes, bibelots
27, avenue Junot • Tél. Mon. 05-46

à l'heure du cocktail
OLD NICK
le véritable « petit punch » antillais

bien glacé
sur un cube de glace
2 doigts d'OLD NICK PUNCH
1 zeste de citron
préférez-vous le préparer ?
2/3 OLD NICK RHUM BLANC
1/3 sirop de sucre de canne
1 zeste de citron
exclusivités Bardinet-Negrita

SANTÉ

Droit comme un i

● ***Si un enfant renâcle devant l'activité physique, faites d'urgence examiner son dos.***

APRES les jeux, les promenades, les exercices au grand air des vacances, les enfants vont se retrouver six ou sept heures par jour, en classe et à la maison, penchés sur un pupitre ou une table de travail. Comment les empêcher d'avoir le dos voûté, une épaule plus haute que l'autre, la colonne vertébrale déviée ?

Nous avons posé la question au plus éminent spécialiste français des maladies osseuses, le professeur S. de Sèze qui dirige le service de rhumatologie de l'hôpital Lariboisière et à son assistante, Mme le docteur Tellier. Il nous ont fourni des éléments de précision sur les deux déformations dorsales les plus redoutées des parents : la *cyphose* ou dos rond et la *scoliose*, ainsi que des conseils simples « d'*hygiène vertébrale* » qui permettront à nos enfants d'acquérir ou de conserver un dos bien droit.

Treize ans : le tournant dangereux

La cyphose ou « dos rond » est le résultat d'un trouble de croissanee dont le nom savant est l'épiphysite. Les épiphyses sont les cartilages qui assurent la croissance des vertèbres. Quand cette croissance n'est pas régulière et notamment quand les plateaux vertébraux, c'est-à-dire les faces supérieure et inférieure des vertèbres « poussent » mal, la colonne vertébrale s'infléchit vers l'avant et le dos se voûte. Il existe une prédisposition héréditaire à cet accident : il y a des « familles de dos ronds » comme il y a des familles de diabétiques ou de migraineux.

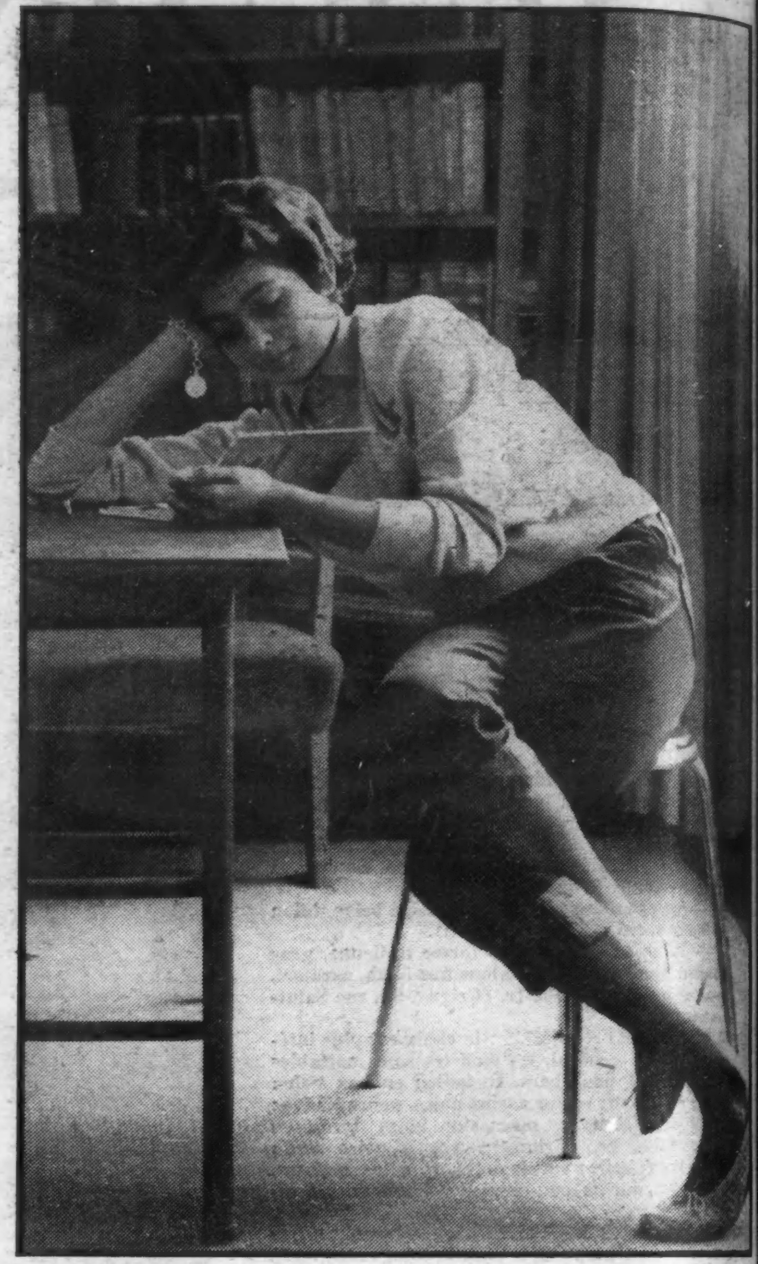
Mais il y a aussi une cause déclenchante qui fait à coup sûr apparaître la maladie même chez les enfants qui n'y étaient pas prédisposés : un *travail physique* pénible *accompli trop tôt*. Quand la colonne vertébrale d'un enfant qui n'a pas terminé sa croissance doit supporter des poids excessifs, elle se courbe en avant. La cyphose était un phénomène absolument général chez les jeunes garçons qu'on mettait autrefois à travailler à treize ans comme garçon meunier (ils portaient des sacs de farine) ou cimentier, ou encore aide-maréchal-ferrant (ils tenaient la patte du cheval à l'aide d'une sorte d'écharpe de toile passée autour de leur cou). Chez les écoliers, le phénomène est plus rare. Ce qui favorise cependant la cyphose : se pencher en classe sur ses cahiers, se repencher sur un livre à la maison, sans repos ni exercice physique.

L'âge dangereux est celui de la croissance : 10-12 ans jusqu'à 15-16 ans. Le manque de calcium ne joue guère dans l'apparition des dos ronds. Les jeunes garçons campagnards qu'on met trop tôt aux travaux des champs ont des cyphoses, pourtant ils ne manquent ni d'œufs, ni de lait, ni de soleil.

Il est assez difficile pour les parents de savoir si leur enfant est menacé ou non d'une déformation dorsale. C'est d'abord une question d'observation. Il y a lieu de consulter un spécialiste si l'enfant a *toujours la même attitude* relâchée ou toujours la même épaule plus haute que l'autre.

Si un enfant habituellement vif et remuant se met à renâcler devant le moindre effort physique, hésite avant de se lever, de courir, il faut se demander si une cyphose ou une scoliose ne se prépare pas.

● LE TRAITEMENT est à la fois chimique — le médecin en prescrira l'ordonnance — et *rééducatif*. La gymnastique est une condition *essentielle* pour redresser les dos ronds. Mais pas n'importe quelle gymnastique : il s'agit de techniques particulières qui ne peuvent être appliquées que par des kinésithérapeutes ou des spécialistes de rééducation. Elles consistent à faire adopter par l'enfant des postures correctes et à les lui faire garder un certain temps. La rééducation doit toujours s'effectuer sous contrôle médical.



(Pizzigoni)

A LA MAISON...
Attention à la hauteur du siège...

● LES SPORTS A DÉCONSEILLER à ceux qui ont une tendance, héréditaire ou acquise, au dos rond sont : l'équitation, la marche à pied avec sac au dos qui fait pencher le corps en avant et la bicyclette, surtout à guidon de course.

● LES BONS SPORTS sont essentiellement le volley-ball et la natation.

● L'HÉBERTISME, tel qu'il est pratiqué dans les écoles et les lycées, est excellent pour les enfants en parfait état, mais un enfant atteint de cyphose ou de scoliose ne devra faire aucun exercice physique sauf une gymnastique orthopédique spéciale pendant toute la période évolutive.

S'il y a donc le moindre doute, consulter le spécialiste dès la rentrée pour que l'enfant soit dispensé d'une gymnastique qui peut lui être néfaste.

Les vraies scolioses : rares mais redoutables

Quand on parle de scoliose, il faut avant tout bien préciser un point. Les vraies scolioses sont très rares, et heureusement car il s'agit d'une maladie grave.

En revanche, on englobe souvent sous le terme de scoliose toutes sortes de déséquilibres vertébraux qui font plus ou moins pencher le corps à droite ou à gauche. Ils n'ont rien de commun avec cette affection, sinon qu'en faisant légèrement s'infléchir la colonne vertébrale d'un côté, ils donnent une « attitude scoliotique ». Ces déséquilibres dits « lombo-pelviens » (c'est-à-dire entre le dos et le bassin) ont des causes diverses, le plus souvent bénignes : ligaments distendus, pieds plats, jambe plus courte que l'autre, etc. Parfois le fait d'une semelle plus épaisse dans une chaussure suffit pour faire disparaître une fausse scoliose.

Les fausses scolioses s'arrangent souvent spontanément. Elles cèdent toujours à une bonne hygiène de vie et à une culture physique appropriée.

En tout cas, il faut soigner dès qu'elles sont décelées toutes les affections du dos. Sinon, elles risquent de rendre un adulte tributaire pour la vie de *douleurs* sérieuses qui apparaîtront à chaque période de déficience physique : surmenage, grossesse, allaitement, ménopause, et même position trop longtemps prolongée pendant le travail (couture, dactylographie, menuiserie par exemple).

La vraie scoliose, elle, est encore plus grave. L'origine du mal étant inconnue, on a proposé diverses théories : origine discale, musculaire, ligamenteuse ? En bref, la scoliose demeure aussi mystérieuse à l'orthopédiste que le rhume de cerveau ou la migraine au médecin.

Mais le signe de la scoliose vraie est flagrant : quand un enfant atteint de scoliose se penche en avant, une bosse apparaît d'un côté de son dos et disparaît quand il se relève parce que la colonne vertébrale tourne sur son axe en même temps qu'elle se courbe. Devant ce symptôme, il ne faut pas hésiter à aller consulter un médecin spécialisé en médecine physique ou dans les affections osseuses.

● LE TRAITEMENT : Une rééducation très sérieuse doit être entreprise le plus tôt possible si l'on veut empêcher que la déformation s'aggrave et que l'enfant scoliotique devienne un adulte tordu et bossu avec une épaule complètement déjetée. Parfois le port d'un corset se révèle nécessaire. Les indications chirurgicales des scolioses sont rares et doivent être mûrement pesées. La rééducation effectuée par des spécialistes et sous contrôle médical est essentielle. Elle parvient à redresser les scolioses prises à temps, en tout cas à les maintenir dans des limites esthétiquement acceptables.

● ATTENTION : une scoliose n'est jamais due à un déplacement de vertèbres. Ceux qui prétendent redresser des scolioses en remet-

(Pizzigoni.)

...COMME A L'ÉCOLE
...et à la position du corps.

tant des vertèbres en place se livrent à une escroquerie morale et financière qu'il faut dénoncer, car elle a déjà conduit à des désastres.

L'hygiène vertébrale

En résumé, il n'y a pas lieu, pour les parents de trop vite s'alarmer : les vraies scolioses sont rares. Les fausses guérissent facilement. On redresse aussi les dos ronds. Il faut être seulement vigilant et consulter le spécialiste à la moindre inquiétude.

Il faut aussi — et surtout — tenter de prévenir ces accidents. Pour cela, il convient de faire observer à l'enfant les règles « d'hygiène vertébrale » que voici :

● LES LONGUES NUITS. — Les enfants en période de croissance doivent rester couchés longtemps. Ils doivent *dormir à plat* avec un tout petit oreiller (ou mieux rien du tout) et sur un matelas ferme (type matelas à ressorts).

● LES EXERCICES RESPIRATOIRES QUOTIDIENS. — Le Dr Tellier conseille la respiration nasale : respirer lentement l'air par le nez et *le rejeter également par le nez* (alors que le rejet par la bouche est généralement préconisé). En inspirant, laisser le ventre mou. Rentrer le ventre à l'expiration.

● QUELQUES EXERCICES DE CULTURE PHYSIQUE. — A plat, dos sur le sol, pour muscler la sangle abdominale et sur le ventre pour tonifier les muscles du dos.

● UN RÉGIME ALIMENTAIRE équilibré, sans trop de féculents, ni de pain.

● DU SPORT : on peut choisir entre : la natation, à partir de 5 à 6 ans ; le ski, à partir de 7 ans. Quand l'enfant est en âge de comprendre les conseils du moniteur (sauf pour les petits montagnards qui naissent presque les pieds chaussés de skis) ; la danse classique, à partir de 6 ans.

● LA POSITION A L'ÉCOLE. — Recommander, en tout cas, à l'enfant de s'asseoir bien à plat sur ses deux fesses, le dos bien droit devant sa table, mais sans se faire trop d'illusion. Il y pensera rarement. Quand il travaille à la maison, au contraire, on peut surveiller de très près son attitude à sa table de travail. Veiller en particulier au rapport de la hauteur de la table avec celle du siège. L'enfant ne doit pas s'asseoir de travers, sur une seule fesse ou avec un pied recroquevillé.

● LE CARTABLE. — Même lourd, il ne provoque pas de scoliose. Mais il est déconseillé de porter des cartables trop lourds du même côté. Le cartable à dos — dont Madame Express a signalé deux bons modèles dans son numéro du 3 septembre — est de loin le meilleur modèle.

ÉTUDIANTS

Il reste quelques chambres

● Comment mettre en rapport ceux qui disposent d'une chambre et ceux qui en cherchent une.

A Paris seulement, plus de 80.000 étudiants entreront cette année dans les facultés. Sur ce nombre, 10.000 à 12.000 non logés, venant en majorité de province, sont déjà ou seront dans quelques jours à la recherche d'une chambre. Parmi eux, 1.000 à 1.500 ménages. 6.000 à 7.000 seulement recevront satisfaction, par l'intermédiaire de l'œuvre sociale officielle, le COPAR (Comité Parisien des Œuvres Universitaires). Quelle solution reste-il aux 4.000 ou 5.000 autres ? Quels espoirs ont-ils de voir l'Etat venir rapidement à leur secours, sinon en les logeant pour 27 mois en Algérie ?

On ne construit pas

Pratiquement, on ne construit pas pour eux. Une réalisation comme la Cité d'Antony est une goutte d'eau dans la mer.

Les H.L.M. étant réservés au logement ouvrier, sauf rarissimes exceptions, l'U.N.E.F. a contacté toutes les nouvelles « sociétés conventionnées ». Elles ne peuvent fournir des chambres à moins de 15.000 fr. par mois. C'est trop. « *Mais,* dit M. Sudreau, ministre de la Construction, *ce qui est cher dans la construction, c'est le terrain. Que les villes et universités apportent ce terrain et nous pourrons fournir des chambres pour 10.000 fr. par mois. Ce serait encore rentable pour les sociétés conventionnées.* » Attendons la réponse des villes et des universités en question ; l'idée est lancée.

Pour le moment, s'il n'est pas un « cas social » — marié et père de famille — l'étudiant ne peut guère compter sur une chambre « en cité ». Sa première ressource, débarquant à Paris, la valise à la main, c'est le COPAR qui centralise, 15, rue Soufflot, toutes les adresses de logeurs possibles. S'il n'en obtient rien, il lui restera la ressource du « copinage ». A vrai dire, cette ressource n'en est plus une à la rentrée, car c'est surtout en fin d'année qu'un étudiant se préoccupe déjà de se trouver un remplaçant.

Citoyen à part entière

Si le COPAR et le copinage n'ont pas encore logé notre homme, celui-ci tombera dans la jungle du meublé et, sauf rencontre éminemment problématique avec un mécène, paiera 10.000 francs une chambre de 5 mètres carrés sous les toits, sans eau et sans chauffage. Le responsable du logement au COPAR, M. Maisonneuve, ne nourrit pas trop d'illusions :

« *Les appels à la philanthropie, nous les faisons par acquit de conscience. En fait, l'immense majorité des logeurs tient à tirer le maximum d'avantages et le minimum d'inconvénients de son locataire. Avec un étudiant, se disent-ils, je suis tranquille. Le philanthrope-type c'est celui qui vient me voir et qui me dit avec un large sourire :* « J'ai entendu votre appel et j'y réponds. Je ne demanderai pas un sou à votre étudiant, c'est décidé. Seulement, il me rendra quelques petits services : aider les enfants à faire leurs devoirs, aller chercher le pain, préparer le petit déjeuner et garder le plus petit quand nous allons au théâtre. » *Tout cela est fort aimable, n'est-ce pas ? Mais vous voyez d'ici l'étudiant préparant ses examens entre une leçon particulière d'arithmétique et le premier biberon ? En fin de compte, tout cela lui coûte beaucoup plus cher qu'une location. Et que lui reste-t-il de liberté ? Ce n'est pas comme cela que nous ferons de l'étudiant un citoyen complet.* »

Cela dit, en attendant que l'action persévérante de l'U.N.E.F. réussisse à faire de l'étudiant un « citoyen à part entière », intégré socialement et économiquement à la société, les logeurs seront indispensables.

Si vous pouvez louer

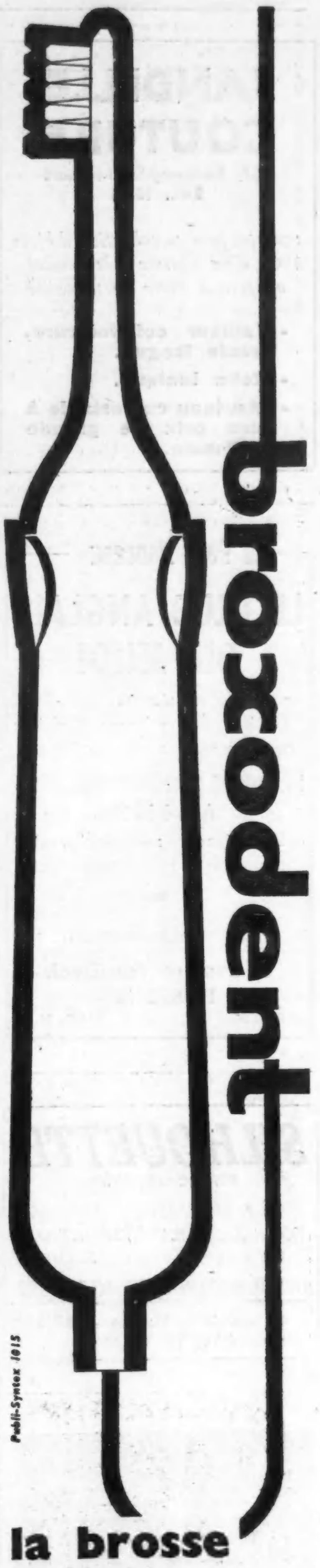
A l'intention de ceux qui disposent d'une chambre, voici les avantages qu'ils peuvent obtenir :

1) Le produit d'une sous-location à un étudiant n'entre pas dans la déclaration d'impôt « si le loyer, dit la loi, demeure fixé dans les limites du raisonnable ». Mais ce « raisonnable » n'a pas été défini.

2) Si vous disposez d'un appartement insuffisamment occupé, que vous louiez ou non à un étudiant, vous paierez le loyer plafond correspondant à la surface corrigée. Mais le produit de cette sous-location compensera légèrement vos frais.

3) Si vous disposez de deux pièces et que vous décidiez d'en louer une à

→



la brosse à dents électrique

seule permet le **brossage vertical** si difficile à réaliser à la main et tant recommandé par votre dentiste
11.500 F. (75 F. la tige-brosse interchangeable)
pharmacies, instituts de beauté, grandes parfumeries.

broxodent

Garantie 5 ans
Marque déposée - Brevets tous pays

JANDELLE COUTURE
157, Faubourg-Saint-Honoré
BAL. 15-74

vous propose sa collection d'hiver 1960 d'un charme très féminin, adaptée à votre personnalité

- **Tailleur col fourrure, veste longue.**
- **Robe tunique.**
- **Manteau confortable à des prix de grande diffusion.**

Au Parc Monceau
LE CLUB ANGLAIS DU JEUDI
reprendra ses séances récréatives d'initiation à la langue anglaise pour les enfants de 6 à 11 ans
le JEUDI 8 OCTOBRE 1959 à 14 h. 30
Des séances sont également organisées le samedi après-midi
•
TOUS RENSEIGNEMENTS :
6, avenue Van-Dyck PARIS (8e)
CAR 22-05 WAG. 28-33

SILHOUETTE
RETOUCHES-SERVICE
SEUL SPECIALISTE A PARIS POUR LES TRANSFORMATIONS DE VETEMENTS DE DAMES
OUVRE RAYON POUR MESSIEURS
49, rue de la Victoire - PARIS
Tél. TRI. 14-82

TRIO, veste cuir doublée dans le même jersey que la jupe et le pull. Les 3 pièces 45.000 frs
chez BRUNSWICK-SPORT
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble

Pied-de-poule caramel

Bouclé blanc
Tenue commode, mais pas « cache-misère ».

→ un étudiant, votre loyer sera ramené au tiers de la surface corrigée.

4) Si votre appartement comporte plus de deux pièces et que vous en louiez une, votre loyer sera ramené a la moitié de la surface corrigée.

4) Enfin, le logeur d'un étudiant n'est plus tenu de déclarer la sous-location au commissariat de police, comme c'était le cas précédemment (sauf s'il s'agit d'un étranger). Il suffit d'en informer son propriétaire.

Où s'adresser ?

Cela dit, il faut encore que ceux qui proposent et ceux qui cherchent puissent se rencontrer. Voici donc, pour ceux qui peuvent loger un étudiant, pour ceux qui cherchent une chambre, la liste des services du logement-étudiant des principales villes de faculté auxquels ils doivent s'adresser :

Bordeaux : 14, cours Pasteur. Tél. : 44-37-40.
Clermont-Ferrand : 64, avenue d'Italie. Tél. : 63-75.
Dijon : 3, rue du Dr-Maret. Tél. : 32-44-64.
Grenoble : 16, rue de la Poste. Tél. : 44-27-81.
Lille : 49, r. de Valmy. Tél. : 54-74-54.
Lyon : 20, rue François-Garcin. Tél. : 60-12-77.
Marseille : 115, la Canebière. Tél. : 62-18-38.
Montpellier : 3 et 5, rue de la Croix-d'Or. Tél. : 72-77-54.
Nancy : 1, rue Gustave-Siméon. Tél. : 53-47-74.
Nice : 18, avenue des Fleurs. Tél. : 834-19.
Paris : 15, rue Soufflot. DANton 71-40.
Poitiers : 1, rue Roche-d'Argent. Tél. : 41-07-07.
Rennes : 14, rue St-Yves. Tél. : 53-60.
Strasbourg : 1, quai Dietrich. Tél. : 35-22-33.
Toulouse : 15, rue des Lois. Tél. : 22-74-26.

D'autre part, les étudiants les plus démunis (nécessiteux ou boursiers) peuvent par priorité, mais dans la mesure des chambres disponibles, être hébergés en « maisons communautaires ». 400 chambres sont ainsi gérées par la Fédération des Etudiants de Paris, 14, rue Monsieur-le-Prince, Paris (6e).

● Le centre Richelieu, place de la Sorbonne, va faire paraître cette année encore un appel aux logeurs. Il réussit à dépanner tous les ans, ainsi, 1.000 étudiants environ.

● Les étudiants d'outre-mer peuvent s'adresser en particulier à l'Office des Etudiants d'Outre-Mer, 69, quai d'Orsay, Paris (7e).

● Enfin, il existe un certain nombre de « foyers » subventionnés ou privés, le plus souvent d'appartenance religieuse, et le plus souvent archi-complets. Madame Express tient néanmoins la liste de leurs adresses à la disposition de ses lecteurs étudiants qui lui en feraient la demande.

MODE

Premiers sondages

● Tentation n° 1 : le 7/8, mais le beau temps fait réfléchir les femmes.

CALME plat dans les magasins, en ce qui concerne du moins l'habillement féminin.

Les fastes d'un somptueux été aidant, toutes les ressources ont été consacrées aux enfants.

D'une brève enquête, il ressort qu'un peu partout les femmes entrent, elles regardent, elles palpent, elles essayent... et elles partent sans acheter, se réservant de réfléchir.

Bienheureux délai qui permettra à beaucoup, si elles savent en user, de comparer avant d'acheter, si elles cherchent du tout fait; de ne pas bousculer dangereusement leurs couturières si elles font coudre.

Selon les premiers sondages, c'est le 7/8 — idée de l'année — qui partira en flèche. On peut théoriquement le prescrire à tout le monde. Il n'y a aucune contre-indication sinon : — pour celles qui ne disposeront pendant toute l'année que d'un manteau — pour les femmes négligentes.

En d'autres termes, le 7/8 ne peut pas servir de « cache-misère ».

Pour être décent, il doit être porté soit sur une jupe en même tissu, soit sur une jupe bien assortie, jamais sur une robe à jupe large.

Sinon, mieux vaut y renoncer et porter un manteau long.

Il y a trois formules de 7/8.

1) L'ensemble en tweed Il peut servir très tôt et très tard dans la saison, selon qu'il sera porté avec une blouse mince ou un gros chandail, voire avec un fourrage si l'hiver est rigoureux. *A essayer en tout cas sur un gros chandail.*

Et si l'on songe au fourrage, le choisir ample plutôt que ceinturé.

Nous n'avons rien trouvé, dans ce domaine, de convenable qui soit vraiment bon marché. Il s'agit évidemment de deux pièces, un manteau plus une jupe.

La confection de luxe, elle, propose de bons numéros dans d'excellents tissus.

Ceux que nous avons sélectionnés pour les photographier :

1) Un ensemble pied-de-poule caramel et noir, ceinturé bas. Modèle Basta, en vente chez Amy Linker, 46, Fg-Saint-Honoré. Les deux pièces : 55.000 francs.

2) Un ensemble en mohair gris, entièrement réversible, gris foncé et gris perle, la jupe étant du ton le plus foncé, en vente chez Marie Martine, 8, rue de Sèvres. Les deux pièces : 48.000 francs.

2) L'ensemble uni, large ou ceinturé dans une couleur classique. Ratine bleu marine, poil de chameau beige. Un avantage : le manteau peut avoir du chic avec plusieurs jupes : flanelle grise, tweed assorti, etc., et même sur un pantalon, ce qui multiplie son emploi. Un inconvénient : il faut disposer, en outre, d'un manteau un peu plus habillé.

L'ensemble que nous avons trouvé

lets) de chambre, les chauffeurs, les bonnes à tout faire, etc.

Le service du « Placement domestique », au ministère du Travail, enregistrait, en 1952, 4.439 demandes d'emploi pour 6.959 offres, et effectuait 2.817 placements. En 1958, le même service a reçu 3.039 demandes, 5.781 offres, et a effectué 1.659 placements.

L'évolution se poursuit donc sur les deux tableaux : moins de demandes (désaffection pour cette profession), mais aussi moins d'offres.

Sans atteindre encore la situation des Etats-Unis où disposer d'une aide ménagère est un luxe, la France en est déjà au stade intermédiaire ; moins de bonnes à tout faire, mais de plus en plus de femmes de ménage « demi-pensionnaires », c'est-à-dire non logées mais nourries à midi.

(Il est d'ailleurs très rare de trouver des chambres de service dans les immeubles neufs.)

Tout cela ne résout pas les problèmes des femmes qui ont besoin d'être aidées « à temps complet » et qui cherchent la « perle ».

Voici les possibilités qui leur sont offertes :

La solution traditionnelle

Pour trouver une employée française logée et nourrie ou non logée mais nourrie à midi, trois formes de recrutement que nous vous rappelons pour mémoire :

1° Par relations (camarade, cousine, etc., d'une employée travaillant chez des amis, commerçants qui vous connaissent et auxquels les employées du quartier font savoir qu'elles cherchent une place).

2° Par les petites annonces (celles du « Figaro » notamment).

3° Par les services de placement publics ou privés.

● SERVICES PUBLICS. — *Pour la Seine :* Bureau professionnel des gens de maison, 71, avenue Henri-Martin. Tél. : Tro. 52-41 et 51-71.

Ce bureau regroupe les offres et les demandes.

Il existe également des bureaux de placement dans chaque arrondissement (adresses figurant à l'annuaire téléphonique, partie administrative).

Pour les départements : S'adresser à la mairie ou à l'Office départemental de la main-d'œuvre.

● SERVICES PRIVÉS. — Ils demandent généralement à l'employeur l'équivalent d'un mois du salaire de la personne engagée, à titre de commission. Mais cette somme n'est exigible que lorsqu'on est assuré de garder l'employée, c'est-à-dire après quelques jours d'essai.

Les solutions modernes

1) Employer à temps complet une étrangère (afin de pallier la crise qui sévit en France, le ministère du Travail a passé des accords avec l'Italie et l'Espagne pour que soit facilitée l'entrée des employées de maison).

2) Se faire aider à temps partiel par une jeune étrangère « au pair » ou par une stagiaire aide-familiale.

Ces solutions ont un avantage : on trouve facilement ces « aides » ; mais aussi un inconvénient : les formalités à remplir dans les deux cas sont assez compliquées.

● *Pour employer à temps complet une étrangère :*

Vous ne pouvez employer qu'une femme de moins de cinquante ans, qui vienne seule en France, ou à la rigueur un ménage muni de deux contrats de travail. Les démarches diffèrent ensuite selon les trois cas possibles :

1° IL S'AGIT D'UNE ÉTRANGÈRE QUE VOUS CONNAISSEZ : elle doit obtenir, avant son arrivée en France, une carte de travail.

● LES DÉMARCHES : elle doit s'adresser au Bureau de la main-d'œuvre étrangère, 391, rue de Vaugirard, et présenter une demande d'introduction en France. Vous aurez 7.000 francs à verser lorsque le contrat de travail aura été accepté par le ministère du Travail. Le contrat doit être rempli en trois exemplaires, pour une Espagnole, en deux exemplaires seulement pour une Italienne.

● LE DÉLAI : il faut prévoir deux à trois mois pour toutes les formalités.

2° VOUS NE CONNAISSEZ PERSONNE : l'Office d'Immigration, 42, rue Bargue, tél. Suf. 80-20, vous communiquera les nom et adresse d'étrangères désireuses de trouver un emploi en France.

En province, vous pouvez vous adresser au Bureau départemental de la main-d'œuvre étrangère, dont le siège est généralement à la préfecture.

→

(Dambier)

Loden ceinturé
Très tôt et très tard dans la saison

Au-dessus d'AIX-LES-BAINS
à PUGNY-CHATENOD
LA CHATAIGNERAIE
Ecole secondaire de Jeunes Filles
Enseignement du 1er cycle
Inscriptions
pour la rentrée de septembre

★ SANTAL - Préciosa, la chaussure sans talon a été la sensation de la Semaine du Cuir.
★ Sous brevet mondial italien, cette chaussure est fabriquée en France sous licence exclusive par HEYRAUD, la Première Marque Française de Qualité et peut être essayée dans ses succursales de luxe.

Pour la chasse
PORTEZ UNE CHEMISE EN JERSEY DE TERGAL LAINE
safino

Etablissements PERFILS
MANUFACTURE DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XI°
Tél. : OBE. 14-83

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS
Marcel Franck

LORÈNE
650
nouveaux modèles
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

Royaldaim
présente
dans ses nouveaux salons
sa collection 1960.
LES PEAUSSERIES
LES PLUS FINES DE PARIS
14, RUE DE RENNES - LIT. 44-84

● Les démarches : sont identiques à celles indiquées dans le premier cas.

● La période d'essai : est fixée à un mois. Si la personne engagée ne vous convient pas, vous pourrez vous faire rembourser les 7.000 francs du contrat par l'Office d'Immigration. Si vous avez trouvé quelqu'un d'autre avant l'obtention du contrat, vous pouvez annuler la demande à l'Office.

3° Si l'étrangère est déjà en France. — Vous ne pouvez l'engager que si elle est munie, outre de son passeport ou de sa carte de séjour, d'une *carte de travail*. Sinon, elle devra regagner son pays d'origine pour que vous puissiez alors régulariser sa situation.

Enfin, lorsqu'un contrat arrive à expiration, l'étrangère doit se présenter pour son renouvellement dans un des 17 bureaux parisiens de la main-d'œuvre. Madame Express tient à la disposition de ses lectrices les adresses de ces bureaux.

● *Pour engager une jeune fille à temps partiel :*

Il ne s'agit pas là de personnel de maison, mais d'une « aide » apportée à la mère de famille. Celle-ci ne doit donc en attendre que les services qu'elle demanderait à sa propre fille. Autrement dit : pas de gros travaux, du temps libre pour les études et une vie aussi familiale que possible.

Les jeunes filles étrangères qui viennent en France comme « stagiaires aides-familiales » restent soit trois mois (période des vacances), soit un an. Pour le premier cas, il n'y a pratiquement pas de formalités à remplir. Pour le second, voici la manière de procéder :

1° Dans les vingt-quatre heures de l'arrivée, déclarer la présence de la jeune fille au commissariat de police (avec son passeport). En province, à la mairie.

2° L'inscrire dans une école (demander une attestation de scolarité).

3° Faire établir sa carte de séjour à la Préfecture de Police. (Service des Etrangers, bureau n° 5.) Il vaut mieux y accompagner la jeune fille : elle risque de rencontrer des difficultés si elle ne parle pas bien français. Prévoir un après-midi pour cette démarche et prendre la précaution d'emporter un livre ou un tricot. L'attente est longue...

Se munir du passeport, de cinq photos d'identité, d'une lettre d'hébergement et de l'attestation de scolarité. (Si la jeune fille est mineure, trois autorisations de ses parents, dont une légalisée dans son pays d'origine, sont également nécessaires.)

Il faudra acquitter 3.500 francs pour cette carte de séjour.

4° Déclarer la jeune fille à la Sécurité sociale en mentionnant le numéro du récépissé de sa carte de séjour. Elle aura droit à des prestations normales immédiatement.

5° *Pour Paris*, se rendre au bureau de la main-d'œuvre étrangère, 391, rue de Vaugirard, bureau n° 3 (de 9 h. à 16 h. Tél. Vau. 69-52) *ou à la Préfecture pour les départements*. On vous remettra cinq contrats de stagiaire à signer et l'adresse d'un médecin chez qui la jeune fille devra passer une visite médicale. A payer : un timbre fiscal de 240 francs.

6° Revenir au Bureau de la main-d'œuvre étrangère avec le certificat médical et les contrats signés. Une attestation provisoire vous sera délivrée pour un mois, puis vous recevrez un contrat visé par le ministère du Travail.

7° Revenir alors (une troisième fois) avec le contrat pour retirer la carte définitive. Attention : ce contrat n'est pas renouvelable.

● *Où trouver des jeunes filles stagiaires ?*

● Accueil familial des jeunes étrangères, 1, rue Gozlin, Paris-6°. Odé. 92-11.

● Cité Club Universitaire, 33, bd de Courcelles. Lab. 75-30.

● Association Française de la Sarre, 58, rue Taitbout. Tri. 26-15.

● Comité Protestant des Amitiés Françaises à l'Etranger, 47, rue de Clichy.

● Mission Allemande : 38, rue Spontini. Poi. 31-49.

● Eglise danoise, 17, r. Lord-Byron, Ely. 82-31.

● Institut Franco-Allemand pour les places au pair, 14, rue de Paris à Bièvres (S.-et-O.). Tél. 923-67-31.

Les œuvres

Certaines s'occupent de placer des jeunes filles ou jeunes femmes, pour la plupart « cas sociaux » dans des familles. Elles ne sont pas à proprement parler employées de maison, mais plutôt aides-ménagères. Certaines œuvres demandent pour elles une vie familiale, d'autres pas. Voici les adresses :

● La Bouée, 114, Champs-Elysées. Bal. 74-60.

● L'Œuvre des Gares, 21, avenue du Général-Michel-Bizot. Dor. 66-10.

● Œuvre de l'Hospitalité du Travail pour les femmes, 52, avenue de Versailles. Aut. 02-34.

● Œuvre de Saint-Vincent-de-Paul, 6, rue de la Comète. Sol. 80-91.

Les dépannages

Des jeunes femmes ont choisi comme travail social l'aide aux mères de famille qui ont besoin d'être secondées ou même temporairement remplacées (maladie, accouchement). Les travailleuses familiales sont, hélas ! peu nombreuses (5.000 pour toute la France) et donc difficiles à obtenir : une enquête préalable doit certifier que la famille ne peut pas se procurer une autre forme d'aide. Leur rôle n'est pas d'effectuer de gros travaux mais de se charger des tâches courantes pour que la famille vive normalement : ménage, cuisine, soins aux enfants.

Vous pouvez vous adresser à :

● L'Union Nationale des Associations Familiales en France, 22, bd de Latour-Maubourg. Inv. 85-86.

● Maison de la Famille, 28, place Saint-Georges. Tru. 52-83.

● Service Familial des Jeunes Filles, 28, place Saint-Georges. Tru. 87-60.

● Association de l'Aide aux Mères, 12, rue Chomel. Lit. 46-00.

● Enfin, à la Caisse d'Allocations familiales dont vous dépendez et à certaines congrégations religieuses.

Pour les enfants

Vous pouvez trouver des baby-sitters, des promeneuses ou des étudiants qui viennent surveiller les devoirs du soir, aux adresses suivantes :

● Comité Parisien des Œuvres Scolaires et Universitaires, Service social, 15, rue Soufflot. Odé. 06-70 et Dan. 71-40.

● Service Social de l'Institut Catholique, 21, rue d'Assas. Lit. 31-70 (de 10 h. à 12 h. et de 14 h. 30 à 17 h. 30 sauf le samedi).

● Cité Club Universitaire, Service social, 33, bd de Courcelles. Lab. 04-11.

● Association des Etudiants en Médecine, Opération-Biberon. Odé. 25-41.

Si vous cherchez une personne à temps complet pour s'occuper d'un enfant, quelques agences parisiennes sont spécialisées :

● Stewart, 157, bd Saint-Honoré. Tél. Ely. 02-59.

● Agence des Champs-Elysées, 47, rue Washington. Tél. Ely. 23-51.

RECETTES

● CORDON BLANC

Pommes de terre à la savoyarde

700 gr de pommes de terre.
75 gr de beurre.
4 cuillerées à bouche d'huile.
2 jaunes d'œuf.
1 petit pot de crème (ou du lait condensé).
Persil, ciboulette, cerfeuil.
1 échalote (ou une gousse d'ail selon les goûts).
Sel, poivre.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 20 minutes environ.

Vous coupez les pommes de terre en dés, vous les séchez bien, et vous les jetez dans la poêle où vous avez fait chauffer l'huile et la moitié du beurre. Faites-les sauter afin qu'elles soient bien dorées de tous côtés. Au bout d'environ 20 minutes, elles sont cuites. Salez, poivrez légèrement.

Pendant ce temps, vous hachez très finement les herbes et l'échalote (ou l'ail).

D'autre part, 5 minutes avant la fin de la cuisson des pommes de terre, vous faites fondre dans une casserole à feu très doux, le reste du beurre, puis vous ajoutez, en tournant bien, la crème (ou le lait condensé) dans laquelle vous avez incorporé les jaunes d'œuf. Salez, poivrez. Tournez doucement *sans laisser bouillir*. Retirez du feu dès que le mélange est chaud.

Disposez les pommes de terre dans un plat creux, saupoudrez-les avec le hachis d'herbes et versez dessus la sauce. Servez immédiatement.

● CORDON BLEU

Confiture au potiron

2 kilos de potiron.
1 kilo 1/2 de sucre cristallisé.
3 citrons.
3 cuillerées de rhum.
Quelques pincées de cannelle.
1 gousse de vanille.
Cuisson : environ 2 heures.

Vous coupez le potiron en petits morceaux, vous le faites cuire avec le sucre cristallisé et très peu d'eau. Mettez tout de suite la gousse de vanille. Remuez de temps en temps.

Au bout de 3/4 d'heure, vous avez obtenu une marmelade. Vous y ajoutez le jus des citrons et les zestes finement râpés, le rhum et la cannelle.

Vous laissez cuire encore une heure à petit feu, en remuant souvent.

Puis vous mettez en pots.

SUZANNE ET HENRIETTE.

LA NOUVELLE COLLECTION DE TRICOTS
Carven - Korrigan - Timwear
est en vente chez
Raymonde LESCUR
125, R. DE SEVRES - FON. 87-63

FUTURES MAMANS

● des modèles élégants dans des tissus « de classe »
● des ensembles TRANSFORMABLES par nos soins après naissance
« MAMAM CHIC »
48, RUE DE PASSY
SALON-BOUTIQUE DANS LE JARDIN. Tél. JAS. 16-72

TOUT BIEN RÉFLÉCHI

LES enfants sont rentrés, la maison a repris un aspect civilisé, les impôts sont payés, ouf !... Il est temps de vous occuper un peu de vous et de prendre les grandes décisions vestimentaires.

Comment se pose actuellement ce problème important ? Il est très facile de le résumer en trois points (qui sont généralement communs à 95 % des Françaises entre 18 et 98 ans) :

1) Ayant extrait vos vêtements de l'hiver dernier de la naphtaline, où ils dormaient sagement depuis six mois, vous avez constaté, non sans amertume : « *Je n'ai plus rien à me mettre.* »

2) La lecture de vos journaux habituels (selon l'expression consacrée) vous a appris que la mode d'hiver était à la souplesse, aux lignes fluides, aux silhouettes longues et tubulaires. Vous rêvez de casaques, de tuniques, de jersey, de jupes droites et de tons éteints.

3) Les finances familiales se sont lourdement ressenties de la rentrée des classes et du dernier tiers provisionnel, et vous ne disposez pour l'instant que de crédits limités pour votre garde-robe personnelle et celle de votre mari.

La conclusion : comme chaque année à cette époque, le mieux est de vous acheter un ensemble chandail et jupe assortie. C'est sans aucun doute le « numéro » qui vous rendra le plus de services, compte tenu de la somme que vous y consacrerez. En le choisissant ample et confortable, dans un coloris raffiné, mais neutre pour ne pas vous en dégoûter trop vite, vous pourrez le porter aussi bien pour travailler, pour faire vos courses, que pour aller au cinéma le soir (il suffira de l'éclairer avec un bijou ou un collier, les très grands colliers de perles de plusieurs tons de beige s'accordent parfaitement avec le style « chandail »).

Mais vous ne choisirez pas cette année le même chandail que l'an dernier, la « mode-maille » a ses impératifs et s'inspire, sans cependant lui être entièrement soumise, de la « mode-tout-court ».

BORDÉ ET JASPÉ, UNE ÉLÉGANCE SUBTILE

ECOSSAIS ET STRICTEMENT COORDONNÉ

TROIS PIÈCES POUR LE PRIX D'UN CACHEMIRE

Il est amusant de constater que la collection des tricots d'hiver RODIER est un véritable « digest » des tendances de la « mode-maille ». Rien d'étonnant à cela, puisque, depuis cent ans, RODIER signe les tissus prestigieux dont se servent les grands couturiers et travaille ainsi en liaison étroite avec les créateurs. Il est donc au centre de la mode.

Ce reportage est présenté par la S.P.A.M.M., 8, rue des Moulins, Paris (1er)

Pour être parfaitement « dans la note », vous aurez envie cet hiver de matières chaudes, douces et souples.

RODIER a mis au point, pour répondre à cette tendance, trois matières nouvelles :

● LE KASHA, mélange pure laine mérinos (traitée irrétrécissable et infeutrable) et de fibre acrylique. Le Kasha a le toucher du cachemire, mais il est loin d'en atteindre les prix (l'ensemble trois pièces — chemise polo à manches courtes bordée d'un liséré contrasté, cardigan à manches longues et jupe assortie — photographié (1), ne vaut que 18.270 francs, c'est-à-dire à peu près le prix d'un seul chandail de cachemire). De plus, l'excellente « tenue » du Kasha permet de le traiter en jupes, avec un gros-grain à la taille, coupées comme dans un tissu, les retouches étant très faciles à exécuter.

● LE MOHALYSS, mélange de mohair et de laine. Le mohair est encore très à la mode cette année, mais il a perdu ses trop longs poils de l'hiver dernier qui alourdissaient considérablement les silhouettes féminines. La juste proportion de laine contenue dans le « Mohalyss » lui donne un aspect velouté et le rend délicieusement douillet. Le Mohalyss existe en uni dans une gamme de quinze tons profonds ou lumineux et en « jaspé ». Les coloris vedettes : vert houx, zibeline et nègre.

● LE CRYLOR, plus doux que la plus douce des laines, mais se lavant en un clin d'œil et séchant en quelques heures, le Crylor est la plus « sympathique » des fibres modernes. Grâce à ses laboratoires de recherches textiles, RODIER est arrivé à teindre le Crylor dans des tons aussi raffinés que ceux de la laine. Mais il a l'avantage sur cette dernière d'être beaucoup moins fragile au lavage et à la lumière, et surtout extraordinairement bon marché (3.200 fr. un chandail décolleté en V à manches longues).

Des tons éteints et raffinés

La mode est à la gamme des beiges, des gris et des couleurs « fausses ». Une grande nouveauté chez RODIER cette saison : les chandails chinés. Inspirés des laines écossaises, les « jaspés » harmonisent les verts et les bleus, les gris et les jaunes, les rouges et les verts, créant des tons indéfinissables et d'une élégance subtile. L'ensemble photographié (2), cardigan bordé et jupe assortie, vaut 13.900 francs. Les jupes sont diminuées à la taille et entièrement doublées. Le montage, très spécial, leur permet de s'adapter à toutes les conformations, aucune retouche n'est nécessaire (sauf peut-être sur la longueur).

Des chandails souples et confortables

Ils esquissent la ligne sans la modeler ; un bon chandail doit être ample. RODIER a volontairement établi son échelle de tailles en comptant large. Le 44 est un vrai 44 et non un faux 42, ce qui permet d'être sûr de trouver chez 1.200 dépositaires de RODIER à travers la France, des tailles véridiques du 40 au 46.

Des ensembles strictement coordonnés

Le fait, pour un chandail, d'être porté avec une jupe de même matière, multiplie son élégance par deux. Jusqu'à présent les Françaises étaient assez réticentes à l'égard des jupes de jersey, craignant que celles-ci ne se déforment très rapidement. Mais RODIER présente toute une gamme de jupes doublées. Et pour celles qui ne le sont pas, rien de plus simple : acheter 1 m. 50 de pongé ou de satin et procéder soi-même à cette petite opération. La vente des ensembles jupe et chandail assortis a d'ailleurs quintuplé en un an dans un grand magasin parisien.

Dans le même esprit, le « twin-set » RODIER est la solution confortable les jours froids où il est indispensable de superposer les chandails. Deux tricots de tons différents l'un par-dessus l'autre donnent toujours une allure un peu débraillée. Poussant très loin le raffinement, RODIER propose même un polo uni à col écossais vendu avec la jupe dans le même écossais. L'ensemble photographié (3) dans ce style vaut 13.800 francs, existe en vert et noir, bleu et noir, groseille et noir.

Vous avez certainement été frappée en voyant les prix des modèles. 15.000 francs environ pour un ensemble, ce n'est pas cher du tout. Comment expliquer que des chandails de grande marque puissent être vendus de 3.000 à 7.000 francs dans une belle qualité de laine ? La raison est facile à comprendre : en rationalisant les formes et en étudiant avec minutie ses patronages, RODIER est parvenu à assurer une fabrication presque entièrement mécanique qui permet à ses usines de Cambrai de sortir près de 2.500 pièces par jour. Le prix de revient de la main-d'œuvre étant ainsi réduit, il est possible d'assurer à la clientèle, à prix égal, une matière première de la plus haute qualité.

Tout bien réfléchi, vous avez parfaitement raison de vous laisser tenter, puisque vous allez faire une folie... raisonnable.

Quelques conseils utiles

Pour tirer le meilleur parti possible de votre chandail RODIER, traitez-le avec soin. Voici quelques indications qui vous permettront de le laver souvent sans arrière-pensée :

● Inutile de le donner au teinturier, la qualité de la laine permet de le laver dès la première fois sans risque de le voir rétrécir.

● Laver votre chandail à l'eau tiède (plutôt tiède-fraiche que tiède-chaude).

● Rincer sans essorer.

● Laisser sécher entre deux serviettes et à plat, loin de toute source de chaleur, en ayant soin au préalable de bien remettre en forme.

● Repasser très légèrement à fer tiède pour la laine et le Kasha, pas du tout pour le mohair pour ne pas « écraser » les poils.

Si vous suivez strictement ces indications, votre tricot ne feutrera pas, même après dix lavages.

A voir, écouter, lire, savoir...

RENTRÉE

DES CLASSES

Après les résultats des examens

PROBLEMES

- d'Orientation scolaire
- d'Orientation professionnelle

CONSULTEZ LE

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi - PARIS-6e

BAB. 06-41 et EUR. 39-49

● cinéma

LE PIGEON : petite chronique néo-réaliste de la cambriole dans les faubourgs de Rome. Humour et gentillesse (voir la critique en page 39). (*Broadway.*)

LA GRANDE EPOQUE : la plus grande bataille de tartes à la crème de toute l'histoire du cinéma. Laurel et Hardy, etc. Une anthologie des meilleurs moments du cinéma comique. (*Monte-Carlo.*)

LES LIAISONS DANGEREUSES : du bon Vadim. Ni plus, ni moins. (*Marivaux, Colisée.*)

LA NUIT DES ESPIONS : deux personnages, Elle et Lui, et un suspense dans un film de Robert Hossein. Encore un essai insatisfaisant, mais non sans intérêt. (*Madeleine, Mercury.*)

YANG KWEI FEI : un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : NUIT ET BROUILLARD, un implacable témoignage d'Alain Resnais. (*Studio de l'Etoile.*)

JULIE LA ROUSSE : un petit rien, agréable grâce à Daniel Gélin et Pascale Petit. (*Impérial, Royal-Haussmann, Scarlett.*)

LES CHEMINS DE LA HAUTE VILLE : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret y est une amoureuse émouvante. (*Cinéac Ternes, Pépinière.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V, Cinévog-St-Lazare.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Raimu.*)

LA DAME DE SHANGAI : suspense sophistiqué. Avec Rita Hayworth et Orson Welles. (*Studio Bertrand.*)

L'ATTENTE DES FEMMES : l'univers féminin d'Ingmar Bergman. (*Studio 43.*)

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Studio République.*)

LES TEMPS MODERNES : Charlot aux prises avec le XXe siècle. (*Ranelagh.*)

LES INCONNUS DANS LA MAISON : les débuts de Clouzot. (*Mambo.*)

HOTEL DU NORD : Jouvet et Arletty autour du canal Saint-Martin. (*Cinex.*)

LES TRICHEURS : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. (*Hollywood.*)

LES FRAISES SAUVAGES : l'histoire d'une solitude ; du pur Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Plaza.*)

LE BEAU SERGE : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Boul'Mich'.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : dans le cratère des volcans comme si vous y étiez. (*Lux, Royal-Passy, Batignolles, Legendre.*)

IVAN LE TERRIBLE : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures.) (*Agriculteurs, Ciné Panthéon.*)

SEPT ANS DE RÉFLEXION : Marilyn chérie. (*Studio Parnasse.*)

DROLE DE DRAME : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

LES COUSINS : une vie de bohème 1959. Un film de Claude Chabrol imparfait et savoureux. (*Rio-Opéra, Astor.*)

FAIBLES FEMMES : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes. (*Cinéac Rivoli.*)

C'EST ARRIVÉ DEMAIN : l'époque anglaise de René Clair. (*Celtic.*)

L'ASSASSIN HABITE AU 21 : un bon film policier français. (*Champollion.*)

● expositions

CHAGALL : tout l'œuvre du prestigieux imagier du rêve. (Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, jusqu'au 5 octobre.)

MONET : l'éblouissante vision du « Père Monet » dont se réclament les « jeunes turcs » d'aujourd'hui. (Galerie Durand Ruel, 37, avenue de Friedland, de 10 heures à 18 heures. Sauf samedi et dimanche, jusqu'au 30 septembre.)

COLLECTIONS BELGES : quelques-uns des chefs-d'œuvre de la peinture française contemporaine achetés par des collectionneurs belges et qu'on a rarement l'occasion de voir. (Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, jusqu'au 18 octobre.)

● siné-sélection

Les trois coups

● livres pratiques

En moins de 130 pages, le « PETIT GUIDE DES FAMILLES » fait le point de toute la législation en vigueur (ancienne et nouvelle) concernant la famille. Un certain nombre de formalités ayant été récemment modifiées et parfois simplifiées, cette brochure vient au bon moment. On y trouve notamment des tableaux très clairs sur les formalités d'état civil, d'adoption, de naissance, de divorce ; celles qui concernent la Sécurité sociale ou le service militaire, la protection de l'enfance ou des personnes âgées.

En fin d'ouvrage, un dictionnaire des pièces administratives avec la façon de se les procurer et les sommes à payer rendra les plus grands services ; qui n'a pas besoin un jour ou l'autre d'un extrait de naissance, de faire établir un passeport ou de calculer ses impôts ? (Editions sociales françaises, 17, rue Viète, Paris (17e). 400 fr. ou 480 fr. franco).

● télévision

JEUDI 17 SEPTEMBRE A 21 H. 50 : « L'Escale », pièce d'une demi-heure écrite spécialement pour la télévision par Jacques Celhay; un condamné s'évade d'une centrale, il trouve refuge auprès d'un de ses amis d'enfance devenu prêtre. Avec Jean Desailly, Pierre Trabaud, Guy Decomble. Réalisation de Jean Faurez.

VENDREDI 18 SEPTEMBRE A 20 H. 35 : « Les cinq dernières minutes », l'excellente émission policière de Claude Loursais; scénario de Jean Boullard et Jacques Pierroux, adaptation et dialogues de Claude Santelli. Ce soir, les auteurs mettent l'inspecteur Bourrel (Raymond Souplex) « « Dans le Pétrin ». Il doit enquêter sur une série de graves intoxications alimentaires qui sèment l'affolement à Saint-Saturnin, petit village où il passe ses vacances. Seuls le pharmacien et le fossoyeur ne se montrent pas mécontents de ce drame... pour des raisons professionnelles... Avec Raymond Souplex, Jean Daurand, Henri Crémieux, Micheline Luccioni, Lucien Raimbourg et un authentique garde-champêtre provençal.

SAMEDI 19 SEPTEMBRE A 21 H. 35 : « Chez vous ce soir », Michèle Arnaud reçoit France Gabriel, Jean-Jacques Debout et l'éternel « enfant terrible », Robert Hirsch, dont ce sera la rentrée à la Télévision.

DIMANCHE 20 SEPTEMBRE A 15 H. 30 : « Le Grand Prix des Nations » en Eurovision. Cette « classique » course cycliste contre la montre est transmise en direct du Parc des Princes ; les « vedettes » en sont cette année Rivière et Gérard Saint. Commentaires de Robert Chapatte.

LUNDI 21 SEPTEMBRE A 22 H. 30 : « Les Grands Interprètes », l'émission de Bernard Gavoty est consacrée au jeune pianiste Philippe Entremont. Né à Reims en 1934, Philippe Entremont a obtenu son premier prix du Conservatoire à 15 ans et a été lauréat du Concours International Marguerite Long-Jacques Thibaud en 1953. Sa première tournée aux Etats-Unis date de 1952 ; il a joué depuis en Allemagne, Italie, Espagne, Angleterre, etc. Il interprète ce soir le « Premier impromptu », la « Troisième ballade » et la « Tarentelle » de Chopin et « Alborada del Graciozo » de Ravel. Réalisation : André Leroux.

MARDI 22 SEPTEMBRE A 20 H. 35 : « Cristobal de Lugo », pièce inédite de Loys Masson. « Cristobal de Lugo » représente la lutte entre le bien et le mal, l'amour et le renoncement, le sacrilège et l'acte de foi, en Espagne, à une époque lointaine et indéterminée. Avec Tania Balachova, Alain Saury, Pierre Tabard, Christiane Minazzoli, etc. Réalisation de Jean-Paul Carrère.

MARDI 22 SEPTEMBRE A 22 H. 30 : « Variétés » transmises de Londres en Eurovision. La B.B.C. présente dans ses studios de Riverside la grande danseuse Margot Fonteyn et le Royal Ballet, Eddie Calvert, l'« homme à la trompette d'or », Richard Hearne, célèbre mime anglais. Commentaires de Georges de Caunes.

MERCREDI 23 SEPTEMBRE A 22 H. 05 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Nicole Védrès et Max-Pol Fouchet. Réalisation : Jean Prat.

● théâtre

L'EFFET GLAPION : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (Voir la critique page 42.) (*La Bruyère.*)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de :

Djenane Chappat, Martine Fell, André Gobert, André Harris, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Ariane Misraki, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

il rase au 4/100 de mm

...et en plus il a une tondeuse

une grille « microsouple » pour raser au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse « supercoupe » pour tailler pattes, moustaches et tous les poils longs...

c'est le premier rasoir complet :

rasoir double service THOMSON

Thomson... c'est sérieux !

SYNERGIE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

JACQUES VILLON

PEINTRE-GRAVEUR

58 RUE RICHELIEU

LORJOU

« AU BAL DES FOLS »

140, Faubourg-St-Honoré

Vernissage le 21 septembre

GALERIE CHARPENTIER

76, Faubourg-Saint-Honoré

Exposition

CENT TABLEAUX DE SOUTINE

GALERIE DU COLISEE

40, rue du Colisée - ELY. 13-55

3 PEINTRES DU TEXAS

JAMES BOYNTON

PAUL MAXWELL

DAN WINGREN

Tous les jours de 10 à 19 heures et dimanches de 15 à 19 heures

LUNIK

« Alors, l'Infini, ça va ? »

● ***Pourquoi la réussite du Lunik représente-t-elle une révolution technique extraordinaire et inattendue ? Jean Cau, après avoir longuement interrogé le physicien Albert Ducrocq, l'explique très simplement.***

DONC, un jour de septembre 1959, j'aurai écrit de sang-froid — et sans que cela soit une farce, et sans que j'ai fait acte de poète, et sans que l'on m'enferme illico dans un asile — que les hommes ont atteint la Lune. Je montrerai cet article à mes petits-enfants pour lesquels il sera besoin d'autres contes que ceux qui me furent contés. Mes petits-enfants seront très avertis et tout ce vocabulaire — Mars, Vénus, fusées, alunissage, vitesse de libération, etc. — leur sera d'une familiarité auprès de laquelle mes étonnements de 1959 leur paraîtront légèrement frappés de gâtisme.

Pour l'heure, c'est moi qui suis l'enfant, en ce jour de septembre 1959, c'est moi qui m'émerveille, m'étonne et n'y comprends rien. Rien du tout ! Comme il est impossible que j'en reste là, je vais, de ce pas, voir un savant afin de mettre un peu de raison humaine dans ce merveilleux qui en est tout entier le produit. « Aller dans la Lune ! ». Comment admettre que ces mots, qui véhiculèrent le rêve pendant des milliers d'années, puissent aujourd'hui n'être que l'expression d'une *réalité* ? Il faut « se faire » au réel...

Il faut écrire : dimanche 13 septembre, les Russes (plus tard, on dira « Les hommes ») ont atteint la Lune. Leur engin — « Lunik II » — qui comportait un étage supérieur de 1.511 kg et un ballon (une boule, une sphère, au choix) contenant 390 kg d'instruments de mesure percutait la Lune le dimanche 13 à 22 h. 02'45".

Plus d'une tonne de « matière » — lancée par l'homme à travers l'espace — dont 390 kg de charge utile. On appelle « charge utile », les appareils divers que contient la fusée. S'il s'agissait d'une fusée postale, la charge utile serait le courrier ; d'une fusée militaire, ce serait (avec quelque ironie) la bombe.

Notons en passant que « Lunik II » n'a pas effectué un « alunissage » et, à ce propos, mon savant m'assure que la réalité devra pour un temps encore marquer le pas derrière le vocabulaire puisque la fusée a percuté le sol lunaire à 3,3 km à la seconde (c'est-à-dire à la vitesse inouïe de 3,3×60×60 à l'heure) et s'est écrasée au beau milieu de la mer de la Tranquillité. Qui se souvient de Galilée ? Cet Italien en 1610, après avoir juré que la Terre tournait, inventa la lunette. On observa la Lune ; aux cratères, dépressions, montagnes que l'on aperçut à sa surface le XVII[e] siècle donna ces noms (mer de la Tranquillité, mer de la Sérénité, île des Songes, mers des Crises, etc.) que l'on croirait tout droit sortis d'un roman de Mlle de Scudéry.

Encore plus fort

Le vol de « Lunik II » s'est effectué avec la précision d'un horaire de chemin de fer (français) et la fusée a percuté notre satellite à l'endroit annoncé à l'avance par les Russes. A partir de là, de quoi m'assure mon savant ? Cette expérience, me dit-il, nous révèle la maîtrise des Russes dans le domaine des supercombustibles.

Si les caractéristiques de la fusée utilisée pour le lancement n'ont pas encore été révélées, on peut néanmoins présumer — à partir des renseignements recueillis à la lecture de la presse technique russe — qu'il devait s'agir d'un engin de plus de 250 tonnes dont la poussée au départ était supérieure à 400 tonnes.

En prose, cela signifie que les gaz jaillissaient de la fusée à un débit dépassant une tonne par seconde. Mais — encore plus fort — il paraît que la technique des supercombustibles est en pleine évolution et que le béryllium brûlant dans l'oxygène (le meilleur combustible connu) sera dans l'avenir tout à fait démodé.

Les Américains, estimant d'ores et déjà que les combustibles chimiques seront bientôt dépassés, font porter leurs efforts sur la propulsion atomique. Avec le moteur atomique, l'astronautique sera une fois de plus bouleversée : il ne sera plus besoin d'un engin de 250 tonnes pour expédier à peine deux tonnes dans l'atmosphère et Lunik II sera aux futures fusées ce que la montgolfière est à nos Caravelles.

M. Albert Ducrocq. (Agip.)
« Ce qui est le plus étonnant... »

Les gaz, disais-je de confiance, sont éjectés au rythme d'une tonne par seconde. Or, au sortir de la tuyère leur température est supérieure à 2.000° et ils sont soufflés à la vitesse de 3.000 m/sec. Donc, deuxième problème technique à résoudre : celui de la construction de l'engin de lancement en alliages supportant ces folles températures.

Lesquels ? Récemment, c'était le graphite qui, avec 3.700°, détenait le record. Léger, le graphite avait un défaut : celui de n'être pas toujours solide. On l'aggloméra, du coup, à du tungstène. Mais on sait qu'une autre substance — le carbure de hafnium — supporte des températures de 4.400°. Ce mystérieux hafnium se trouve en quantité dans les régions polaires. En Occident, nous avons réussi à produire du carbure de hafnium en très petites quantités et fort cher. Les Russes le produisent-ils sur une grande échelle ? Ce serait peut-être là un de leurs secrets.

Le mystérieux hafnium

A titre de référence — et pour mesurer « l'exploit » de Lunik II — on notera que la fusée américaine dont les performances pourront approcher celles de la fusée russe sera l'Atlas Centaure dont l'emploi n'est pas prévu, dans les meilleures conditions, *avant* 1961 et dont la poussée sera de 190 tonnes contre les 400 tonnes de Lunik II.

DONC PREMIÈRE CONCLUSION : les Russes ont acquis dans le domaine de la propulsion des fusées une avance qui, et cela depuis le lancement du premier Spoutnik, est encore allée s'accentuant. Pourquoi cette avance? Pour des raisons simples : politique de concentration à outrance, alors qu'aux U.S.A. l'Air, la Marine et l'Armée de Terre se livrent une sorte de « concurrence » allant parfois jusqu'à la conservation de secrets ; effort scientifique systématiquement axé sur les techniques d'avant-garde, alors qu'aux U.S.A. la technicité avance sur un front continu au lieu de pousser des pointes ; gigantesques investissements consentis par le gouvernement soviétique qui donne « un chèque en blanc » à ses savants.

Propulsion, supercombustible, alliages nouveau... tout cela, en fait, n'a guère étonné les savants qui savaient les Russes capables de lancer dans l'espace de gros engins. Qu'ils fussent un peu plus longs, un peu plus lourds, bon, ça n'avait guère de quoi surprendre. *L'événement*, avec Lunik II, n'est pas tant la puissance de l'engin que sa précision.

La Lune, en effet, est une toute petite cible. Rien qu'un disque de 3.400 kilomètres à atteindre depuis la Terre, c'est-à-dire à 380.000 km de distance. Or, le « tir » exige une précision considérable puisque le disque lunaire n'est vu depuis la Terre que sous l'angle minuscule d'un demi-degré. Par-dessus le marché, ce disque, comme tous les corps célestes, est mobile. En cela, l'astronautique diffère fondamentalement de la géographie. Alors que celle-ci dispose de « cartes » sur lesquelles on peut raisonner à loisir pour l'excellente raison que les continents occupent toujours les mêmes positions respectives, l'astronautique a affaire à un espace où tout « bouge » par rapport à tout. En l'occurrence — et pour ce qui concerne Lunik II — la Terre tourne sur elle-même (40.000 km en vingt-quatre heures), tandis que la Lune se déplace sur son orbite à une vitesse d'un km/sec. Pour comble, la distance de ces astres et leurs positions par rapport au Soleil varient également d'un instant à l'autre.

Aussi bien, l'expression de « tir à la Lune » est-elle assez impropre car la notion de tir implique généralement un projectile (une balle de fusil par exemple) qui se déplace incomparablement plus vite que la cible mobile (le lapin) à atteindre. Ce n'est pas le cas en astronautique où, me dit mon savant ami, Albert Ducrocq, il serait plus judicieux d'évoquer ce sport pour Marx Brothers : une partie de golf où l'on me demanderait de viser, à travers un parcours vallonné, un trou qui, situé à une dizaine de mètres par exemple, se déplacerait à une vitesse de l'ordre du décimètre par seconde. En astronautique, autrement dit, il faut raisonner sur quatre dimensions, savoir les trois coordonnées de l'espace auxquelles s'ajoute le temps. A la notion de route sur une carte, se substitue ainsi le principe complexe d'un « programme dynamique de parcours » où le temps joue le rôle capital.

Quant tout bouge...

Or, il apparaît que le temps du parcours Terre-Lune est très étroitement conditionné par la vitesse de l'engin au départ, une erreur de 0,1 % seulement suffisant à faire varier d'une demi-heure la durée du voyage. Pour Lunik II, cette erreur a été inférieure à 3 minutes, ce qui revient à tabler sur une « maîtrise » de la vitesse de 0,01 %. Chiffre qui a stupéfié les savants occidentaux car, si l'on interroge les techniciens des fusées, ils répondent qu'avec les moyens « classiques », il n'était possible de garantir une régularité de fonctionnement du moteur qu'à 2 % près.

D'OU, DEUXIÈME CONCLUSION : quelles que soient les améliorations que les Russes ont apportées à la technique des fusées, il est absolument exclu que la perfection de parcours de Lunik II réside tout entière en son lancement.

En réalité, les Russes firent la part du feu et « acceptèrent » une inévitable erreur dans la vitesse de lancement au départ. Leur solution — en cela réside la vraie révolution opérée par Lunik II — consista à compenser cette erreur en cours de route par une action correctrice. Pour en revenir au golf tel qu'il est pratiqué par les Marx Brothers, cela donne : sauf en cas de chance extrême, il est impossible, sur un terrain vallonné, d'expédier la balle, en un coup, dans le trou mobile.

Tout change si, au contraire, le joueur a le droit de guider la balle en cours de parcours en lui appliquant de discrets coups de canne qui, sans fournir à proprement parler de l'éner- →

gie, *corrigent* la direction de la trajectoire primitive. Tel est le principe du *guidage spatial.* Mais tout le problème était de le réaliser matériellement. Il se trouve qu'une telle technique était hier considérée comme extrêmement difficile. Pour de nombreuses raisons, que voici :

Si le moteur à réaction possède en effet la propriété remarquable de fonctionner dans le vide interplanétaire sans avoir besoin d'appui — puisque dès l'instant où un gaz est éjecté dans une certaine direction, le simple principe de l'action et de la réaction nous apprend qu'une force tractrice est créée dans le sens opposé à cette éjection — encore faut-il qu'un engin spatial puisse « s'orienter » et ne se promène pas à l'aveuglette dans l'espace.

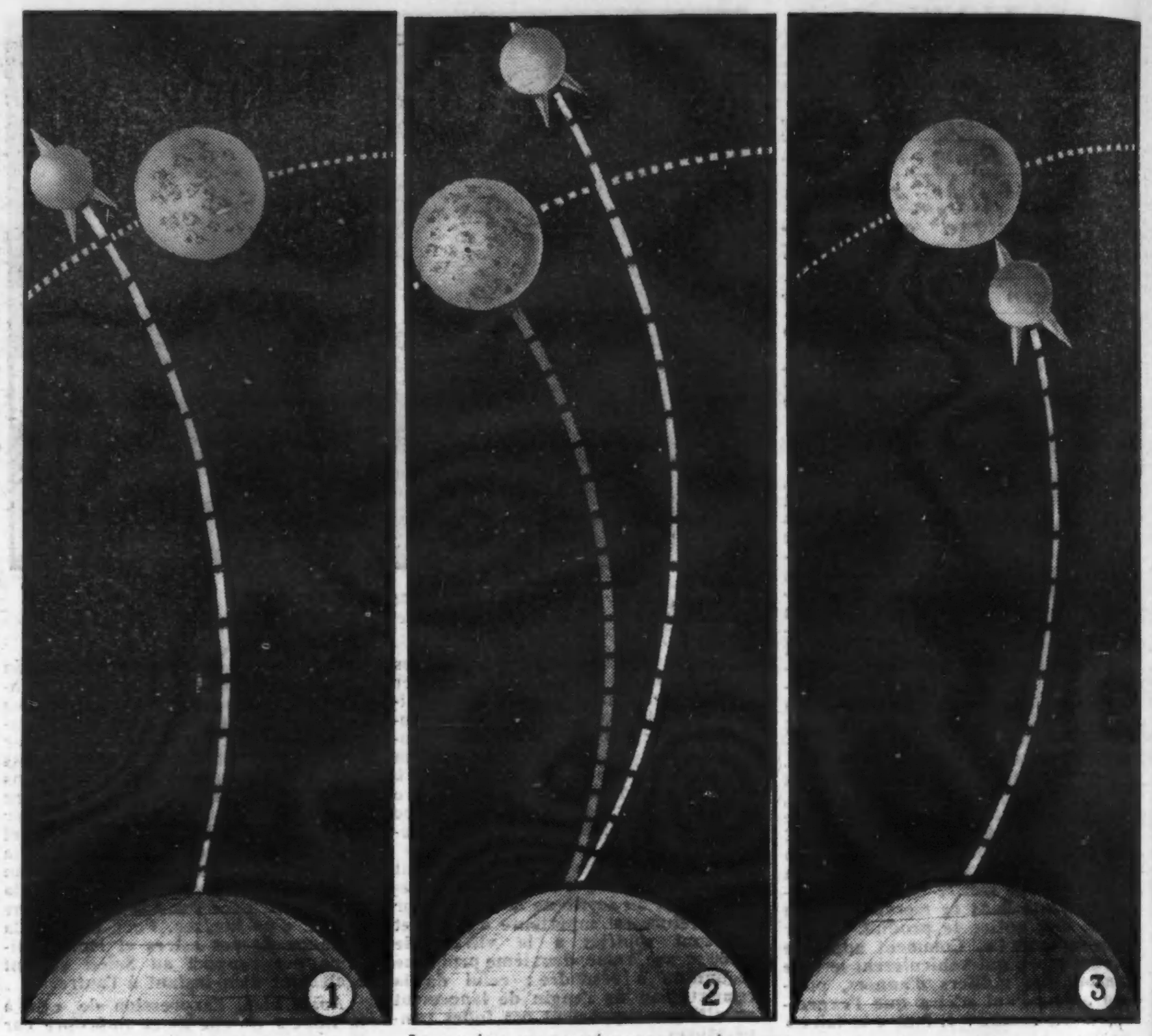
Téléguidé ou autoguidé ?

Or, les satellites, à l'instar de tout corps lancé dans l'espace, pivotaient désordonnément sur eux-mêmes. L'opération supprimant ce pivotement constitue ce que les Américains appellent la « stabilisation ». Coupez les ailerons à une mouche, elle continue de voler fort bien mais follement, greffez-lui ces ailerons dont vous l'avez amputée, la voilà « restabilisée » et qui file droit sur la confiture.

Cette stabilisation a été réalisée par les Américains avec leurs engins du type « Discoverer » (la stabilisation était obtenue au moyen de petits réacteurs à tuyères orientées, éjectant le gaz en provenance d'un réservoir d'hélium). Les Russes, pour leur part, affirmaient avoir réussi une expérience de stabilisation dès avril 1958, lors du lancement à 473 km d'une fusée emportant deux chiennes. L'expérience fut renouvelée en août 1958, puis, à deux reprises, en juillet 1959. Ces fusées avaient une masse (je dirais volontiers un *poids*, mais mon savant m'affirme que la notion de poids n'a forcément pas de sens dans l'espace) très sensiblement égale à celle de l'étage supérieur de Lunik II. Ce qui donne à croire que les Russes expérimentaient à loisir, sous le couvert de lancement des chiennes dans l'espace, les mécanismes stabilisateurs qui allaient équiper Lunik II.

Cette stabilisation obtenue n'était cependant qu'une condition de l'autoguidage. En effet, si la mouche file droit vers la confiture (elle est « intelligente »), une fusée ne fonce pas automatiquement vers la Lune. Il est besoin pour cela qu'elle soit en mesure d'agir de façon intelligente pour corriger son mouvement. Une question : les Russes ont-ils « animé » Lunik II depuis la Terre ? En d'autres termes, l'engin a-t-il été *téléguidé ?* Comme c'est, si vous voulez, une voiture de police qui, par radio, poursuit un malfaiteur dont on lui signale la présence ici et là... Ou bien — et c'est cette hypothèse que fortifie le communiqué russe faisant état d'interventions de dispositifs autocorrecteurs — l'engin s'est-il *autoguidé ?*

Plus certainement — me déclare la Science — Lunik II était doté d'un véritable « programme de parcours » dûment minuté. C'est dire qu'à chaque instant l'engin devait avoir une vitesse déterminée. C'est dire que l'éjection des gaz devait être assurée de telle sorte que la vitesse théorique et la vitesse réelle fussent fonction l'une de l'autre. Voilà qui est obscur, je crois. Je m'explique : pour aller de Paris à Nice — villes distantes de 800 km — en 8 heures, il faut *théoriquement* rouler pendant 8 heures à 100 km à l'heure. Les automobilistes appellent ça « faire une moyenne ». En réalité, le conducteur pousse des pointes à 140 et rétrograde à 70 en traversant les villages : c'est là, à chaque instant, sa vitesse *réelle.*



LE SCHÉMA DE LA RÉUSSITE SOVIÉTIQUE

Pour « toucher » la Lune, il fallait éviter d'un bout à l'autre du parcours une erreur sur la vitesse de la fusée de moins de 0,01 % (sinon le tir passe à côté, dessin 1) ; éviter également tout infléchissement de l'angle de visée, même d'un demi-degré (sinon c'est manqué de plusieurs milliers de kilomètres, dessin 2) ; la solution révolutionnaire consistait à mettre à bord de l'engin des instruments perfectionnés d'autoguidage qui corrigent, à chaque instant, et la trajectoire et la vitesse : c'est ce que les Soviétiques ont réussi à faire.

Des bottes de sept lieues

Qu'ont réalisé les Russes en prévoyant, à trois minutes près, la date d'arrivée de leur fusée sur la Lune ? Ils lui ont simplement fixé une moyenne. Mais l'exploit, en l'occurrence, c'est que c'est Lunik II lui-même qui, en éjectant le gaz à telle ou telle cadence, *corrigeait* lui-même sa vitesse pour *respecter sa moyenne.* Compris? Bien.

TROISIÈME CONCLUSION : le remarquable est la somme de moyens que ces techniques requièrent. Toutes techniques faisant appel à des disciplines très différentes : mécaniques pour la fabrication des pièces ; hydrodynamiques pour le conditionnement d'une éjection de gaz à des vitesses différentes ; électroniques pour le contrôle des opérations ; automatiques pour la mise au point du matériel d'asservissement. (On appelle « matériel d'asservissement », les appareils qui, à partir d'un « ordre », réalisent pratiquement cet ordre.) En bref, une extraordinaire synthèse était nécessaire dont les techniciens estimaient qu'elle ne serait pas réalisée avant de longues années. Surprise : les Russes ont brûlé les étapes, et l'ont parfaitement mise au point !

C'est ainsi tout un monde (si l'on peut dire) qui sépare Lunik II des expériences antérieures. Jusqu'à ce jour, on ne savait envoyer dans l'espace que de simples paquets d'abord pivotants, ensuite stabilisés. Lunik II, lui, est en vérité, le premier véhicule spatial et là est la nouveauté absolue : le premier *navire de l'espace* vient de naître. *Le fait scientifique est donc beaucoup plus important que ne le fut en son temps le lancement de Spoutnik I.*

On savait, alors, que le lancement de satellites était possible et, s'il y eut surprise, elle fut uniquement provoquée par la taille des engins soviétiques. On peut même avancer que le lancement des satellites artificiels ne représenta que le prolongement *naturel* de la technique des fusées militaires : en cherchant à fabriquer des fusées d'une portée de plus en plus grande, le moment arriva (c'est l'évidence) où en raison de la courbure de la Terre, on atteignit une portée infinie et où l'engin se mit à tourner autour du globe. Ainsi furent enfantés les Spoutniki. Au contraire, le navire spatial n'est pas le fils en ligne directe des fusées militaires et des spoutniki. Il est d'une autre famille...

Ce nouveau-né, les Russes sont seuls à le posséder. Pendant combien de temps seront-ils les seuls à en mettre de pareils au monde ? Nul — sauf peut-être quelques savants américains — ne le sait. En attendant, il est hors de doute qu'ils vont chercher à pousser à fond leur avantage sur tous les tableaux et d'abord sur le plan industriel. Et, certes, grâce à Lunik II et à ses petits frères, nous n'en avons pas fini d'être renseignés sur les champs magnétiques, les rayonnements cosmiques, la radioactivité de la Lune, l'atmosphère de la Terre et les mécanismes de la météorologie. Et certes, ces renseignements, demain, auront des conséquences concrètes énormes, car ils doivent permettre à la physique, ainsi chaussée de bottes de sept lieues, d'accomplir un bond de chat botté et de conte de fées.

Le secret des planètes

Mais, aujourd'hui, ici, maintenant, que signifie Lunik II ? Que les moyens mis en œuvre pour créer des véhicules spatiaux ont, dès maintenant, des applications immédiates. Les appareils de mesure créés pour analyser les phénomènes dans une chambre de combustion, du fait qu'ils étudient des variations de régime à une rapidité jamais atteinte, apportent à l'énergie atomique des outils d'une valeur inestimable. Et ce sont toutes les techniques de l'automation — reine d'aujourd'hui, maîtresse absolue de demain — qui doivent bénéficier des progrès acquis en matière d'asservissement à la suite des exigences posées par le guidage spatial.

Ce n'est pas une coïncidence si, dans la plupart des déclarations faites par les dirigeants soviétiques concernant les problèmes industriels, l'accent est systématiquement mis sur les *techniques d'automation.* Il est ainsi probable que parallèlement au développement d'une « industrie spatiale », l'Union soviétique est en train de poser les fondations sur lesquelles s'élèveront des structures industrielles auprès desquelles nos « combinats industriels » feront figure de « fabriques » du XIX[e] siècle.

Outre cela — et sans rêver — les Russes seront-ils à l'Espace ce que l'Espagne des Conquistadores fut au Nouveau Monde ? Ils ont préparé un programme visant à envoyer sur la Lune des engins qui, freinant leur arrivée, déposeront des chenillettes équipées de caméras de télévision ; d'autres fusées permettront de ramener des minerais « lunaires ». En septembre 1960 (à cette date parce que les positions respectives de la Terre et de Mars seront favorables et ne le seront plus ensuite avant 1962), ils projettent d'envoyer une fusée vers Mars. En janvier 1961, vers Vénus... Quelles « énergies » hantent ces planètes ? De quelles « formes d'organisation » (sur terre la nôtre s'appelle *la vie*) ont-elles le secret ? On demandait un jour à Henri Poincaré : « *Alors, l'infini, ça va ?* ». Il répondit : « *Nous commençons à entendre les premiers coups de pioche de l'Inconnu qui vient à notre rencontre* ».

JEAN CAU.

Lancement de l'Emprunt Edjeleh 1959

M. Paul MOCH, président directeur général de la C.R.E.P.S. et de sa filiale la T.R.A.P.S.A., a annoncé à la Presse le lancement de l'Emprunt « EDJELEH 1959 » destiné à mener à bonne fin la mise en exploitation des gisements de pétrole de la région d'Edjeleh et la construction du grand pipe-line qui, sur 780 kilomètres, évacuera leur brut jusqu'à la SKHIRRA sur les bords de la Méditerranée.

Il s'est notamment exprimé en ces termes :

« Moins de dix ans après les tout premiers travaux de recherche d'hydrocarbures au Sahara, cinq ans seulement après la première découverte d'huile à Edjeleh en 1956; deux ans à peine après le début de sa production en 1958, le Sahara va se hisser, d'un seul coup, avec une production de dix millions de tonnes en 1960, au neuvième rang des producteurs mondiaux de pétrole brut. Deux années de plus et, en 1962, les programmes prévoient une production annuelle de 25 millions de tonnes qui en feront le cinquième producteur du monde, derrière les Etats-Unis, le Moyen-Orient, le Vénézuéla et l'U.R.S.S., avant le Canada, l'Indonésie, le Mexique. »

M. Paul MOCH a conclu ainsi :

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous espérons bien ne pas nous arrêter à ces chiffres, mais toute prévision lointaine ne serait guère, je vous l'ai dit, qu'un pari. Sachez seulement que la capacité du pipe-line de la TRAPSA pourra être portée progressivement jusqu'à 17 millions de tonnes par an ; et pourquoi la TRAPSA ne construirait-elle pas un jour un deuxième pipe-line ? »

M. J. SERRATRICE, secrétaire général et directeur financier, a pris la parole pour préciser comment, jusqu'à présent, ont été financés les travaux de la C.R.E.P.S. et de la T.R.A.P.S.A. :

« Vous savez que la C.R.E.P.S., constituée en 1953 au capital de 500 millions de francs, a vu ce capital porté, par augmentations successives, à 20 milliards en 1958. Il est détenu à raison de 51 % par la Régie Autonome des Pétroles et sa filiale la Sogerap, déjà bien connue dans le public, de 35 % par le Groupe Royal Dutch-Shell et de 14 % par divers établissements publics et sociétés françaises. Le capital de la TRAPSA, filiale à 100 % de la C.R.E.P.S., créée en 1957, est actuellement porté de 100 millions à 11,5 milliards de fr. »

M. SERRATRICE a ensuite précisé les caractéristiques des obligations EDJELEH.

« Ces obligations, émises à 19.900 fr. (donc avec 100 fr. de prime d'émission), seront remboursées à 22.000 fr. et rapporteront un intérêt annuel net d'impôt de 5 1/2 %, ce qui assurera donc le porteur d'un revenu annuel de 1.100 fr. par titre.

Compte tenu de ces avantages, le taux réel de notre emprunt sera donc de 6,35 %.

Les obligations seront amorties en dix ans au maximum à partir du 1[er] septembre 1961 suivant un tableau d'amortissement établi sur la base d'une annuité constante. »

« Les caractéristiques de cet emprunt et les garanties dont il est assorti retiendront l'attention du public qui, tout en y trouvant l'occasion d'un placement intéressant, pourra ainsi participer en même temps qu'à l'aventure pétrolière de notre époque, à une grande réalisation française. »

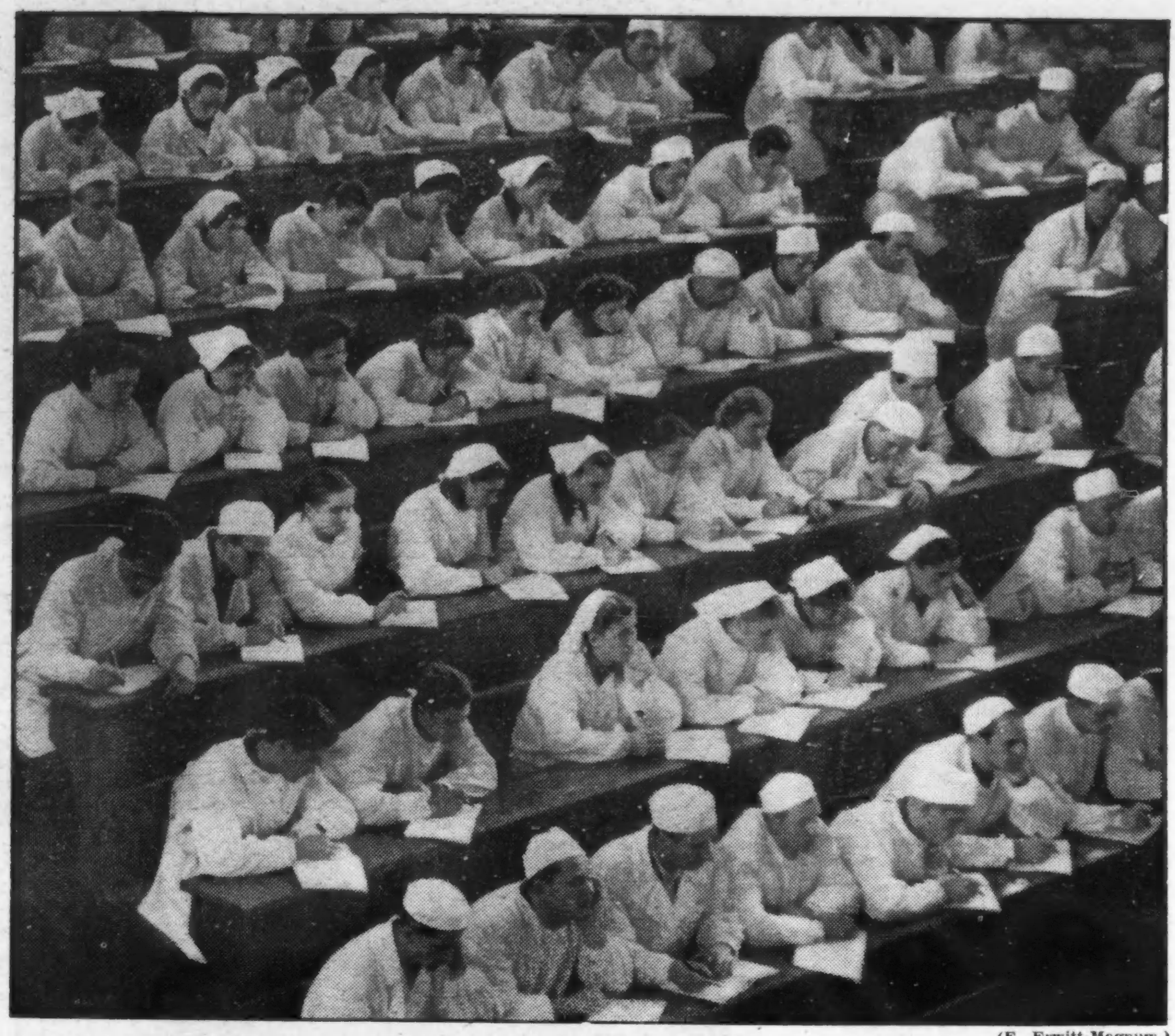
Communiqué.

U. R. S. S.

La fabrication des cerveaux

● *Douze pédagogues américains sont allés en U.R.S.S. étudier les méthodes d'enseignement. Ils ont découvert, disent-ils, un pays en proie à la « passion d'apprendre ».*

Un exploit comme l'alunissage de la fusée soviétique « Lunik » suppose un état extraordinairement avancé de la science et de la technique, donc un enseignement d'un très haut niveau et d'un large recrutement. Cet exploit soviétique se trouve coïncider avec la parution aux Etats-Unis du rapport des douze spécialistes américains envoyés sur place étudier les méthodes d'éducation en U.R.S.S. A travers ce rapport (baptisé Rapport Derthick, du nom du commissaire américain à l'Education, qui présidait la mission), on peut se faire une idée de la manière dont se sont formés les hommes qui ont permis toutes les réalisations soviétiques récentes. « L'Express » en publie ici la synthèse.



(E. Erwitt-Magnum.)

Un amphithéâtre de l'Université de Moscou
Pourcentage des reçus : 85 %. Pourquoi ?

CE qui a, avant tout, frappé les enquêteurs américains, c'est l'importance accordée en U.R.S.S. à l'enseignement comme moyen de progrès national.

« Dans cette société planifiée, écrivent-ils, l'enseignement est considéré comme l'une des principales ressources permettant d'atteindre des objectifs sociaux, économiques, culturels et scientifiques d'intérêt national... Partout où nous sommes allés, nous avons retrouvé le mot d'ordre : atteindre et dépasser l'Amérique. Et partout, les gens paraissaient convaincus que l'éducation, jointe à un travail acharné et à un renoncement provisoire à de nombreuses facilités d'existence, est le meilleur moyen de s'assurer la suprématie mondiale. »

Cette conviction non seulement entretient chez les Soviétiques la « passion d'apprendre », mais vaut à l'enseignement et à ses maîtres une part que ne leur accorde aucun pays occidental. L'U.R.S.S. consacre à l'éducation de 10 à 15 % de son revenu national, contre moins de 5 % aux Etats-Unis. Et partout surgissent écoles et universités.

Professeurs et médecins

« Aux frontières de la Chine où, il y a cinquante ans, les gens étaient presque tous complètement illettrés, nous avons vu des écoles en pleine activité, une académie scientifique impressionnante et d'autres institutions qui ont fait reculer l'analphabétisme et avancer les connaissances d'une manière étonnante. Des rivages de la mer Noire au fin fond de la Sibérie, nous avons constaté un état d'esprit qui se résume dans cette formule d'un pédagogue soviétique: « *Un enfant peut naître sain, il ne peut pas naître instruit.* »

Les quelque 1.800.000 instituteurs et professeurs de l'Union soviétique « *jouissent d'un très grand prestige et sont bien payés* ». A ses débuts, un professeur diplômé touche plus qu'un médecin : 670 roubles par mois contre 600 (un ingénieur débutant a un salaire de 800 roubles). Le directeur d'un lycée de Sverdlovsk, rencontré par les enquêteurs américains, était payé 3.000 roubles par mois, soit autant que le directeur d'une importante usine. Les instituteurs travaillent vingt-quatre heures par semaine, les professeurs dix-huit heures et peuvent accroître leurs revenus en faisant des heures supplémentaires. Ils ont deux mois de vacances d'été, mais doivent consacrer quinze jours, au mois d'août, à la préparation de leurs cours pour l'année suivante. Ils ont droit à une retraite au bout de vingt-cinq ans d'exercice, mais, comme ces douze professeurs rencontrés à Tachkent par les voyageurs américains, ils peuvent continuer à exercer ensuite. Dans ce cas, ils touchent et leur retraite et un traitement normal.

La carrière pédagogique est ainsi très recherchée et il y a dans l'ensemble cinq fois plus de candidatures que de postes. Instituteurs et professeurs semblent heureux de leur sort.

« Les professeurs avec lesquels nous nous sommes entretenus étaient cordiaux, hospitaliers et ils répondaient de bonne grâce à nos questions... Nous avons été impressionnés par leur compétence, leur sérieux, leur désir d'accroître leurs connaissances, leur attachement manifeste à leurs élèves et le respect que leur témoignaient ces derniers. »

Le voyage de la mission pédagogique américaine a eu lieu au cours de l'été dernier. Depuis a été votée la retentissante loi du 24 décembre 1958 sur la réforme de l'enseignement, intitulée « *loi sur le renforcement des liens de l'école et de la vie et sur le nouveau développement du système d'enseignement public en U.R.S.S.* ». Cette loi n'aura son plein effet qu'en 1963 : elle est destinée à accroître encore partout, et systématiquement, la « passion d'apprendre ».

Le rapport Derthick se refuse à établir des comparaisons entre les méthodes d'éducation soviétiques et les méthodes d'éducation américaines, qui sont vraiment trop différentes.

« Les Soviétiques éduquent leurs citoyens en vue de servir les besoins de l'Etat, que ces besoins coïncident ou non avec ceux de l'individu, *dit le rapport*. Notre système se propose de donner aux jeunes gens les connaissances nécessaires pour les aider à exceller dans les domaines où ils sont le plus doués en tant qu'individus. »

Les enquêteurs américains appuient leur définition des buts de l'enseignement soviétique de cette déclaration de M. Yevgueni Afanassenko, ministre soviétique de l'Education :

« Chaque élève doit être utile à l'Etat. Nous ne voulons pas de jeunes gens qui ne soient bons à rien. Nous donnons un enseignement tel que chaque élève participe à un travail productif dès sa scolarité. Les générations précédentes ont travaillé d'abord et étudié ensuite. Nos efforts actuels visent à combiner l'étude et le travail. »

De ce point de vue, on peut dire que le principe de l'enseignement en U.R.S.S. est de faire profiter le maximum de gens du maximum d'éducation. Ce principe ressort tout particulièrement de la nature des examens qui ont été l'un des principaux sujets d'étonnement des enquêteurs américains.

Pas de redoublants

« Les examens soviétiques paraissent étranges à des Américains, même à ceux qui connaissent bien les méthodes d'enseignement françaises et britanniques. Les établissements d'enseignement soviétiques ont recours à des examens oraux d'un type assez particulier, et bien qu'ils utilisent dans une certaine mesure les examens écrits, ces examens, eux aussi, sont très différents des examens avec « essais » pratiqués par les Américains. De plus, les Soviétiques ne font pas appel aux méthodes modernes de test, qui leur seraient pourtant, selon nous, particulièrement précieuses. Ils utilisent les tests objectifs dans quelques laboratoires de psychologie, mais ne les emploient pas pour l'identification, l'orientation ou le placement des élèves, comme cela se pratique aux Etats-Unis. La raison semble en être dans le fait que les Soviétiques accordent peu d'importance à l'hérédité par rapport à l'environnement et à l'éducation. Ils ont jugé bon de bannir la notion d'I.Q. (de quotient d'intelligence) et avec elle, tous les tests ressemblant à des tests d'intelligence.

« Les examens sont utilisés surtout pour vérifier les résultats, puisqu'ils ne constituent pas à proprement parler des instruments de mesure. Ils permettent aux autorités de se rendre compte si les élèves ont assimilé le minimum de connaissances indispensable dans les principales matières. Le but du système d'enseignement soviétique au niveau des écoles primaires et des établissements secondaires est de donner, non pas une éducation différenciée, mais exactement la même éducation à tous les élèves, quelles que soient leurs aptitudes particulières. Les examens sont conçus et organisés de façon que l'on puisse s'assurer que ce but est atteint.

« Un autre aspect du système d'enseignement soviétique qui paraît étrange à des Américains est qu'à peu près tous les étudiants qui se présentent aux examens sont reçus. Dans les établissements que nous avons visités, il était rare de trouver un seul redoublant. »

Le rapport note à ce propos que l'on a tendance en U.R.S.S. à imputer les mauvais résultats non pas aux élèves eux-mêmes, mais aux professeurs, et qu'en conséquence, ces derniers font leur maximum, par le « bachotage » ou les leçons particulières, pour que leurs élèves soient reçus. Il est de même fréquent que les élèves qui ont du mal à suivre soient aidés par leurs condisciples plus brillants.

Age scolaire : 2 ans 1/2

Ce souci d'ouvrir au maximum les établissements d'enseignement se retrouve, ensuite, dans les universités. Celles-ci sont ouvertes à tous ceux qui sont reçus aux examens d'entrée, lesquels sont particuliers à chaque université, mais portent sur les mêmes matières et se ressemblent donc fortement. Ce qui est frappant, ici, c'est le pourcentage des admis, qui fut en 1958 de 85 % sur 800.000 candidats. Commentant ce chiffre devant les pédagogues américains, le vice-ministre de l'Éducation déclarait : « Tous les jeunes gens doivent essayer de recevoir une éducation supérieure. Si un homme n'essaye pas de développer ses possibilités au maximum, il ne sera pas satisfait. » Et le ministre citait, à l'appui de cette déclaration, le cas de ce groupe d'ouvriers, dont un certain nombre de forgerons, qui n'avaient fait en tout et pour tout que leurs dix ans d'études, et qui, bien que satisfaits de leur métier, entamaient des études supérieures de lettres et de droit, parce qu'ils voulaient devenir juges populaires lorsqu'ils prendraient leur retraite.

Cette anecdote illustre un autre aspect de la « passion d'apprendre » des Soviétiques : elle ne s'éteint pas avec la fin de l'âge légal scolaire.

« L'éducation, note le rapport, se poursuit bien au-delà de la scolarité normale. Des centaines de milliers de travailleurs à plein temps qui sont aussi des étudiants à plein temps, cherchent avidement à s'instruire. Des centaines de milliers d'autres prennent des cours

→

par correspondance. Un grand nombre de ces étudiants par correspondance espèrent pouvoir un jour passer les examens d'entrée à l'université. »

La prise en charge de l'enfant par l'Etat a lieu en U.R.S.S. dès l'âge de 2 ans et demi. C'est à cet âge, en effet, que les mères peuvent confier leurs enfants à des institutions qui s'appellent, comme en français, des « crèches ». Dès le départ, cette prise en charge est placée, et elle le restera jusqu'au bout, sous un double signe : d'une part, les études sont mixtes ; d'autre part elles sont gratuites.

« Il semble y avoir une complète égalité entre les garçons et les filles. Les relations entre garçons et filles à l'école semblent caractérisées par la dignité et par un respect mutuel. A chaque table se trouve généralement un garçon et une fille. Comme nous le disait un professeur de l'Université de Léningrad : « Chez nous, en U.R.S.S., garçons et filles, hommes et femmes sont des associés. Nous sommes associés dans l'éducation, associés dans l'amour, associés dans le travail. »

3.000 heures de « math »

Quant à la gratuité des études, non seulement elle est totale à tous les niveaux (sauf dans les jardins d'enfants, pas encore assez nombreux, où les parents paient environ 20 % des frais), mais encore les étudiants peuvent, à partir d'un certain âge, espérer un salaire. Ainsi, sur les 1.178.000 étudiants à plein temps travaillant dans les établissements d'enseignement supérieur, 80 % reçoivent un traitement. Ce traitement varie de 240 à 750 roubles par mois, mais il est plus élevé pour les élèves des écoles des mines et pour les ingénieurs chimistes. Les très bons élèves reçoivent une prime de 25 %.

Une chose qui varie considérablement d'une école à l'autre, en revanche, c'est la langue. L'enseignement est en effet donné dans la langue locale, et une soixantaine de langues sont ainsi parlées dans les établissements scolaires soviétiques. Partout, cependant, le russe est enseigné en même temps que la langue locale.

Précédée d'un séjour dans une crèche (de 2 ans et demi à 3 ans) et dans un jardin d'enfants ou école maternelle (de 3 à 7 ans), la scolarité normale s'étend en U.R.S.S. sur dix ans, de 7 à 17 ans. Ensuite commencent les études supérieures.

Voici le programme des études au cours de ces dix ans :

— Trois premières années : langue et littérature russes, arithmétique, dessin, chant, éducation physique, introduction au travail manuel.

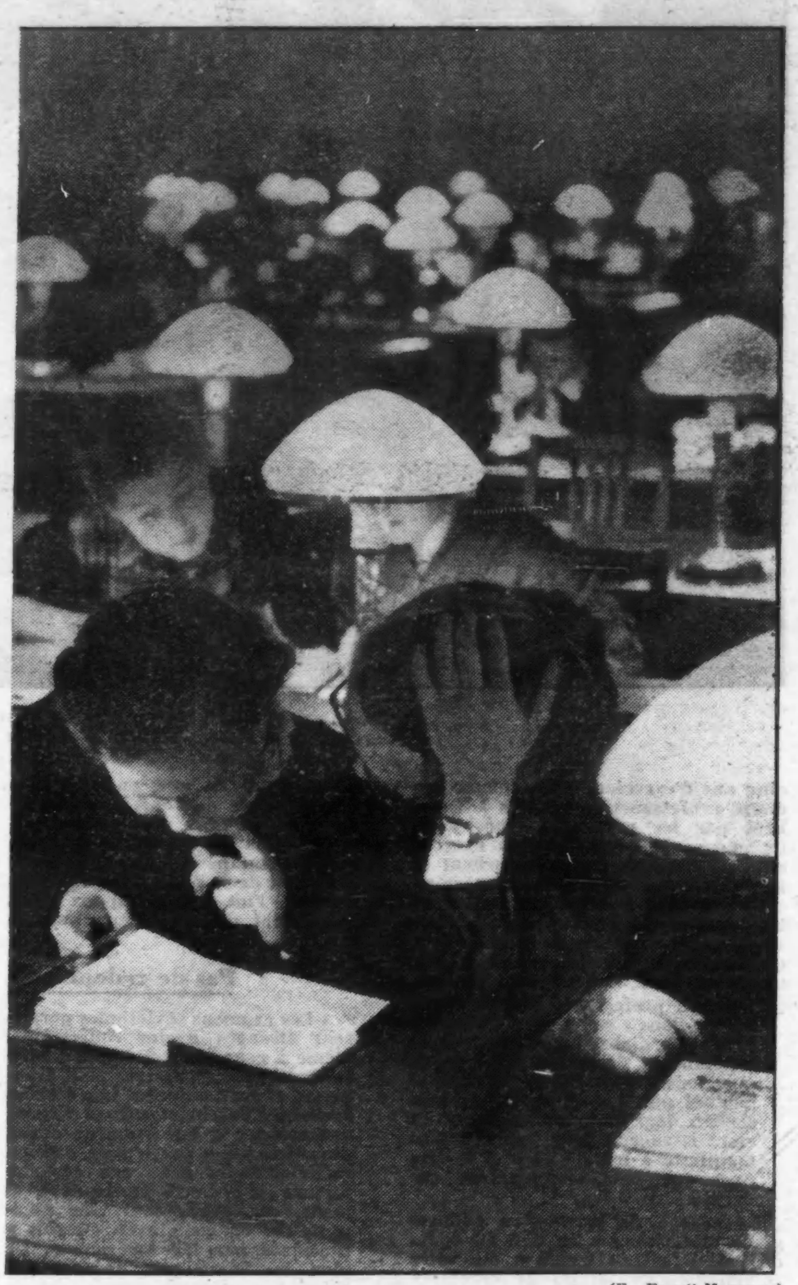
— Quatrième année : sont ajoutées aux matières étudiées jusqu'alors : histoire, géographie, biologie élémentaire.

— Six dernières années : langue et littérature russes, langue étrangère, histoire, arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, physique, chimie, botanique, zoologie, anatomie, darwinisme, géographie, astronomie, enseignement polytechnique (travaux pratiques agricoles et industriels), dessin, chant et éducation physique.

Ces six dernières années d'études, note le rapport Derthick, représentent pour les élèves un total de 7.196 heures de cours, dont : 3.000 heures consacrées aux mathématiques et aux sciences, 2.499 heures consacrées aux lettres et 578 heures consacrées aux travaux manuels, agricoles et industriels.

Dans la scolarité normale, la prédominance est donc nettement accordée aux mathématiques et à l'enseignement scientifique ; en particulier aux mathématiques en raison de leur utilisation possible dans d'autres domaines de la connaissance.

« Les pédagogues soviétiques reconnaissent que beaucoup d'élèves ne se servent jamais de l'algèbre et de la géométrie qu'on leur fait apprendre, mais ils estiment que ces études constituent une bonne discipline et qu'elles constituent une excellente formation. »



(E. Erwett-Magnum.)

UNE SALLE D'ÉTUDES A LÉNINGRAD
L'enseignement scientifique commence à la maternelle.

L'éducation polytechnique

L'enseignement des mathématiques est orienté dans le sens d'une utilisation pratique :

« Les travaux avec tables à calculer et instruments de mesure et de dessin se combinent avec des travaux sur des projets réels. Ces deux ordres de travaux demandent l'application de connaissances mathématiques et d'habitudes de pensée mathématiques. Ces exercices sont liés d'une manière apparemment constante à l'enseignement théorique. D'autres cours sont intégrés aux cours de mathématiques. Ainsi, le cours de dessin est lié au cours de géométrie par l'utilisation de théorèmes et de constructions géométriques. »

L'enseignement scientifique met lui aussi l'accent sur les aspects pratiques et techniques de la science et sur son application directe aux problèmes de la production industrielle et agricole. Les besoins de la production peuvent même avoir une incidence sur la composition des programmes scolaires.

La formation scientifique de l'écolier soviétique commence en fait dès l'école maternelle et les jardins d'enfants, où les leçons de choses et l'observation des phénomènes naturels de la vie animale et végétale tiennent une grande place. Les élèves doués pour les sciences sont encouragés de toutes les manières; les autres reçoivent cette formation scientifique comme base d'une « éducation polytechnique » qui doit les préparer à un travail industriel.

La notion d'éducation polytechnique est très importante, car elle est non seulement une des principales différences entre l'enseignement occidental et l'enseignement soviétique, mais elle est aussi à la base de la réforme de décembre 1958 visant à resserrer les liens entre l'école et la vie. C'est la notion-clé de l'enseignement en U.R.S.S., celle qui souligne le mieux son orientation pratique et concrète. Voici comment le ministre de l'Education de la République de Biélorussie l'a définie devant la mission pédagogique américaine :

« L'enseignement primaire et secondaire est encore trop théorique. Les élèves ont besoin d'une préparation pratique à la vie. Les programmes actuels étaient bons tant qu'ils n'avaient pour objectif que la préparation à l'enseignement supérieur, mais nous constatons à présent que la plupart des diplômés vont travailler dans l'industrie ou l'agriculture. Il faut donc modifier les programmes en conséquence et lier l'éducation polytechnique et la préparation au travail. En d'autres termes, il faut que les principes généraux de la production industrielle et les habitudes de travail appropriées soient une partie de l'enseignement, que chaque élève reçoive une formation professionnelle, y compris ceux qui continueront dans l'enseignement supérieur. »

En un sens, l'étude des langues étrangères entre dans le cadre de cette formation pratique à base scientifique. Les pédagogues américains constatent en effet que les professeurs de langues étrangères visent moins à former des linguistes purs qu'à donner à leurs élèves un instrument de travail en vue d'autres recherches. 45 % des élèves choisissent l'anglais, 35 % l'allemand, 20 % le français.

Telles sont, d'après le rapport Derthick, les principales caractéristiques de l'enseignement primaire et secondaire en U.R.S.S. Le rapport ajoute deux observations qui sont du plus grand intérêt pour comprendre le haut niveau actuel de la science et de la technique soviétiques.

Un investissement profitable

La première est relative à un concours qui fut ouvert en septembre 1956 et devait se clore fin 1958. Ce concours était doté de trois premiers prix de 15.000 roubles, de cinq deuxièmes prix de 10.000 roubles et de sept troisièmes prix de 5.000 roubles. Le but fixé au concours était le suivant :

« Permettre la composition de travaux littéraires destinés à être lus en dehors de leurs cours par les étudiants en sciences et en technologie et visant à souligner le rôle et l'importance de la science et de la technique dans la vie d'un être humain, dans l'édification socialiste, dans la réalisation du sixième plan quinquennal et pour le développement de l'économie soviétique — travaux qui doivent avoir une incidence sur la formation polytechnique des étudiants et leur permettre de se forger une vision matérialiste du monde. »

La deuxième observation du rapport Derthick concerne le rôle joué en U.R.S.S. par l'Académie des Sciences :

« Cette institution est apparue à plusieurs membres de la délégation américaine comme l'élément le plus dynamique dans l'enseignement et la technologie soviétiques. Son activité couvre tous les domaines des connaissances humaines : lettres, sciences sociales et sciences de la nature.

« L'Académie des Sciences est le moyen par lequel l'Etat soviétique peut subventionner généreusement la fabrication de cerveaux sur une échelle qui dépasse tout ce que nous avons connu jusqu'à présent. Les personnes de talent, qui ont prouvé leur valeur par des recherches productives, se voient pratiquement accorder des revenus à vie et de grandes facilités pour poursuivre leurs travaux. La liberté dont jouissent les chercheurs dépend, certes, du domaine dans lequel ils travaillent, mais il semble hors de doute qu'ils peuvent compter dans leurs recherches sur un soutien financier pratiquement illimité.

« Nous avons noté avec un intérêt particulier ce soutien pratiquement illimité que l'Union soviétique accorde à la recherche scientifique, au sens le plus large du mot, par l'intermédiaire de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et des Académies des Républiques. Apparemment, le gouvernement soviétique considère que la recherche scientifique est l'investissement le plus profitable qu'il puisse faire. Cette attitude, jointe au grand prestige dont jouit en U.R.S.S. la puissance cérébrale, fait de l'Académie des Sciences la plus puissante institution scientifique que beaucoup d'entre nous aient jamais connue. »

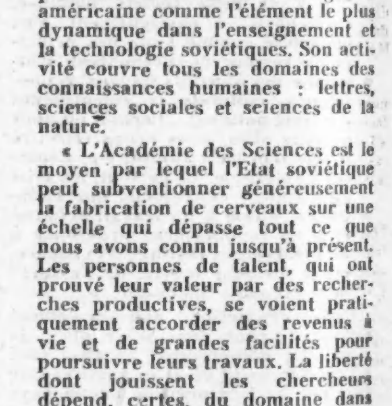
EAU DE TOILETTE

N° 450

Stimulante, rafraichissante, son parfum inédit caractérise l'homme élégant.

Arden
FOR MEN
GAMME DE PRÉPARATIONS NOUVELLES ÉTUDIÉES POUR L'HOMME RAFFINÉ, CERTITUDE DE SON ÉLÉGANCE

TETINES RITA
THE SELECT
BIBERONS INCASSABLES RITA DIAMANT



Les grandes marques D'ARTICLES en CAOUTCHOUC

Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables

TOUTES PHARMACIES

LA SEMAINE

● *Deux cents romanciers seront candidats aux prix de décembre. Les amateurs attendent Robbe-Grillet à la sortie du labyrinthe.*

IL y a à peine dix jours que la saison littéraire est ouverte, et déjà une trentaine de romans français, tous candidats aux prix littéraires de fin d'année, remplissent les devantures des libraires.

Plus de quinze sur trente de ces romans sont signés par des débutants (et surtout par des débutantes). Les autres, par des auteurs non encore confirmés dont le public, même attentif à la vie littéraire, ignore les noms.

C'est donc aux critiques qu'il appartient de mettre la lumière sur ce qui mérite d'être lu.

Nous essaierons de le faire, tout en déplorant qu'une telle abondance place le critique le plus consciencieux dans des conditions de travail détestables, dont les auteurs non couronnés, c'est-à-dire 195 sur les 200 qui postulent aux prix cette année, seront les premiers à souffrir.

Nos lecteurs trouveront ci-dessous les choix faits par nos critiques dans cette première livraison d'automne.

● Parmi les romans publiés avant l'été, trois titres restent présents en vue de la compétition de décembre :

— « Le Planétarium » de Nathalie Sarraute, « L'Expérience » d'Albert Palle et « Le Théâtre des Opérations » de Jacques Howlett.

● Parmi les romans à venir, les spécialistes attendent avec curiosité le roman de Robbe-Grillet. « Le Labyrinthe » et les plus impatients ont déjà commencé à en lire des extraits dans le numéro de septembre de la N.R.F.

● Parmi les œuvres non romanesques, c'est de Jean-François Revel, le féroce (« Pourquoi les Philosophes », « De l'Italie », « Le style du Général ») que l'on attend un essai intitulé : « Sur Proust ».

● Quant au prochain Vailland, « La Fête », terminé mais sur lequel l'auteur veut encore travailler, il ne paraîtra pas avant le début de l'année prochaine.

● Parmi les rares romans étrangers édités en cette raison le second volume du « Don paisible » de Mikhaïl Cholokhov (membre de la suite de Krouchtchev lors de son voyage américain) vient de paraître. Egalement « Les ardeurs de Paolo » de Vitaliano Brancati, un des meilleurs écrivains italiens, qui a attiré l'attention du public français, il y a quelques années, avec « Le bel Antonio », l'histoire d'un Don Juan impuissant. Et Gerd Gaiser, un espoir des lettres allemandes, auteur d'un beau livre de guerre : « L'Agonie de la Chasse », publie « Le Bateau dans la Montagne ».

ROMANS

Cette semaine nos critiques ont lu pour vous :

« Je », par Yves Velan

● *Un pasteur entre le communisme et le christianisme.*

« JE » (1), c'est-à-dire Jean-Luc Friedrich, pasteur de la ville de Nyon, en Suisse, est-il un grand malade ou simplement une conscience qui cherche à être de bonne foi ? C'est la question qu'on se pose tout au long de cet ouvrage mordant, un peu aride, de haute tenue. Et la réponse n'est pas douteuse : Friedrich est les deux. Friedrich se rend fou à force de scrupules, d'interrogatoires, de haine de lui-même, parce que Friedrich, homme d'Eglise, voudrait vivre l'Evangile et qu'il n'y parvient pas.

Va-t-il assister un malade à ses derniers jours, c'est un essaim de sentiments égoïstes, d'idées déplaisantes et impures qui bourdonnent en lui à tout instant. Et s'il veut manifester sa sympathie aux pauvres, aux travailleurs — comme le commande sa foi — c'est avec une maladresse touchante et poignante qui le jette au fond du désespoir.

Le pauvre Friedrich se croit en « disgrâce », tenu par Dieu à l'écart ; et s'il continue d'avancer au long de ses jours, c'est comme un saint rampant dans les ténèbres.

Il y a certainement quelque ressemblance entre le destin du pasteur d'Yves Velan et celui du sublime curé de Bernanos. Ames absolues qui n'ont de cesse qu'elles n'aient usé le corps, tourné leur ministère en martyre. Mais Georges Bernanos croyait en Dieu. Ce qui intéresse Yves Velan ce sont les consciences. Comment font-elles pour mettre quelque accord entre elles-mêmes, la société et l'histoire ? D'où le choix de son héros : pour l'étude de l'enchevêtrement des conflits du jour, il n'est certes pas de lieu meilleur que l'âme sensibilisée au communisme d'un pasteur protestant.

L'hypocrisie sociale

Friedrich est de ces derniers innocents — ou imbéciles — qui ne veulent pas voir que l'heure est à la tolérance réciproque. Pour lui l'existence du communisme est une monstruosité inacceptable : si le christianisme est vrai, il n'y a pas besoin du communisme. Mais il est bien obligé de constater que, dans la pratique, l'Eglise abandonne volontiers les travailleurs à l'écrasement. Donc le communisme est nécessaire. Mais les communistes, vus de près, s'intéressent trop à la politique et pas assez aux personnes.

« Je veux qu'on aide les gens parce qu'ils souffrent, songe Friedrich, et non pour faire avancer la révolution. » Le voilà rejeté vers la religion, une religion qu'il n'a pourtant pas la force, tout seul, de rendre active. Friedrich se sent coupable. De quelque côté qu'il se tourne il ne peut faire corps avec les autres ; lui aussi, comme le héros d'André Gorz, est toujours et partout en trop, le « surnuméraire », le « traître ». L'homme qui a tort pour avoir trop raison.

Le portrait est vif et touche juste ; pauvre Friedrich, toujours suant, toujours « à côté » en actes et en paroles, tentant de soulever les blocs trop lourds pour lui de l'hypocrisie sociale... Excellent aussi le portrait des rapports gourmés entre Friedrich le pasteur et Morier le communiste, chacun gêné par ce que représente l'autre, les yeux fixés sur cet abîme qui les sépare, quand ils sont manifestement deux hommes de même espèce qui ne demanderaient qu'à l'admettre.

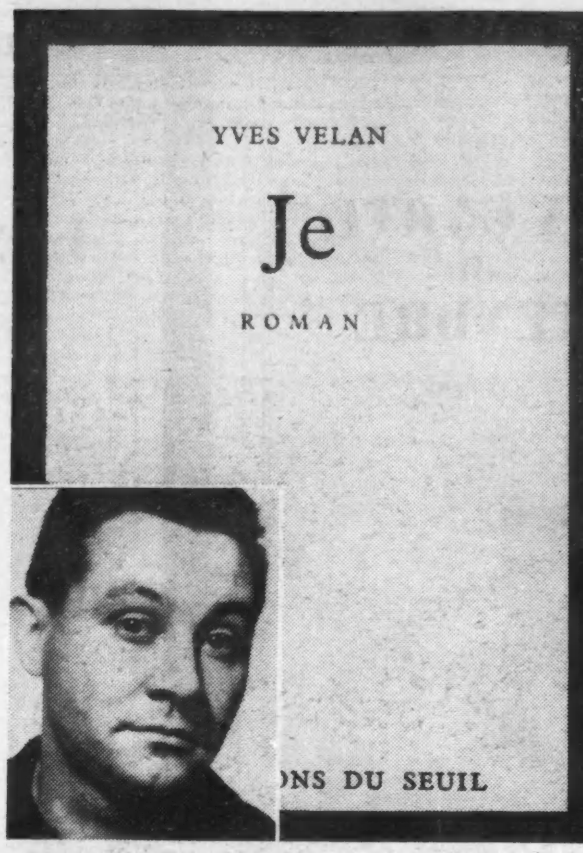
Un peu forcée peut-être la visite de Friedrich à une femme de « mauvaise vie » ; tâche qu'il s'est imposée comme un sacrifice afin d'obéir aux préceptes de l'Evangile qui ne veut au service de Dieu que des hommes... parfaitement constitués.

Mais Yves Velan n'a pas borné son ambition à faire le procès des Eglises actuelles. Il a voulu, en même temps, tenter de surprendre quelques-uns des secrets de la conscience : reptations, soupirs, ruses, moments et mouvements de l'être. D'où l'emploi d'un langage broyé, de plus en plus raréfié, qui cherche dans l'inversion et l'interruption des effets de relief (« Gêne me quelque chose »), et rend par moments l'accès de l'ouvrage difficile.

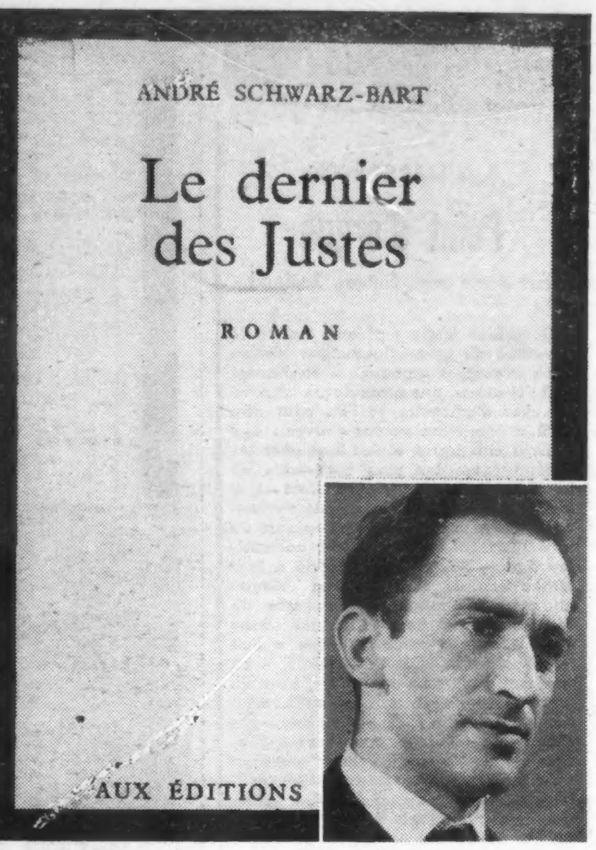
L'auteur, dont c'est le premier livre, se place ainsi dans la ligne des jeunes littérateurs qui s'exercent à décrire la personne humaine sous des aspects de plus en plus totaux et surprenants ! (Quelque expérimentateur, bientôt, comptera les pulsations d'un pouls, enregistrera les variations des poids et les pressions sanguines.) Yves Velan travaille dans cette direction et a certainement fait faire un pas à la littérature, science sociale et humaine. Mais, face à tant de projecteurs, l'autre littérature, art d'émouvoir et de bien dire, ne va-t-elle pas, effrayée, couler tout soudain dans un puits ?

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Editions du Seuil. 320 pages. 960 francs.



YVES VELAN
La Révolution



ANDRÉ SCHWARZ-BART
La Compassion

« Le Dernier des Justes » par André Schwarz-Bart

● *Si Dieu n'était pas là, on ne deviendrait qu'une larme.*

RESISTANT à quinze ans, arrêté, évadé, maquisard, combattant de 1944-45, autodidacte, ouvrier ajusteur, étudiant en Sorbonne, André Schwarz-Bart, âgé aujourd'hui de trente et un ans, publie son premier roman : « Le Dernier des Justes » (2).

Un livre bouleversant... on n'a guère envie d'en dire plus, tant on craint de déformer le sens de ce roman.

Car il ne fallait pas seulement du talent à André Schwarz-Bart pour évoquer la chronique des « Justes », cette longue dynastie de Juifs chargée de toutes les souffrances, et pour conter l'histoire du dernier d'entre eux, Ernie Lévy, mort en 1943, à vingt-deux ans, dans la chambre à gaz d'un camp allemand. Dans les livres comme dans la vie, la répétition de l'horrible peut provoquer l'hébétude. Faire brûler comme une flamme toujours plus vive la présence de ces êtres que frappe indéfiniment le malheur, exigeait un ton d'une autre sorte, que l'on hésiterait à nommer si l'un des personnages ne le nommait lui-même. Le mot n'est prononcé qu'une fois, il est simple, mais ici chargé de toute sa force : la compassion.

Le livre d'André Schwarz-Bart est long et dense. L'histoire des « Justes » commence au XIIe siècle, avec l'holocauste des Juifs d'York, qui se font volontairement égorger par Rabbi Yom Tov Levy pour échapper au baptême forcé. Et, au fil de vieilles chroniques, dont il restitue merveilleusement l'âcre saveur, le romancier suit le destin de ces Lévy auxquels Dieu aurait permis la grâce d'un Juste par génération, conformément à une antique tradition juive. De père en fils, d'oncle en neveu, de vieux Lévy honoré ou obscur à jeune Lévy gardeur de bêtes ou colporteur, d'Angleterre

(2) Editions du Seuil. 352 pages. 1.200 francs.

Revue Littéraire Hebdomadaire
les lettres nouvelles
dirigée par Maurice Nadeau
reparaît tous les mercredis
n° du 16 septembre ● Hommage à
JEAN REVERZY
● Poèmes de
E. E. CUMMINGS
● TROIS JEUNES ROMANCIERS S'EXPLIQUENT
en vente partout 150 frs.
JULLIARD

Vient de paraître...
JULLIARD

Igor MARKEVITCH

Point d'orgue

Entretiens avec Claude Rostand

Considéré à dix-sept ans comme le Rimbaud de la musique, Igor Markevitch accomplit aujourd'hui en France et à l'étranger, une prodigieuse carrière de chef d'orchestre et l'on peut dire qu'il a donné un accent nouveau aux œuvres classiques et fait triompher les chefs-d'œuvre les plus inattendus de la musique contemporaine. L'art et la maîtrise qu'exige cette double reviviscence de la musique posent nombse de passionnantes interrogations, auxquelles Claude Rostand a demandé à Igor Markevitch de répondre. La critique unanime a souligné l'importance de ces entretiens. René Dumesnil dans « Le Monde » remarque que « l'on trouve dans « POINT D'ORGUE » ce que l'on souhaitait apprendre dans un entretien avec un artiste, un homme de métier ». Et Clarendon dans « Le Figaro » : « On y apprend bien plus sur l'art mystérieux du chef d'orchestre qu'à la lecture de maints traités austères et surtout, la personnalité dominatrice et séduisante de Markevitch s'y affirme avec éclat ». Le livre se trouve dans toutes les librairies.

JULLIARD

CONDAMNÉ A VIVRE ?

Ce titre du nouveau roman de Marise QUERLIN résume, à propos d'un cas particulièrement bouleversant, le problème brûlant de l'avortement thérapeutique.

Le docteur André SOUBIRAN a donné une préface à **CONDAMNÉ A VIVRE.** Sur ce sujet dont l'importance est vitale pour tant de femmes, nul ne pouvait faire le point avec plus d'objectivité et de sensibilité que l'auteur des HOMMES EN BLANC dont le dernier roman **AU REVOIR DOCTEUR ROCH** (130e mille) est un nouveau best-seller.

CRAPOUILLOT

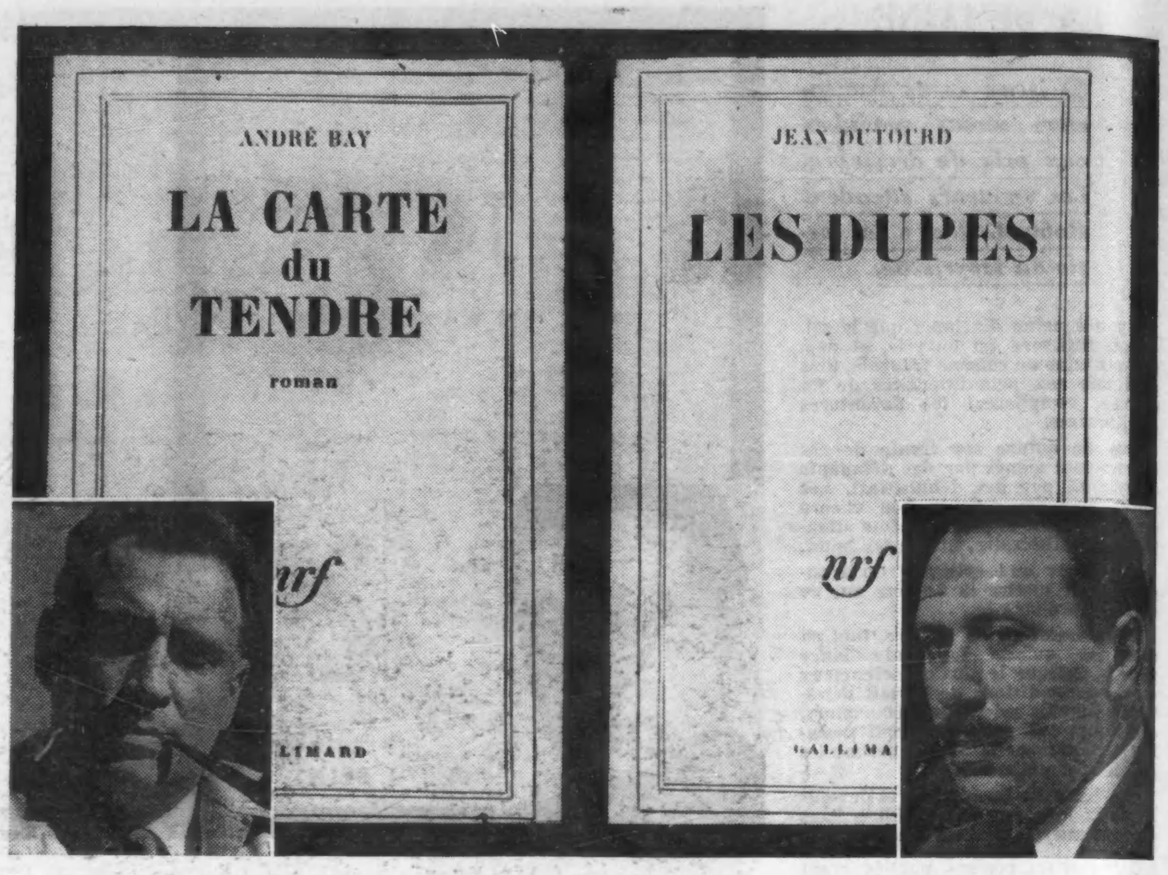
Directeur : Jean GALTIER-BOISSIERE

publie
un numéro spécial

HISTOIRE DE L'AMOUR EN FRANCE

Illustré : 500 francs
Edition originale de luxe : 975 francs

LA JEUNE PARQUE



ANDRÉ BAY
Tradition romantique

JEAN DUTOURD
Pastiche et le canular

en Espagne et de France en Pologne, la mystérieuse vocation se transmet, qui fait prendre à chaque « Lamed-waf », à chaque Juste, le poids de la douleur du monde : « Car s'il venait à manquer, la souffrance des hommes empoisonnerait jusqu'à l'âme des petits enfants, et l'humanité étoufferait dans un cri. » Et avec foi, avec simplicité, sans haine, sans résistance, Salomon Lévy monte au bûcher devant saint Louis, Manassé Lévy est égorgé à Londres, Israël Lévy souffleté à Toulouse, Rabbi Jonathan Lévy pendu en Pologne... Certains attendent, d'autres fuient la « bénédiction » implacable de Dieu. Aucun ne la met en doute. Aucun ne songe à la violence autrement que comme au privilège le plus affreux du monde des chrétiens.

Une chronique atroce

Quand le récit en arrive à Mardochée Lévy, vers la fin du XIXe siècle, à Zémiock, en Pologne, la tradition ne s'est pas perdue, mais depuis quelque temps les Justes ont vécu obscurément, accomplissant dans le secret de leur vie leur destin propitiatoire ; il semble que ne se profile plus le martyre à l'horizon, et que la grande tribu Lévy, toute fière qu'elle reste de sa vocation, puisse enfin respirer... C'est alors que s'attachant désormais étroitement à la famille de Mardochée, André Schwarz-Bart donne un nouvel éclairage à son roman. Car Mardochée, sans être un des Justes de la prophétie, est un homme d'âme profondément religieuse. Mais déja, jeune homme, attaqué un jour par un paysan polonais, il se découvre avec étonnement en train de se battre, et victorieusement. Puis son fils Benjamin fait la connaissance d'un Juif qui doute de Dieu ; et il en arrive à cette conclusion effrayante que si Dieu n'existe pas, toute la souffrance est perdue. Enfin, à la suite d'un pogrom où sont massacrés ses trois frères, Benjamin émigre en Allemagne ; il découvre un nouvel univers auquel il lui paraît absurde de vouloir s'opposer, et il commence à faire patiemment sa vie dans une bourgade rhénane où tout lui promet la paix, à lui qui ne veut plus entendre parler des douloureuses légendes.

L'histoire, une fois encore, marque une pause. Benjamin Lévy fait venir ses parents, se marie, a des enfants, dont le petit Ernie, que chérit le vieux Mardochée. Et puis le nazisme pénètre sur la pointe des bottes dans la charmante ville rhénane, à l'époque où Ernie entre à l'école. La persécution commence aux jeux dans les terrains vagues, où de jeunes hitlériens miment une passion de Jésus qu'ils vengent à coups de pierres sur la tête d'Ernie. L'enfant découvre tout ce que son père avait voulu effacer, il interroge son grand-père, il s'interroge lui-même, il oscille entre l'ivresse de combattre et celle d'être semblable à un de ces Justes dont Mardochée lui a conté la merveilleuse et atroce chronique. Il rêve de prendre sur lui, à son tour, la douleur du monde, celle des siens persécutés, celle de tous les êtres qu'il rencontre. Mais il échoue lamentablement dans les expériences de fraternité qu'il tente. Il étouffe dans le mal qui déferle sur lui et qui finit par l'envahir lui-même. Il n'a plus d'issue. Il tente de se tuer, et quand il recommence à vivre, après de longs mois d'hôpital, il décide « de ne plus répondre à aucune sollicitation de ce monde sans grâce ».

Justice et vérité

Ernie sait maintenant ce que les siens ne savent pas, eux qui sont encore innocents. A grand effort, il décide de haïr et de combattre. Un nouveau pogrom le fait émigrer en France avec sa famille ; la guerre venue, il s'engage dans l'armée ; après la défaite, il erre, il se cache ; toute sa famille est déportée ; il « devient chien », il insulte ce Dieu dont l'absence rend absurde la foi et inutile la souffrance, et vaine la mystique des Justes. Mais que croit-il des insultes qu'il lance ? Ce n'est pas un des aspects les moins dramatiques de ce roman que la déchirure qui traverse la conscience d'Ernie, tout au long de ces années, et jusqu'à la fin où nous ne pouvons que nous demander ce qui l'emporte en lui. Car au milieu de ses malheurs il a trouvé, non un répit, mais quelque chose qui ressemble à une bénédiction, en la personne de la jeune Golda, qui se donne à lui devant Dieu, puisqu'il n'y a pas de rabbin pour les marier — « car si Dieu n'était pas là, dit-elle, s'il ne nous aidait pas à tout instant, on ne deviendrait qu'une larme... » Puis Golda est arrêtée.

Les innocents

Quand Ernie va se présenter à Drancy, pour suivre le sort de Golda, quand il est embarqué avec elle dans le convoi qui les mène il sait bien à quelle fin proche, ce n'est pas seulement Golda qui est en cause, mais, à travers elle, tous ses proches, sa famille, son peuple, auxquels il a crié dans le cauchemar d'une nuit de torture : « Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? » Dans le train où agonisent les déportés, il ne cesse de réconforter les enfants en leur parlant du royaume d'Israël où ils vont arriver, et où règne la joie éternelle ; mais à une femme qui lui reproche ce conte, avec tout à la fois de la haine et de l'espoir, il répond : « Il n'y a pas ici de place pour la vérité. » Il meurt avec Golda, dans la chambre à gaz, en lui jurant qu'ils vont se retrouver, tandis que déferle puis expire le vieux cantique chanté par ses compagnons : « Schema Israël Adonai Elohenou... ».

Ernie était-il un Juste au sens où l'entendaient ses ancêtres ? A-t-il en vain voulu l'être ? L'a-t-il été malgré lui ? Le mal qui a été, le mal qui menace, Ernie Lévy nous les fait porter avec lui. Et la « justice » qui peut leur répondre, mais dans la vérité, il nous laisse la découvrir.

PAUL-ANDRE LESORT.

« La Carte du Tendre » par André Bay

● ***Un homme se cherche en traversant l'Amérique.***

DEPUIS la guerre, les romanciers français ont découvert l'Amérique. Il faut comprendre le mot « découverte » au sens littéral, car il ne s'agit nullement d'une influence littéraire, mais d'une exploration des Etats-Unis. Après Michel Mohrt, Georges Auclair, Raymond Jean, c'est maintenant André Bay (1) qui trace sur le continent américain une carte du Tendre où se mêlent le rêve et la réalité.

Que cherchent nos romanciers dans ce pays lointain ? Le dépaysement d'abord, mais surtout une humanité nouvelle, qu'ils opposent à celle du Vieux Monde. C'est sans doute Michel

(1) Ed. Gallimard, 272 p., 800 fr.

"L'AGE DE NYLON"
après le grand succès de
Roses à crédit
voici...
Luna-Park
le nouveau roman de
Elsa Triolet
nrf

Mohrt qui a poussé le plus loin l'examen de ces différences, en confrontant une jeune Américaine à une Hongroise émigrée, pour analyser leur pouvoir de séduction sur un intellectuel français, isolé dans un monde étrange.

Le propos d'André Bay semble quelque peu différent. Pourtant, lui aussi, jette un intellectuel français dans l'immensité américaine, qu'il s'agisse du désert de pierres de New York ou d'une province féerique que l'auteur qualifie d'Eldorado, en se demandant toutefois si elle ne mériterait pas plutôt le nom de Helldorado (1) que lui ont donné les pionniers du dernier siècle. Mais le héros d'André Bay n'est pas un voyageur qui va dans un pays étranger pour l'étudier ou pour parfaire ses connaissances du monde extérieur : il cherche ici une seule connaissance, celle de lui-même.

Antoine Sinon est marié depuis une quinzaine d'années avec Manuela qu'il laisse à Paris. Il ne s'en va pas simplement pour un voyage, mais dans un univers différent où il veut tout oublier de son ancienne vie. Il se refuse d'écrire à sa femme, ne lui donne pas ses adresses successives, afin qu'elle ne puisse pas le relier, ne fût-ce que par correspondance, à ses habitudes, à ses façons de penser quotidiennes. C'est dans un désert intérieur intégral, dans un dépaysement total, que le héros cherche à se retrouver et à refaire connaissance avec lui-même.

Où allons-nous ?

André Bay se réclame du néo-romantisme et son héros pourrait, en effet, répéter la célèbre phrase de Novalis, phrase-clef du romantisme : « Où allons-nous ? Toujours chez nous. » Ce qu'Antoine Sinon découvre à travers ses pérégrinations, qu'elles le conduisent à New York ou à Boston, à Santa-Fé ou dans les Montagnes Rocheuses, est toujours son image éternelle qu'il a emportée de Paris et qui le suit où qu'il aille et quoi qu'il fasse. Il voudrait éprouver son amour pour Manuela, étant libre de faire ce qu'il veut, mais en dehors de quelques aventures sans importance — qu'il pouvait probablement se permettre aussi à Paris — il recule devant tout ce qui présente même la menace lointaine d'une liaison sérieuse. Antoine n'a qu'un seul objectif : rester sans lien, toujours *disponible,* car il est persuadé que cette disponibilité seule mène à la connaissance parfaite de soi. Aux Etats-Unis, il vit dans un espace vide et on a l'impression que son amour pour Manuela vient de ce qu'elle lui permet de se maintenir, à Paris, tout comme au loin, dans un état de vacuité totale.

Dans ce voyage intérieur à travers une Amérique irréelle d'où émergent quelques noms de villes connues, André Bay, excellent connaisseur des littératures anglo-saxonnes, a retrouvé le style de quelques néo-romantiques américains, de Truman Capote à William Goyen. Influence ou parallélisme ? J'opterai plutôt pour la seconde hypothèse, car l'expérience d'André Bay est bien à lui et il a réussi dans ce long retour sur soi-même un de ces récits clairs de somnambule, dans la meilleure tradition romantique.

FRANÇOIS ERVAL.

« Les Dupes », trois nouvelles par Jean Dutourd

Il y a une dupe qui manque dans cette galerie de portraits.

ON n'en peut pas douter au ton de ses livres, M. Jean Dutourd est un malin : c'est ce qui lui donne de l'aplomb pour parler des « Dupes » (2). Un malin, dans ce domaine, c'est celui que l'on regarde aller d'idée en idée, de personnage en personnage, en pensant non pas : il fait son miel, mais : il fait son beurre. Une dupe, au sens de M. Dutourd, c'est celui qui ne fait ni beurre ni miel : c'est le fruit sec de l'esprit, dont le triste destin, dit-il, sera « d'avoir traversé la vie les yeux fermés sur son rêve intérieur, de n'avoir rien vu du monde, ou rien compris ».

Les trois nouvelles du recueil sont trois illustrations de ce thème. « Baba ou l'existence », est un allègre pastiche avoué du « Candide » de Voltaire. Baba y est la dupe consentante d'un philosophe qui enseigne que l'existence précède l'essence et que l'homme se définit par ses actes. Bien entendu, une série de hasards burlesques l'obligent à faire en politique et en amour le contraire de ce qu'il voulait et à devenir par conséquent le contraire de ce qu'il voulait être. M. Dutourd a feint de comprendre la philosophie de Sartre encore plus mal que Voltaire n'avait compris celle de Leibniz.

Après le pastiche, le canular : le second texte, « Ludwig Schnorr », est une biographie imaginaire d'un socialiste allemand contemporain de Bakounine, de Marx et d'Engels : il rencontre Lamartine à Paris en 1848, Clemenceau à Londres au lendemain de la Commune, et entre temps il se fait souffler sa femme par Victor Hugo au cours d'une visite à Guernesey. M. Dutourd a bien attrapé à la fois le ton de cuistrerie prudhommesque de certains biographes et le mélange d'idéalisme conscient et de roublardise inconsciente de certains idéologues. Schnorr vaticine sur le devenir de l'histoire, sur la marche scientifique de l'avenir et, bien entendu, il se trompe tout le temps et M. Dutourd n'a vraiment pas grand mal à prêter des vues plus justes à ses interlocuteurs. Ce texte ayant paru dans une revue, M. André Breton supporta mal d'avoir été à demi mystifié et il écrivit un article que M. Dutourd reproduit en appendice en faisant des gorges chaudes, étonné lui-même d'avoir été pris au sérieux. Le livre comprend encore une conversation d'une vingtaine de pages, « Emile Tronche ou le Diable et l'athée », dont le titre dit assez le contenu et où Tronche, comme Baba et comme Schnorr, est finalement dupé, victime lui aussi de son esprit de système.

Sartre bafoué, Marx confondu et le Malin (c'est le Diable que je veux dire) désarçonné, c'est un assez joli tableau de chasse pour ce mince volume. Mais est-ce bien sûr ? Est-il bien honnête de faire rejaillir sur les maîtres le ridicule de disciples qui, en vérité, avant d'être des dupes, sont des imbéciles ? Il ne faudrait pas beaucoup plus de mauvaise foi pour enrichir considérablement la galerie des dupes, pour y faire entrer dupe de son idée du langage, Mallarmé, dupe de son idée de la peinture, Van Gogh ou Cézanne, dupe de son idée de Dieu le curé d'Ars ou sainte Thérèse de Lisieux, et on imagine avec un peu de chagrin les nouvelles très drôles que ces imbéciles auraient pu inspirer à quelque auteur moins averti du progrès des idées. La véritable dupe, qui manque à la galerie de M. Dutourd, est-ce que ce n'est pas un gros imbécile qui répète tout le temps : « A moi, on ne me la fait pas » ? Et ce qui distingue les grands esprits comme les âmes sensibles et généreuses, n'est-ce pas aussi qu'ils ne craignent pas d'être dupes ?

ROBERT KANTERS.

(1) Hell, mot anglais pour enfer.
(2) Gallimard, 168 p., 500 fr.

TROTSKY
Les loups-garous perdent leurs dents.

HISTOIRE

Ecrits par Léon Trotsky

Un homme seul contre les pouvoirs.

AVEC le temps, les « loups-garous » perdent leurs dents et, depuis la mort de Staline, le nom de Trotsky n'éveille plus d'hystérie. En « laïcisant » le pouvoir soviétique, Kroutchtchev, sans le vouloir sans doute, a tué le « diable ». C'est un peu cela qu'on appelle la sérénité relative de l'histoire — une histoire dont le marxisme n'eût jamais pensé qu'elle accordât une place si grande aux individus et à leurs conflits ! Les « Ecrits » (3) de Trotsky, qu'on publie en ce moment, revêtent donc une extrême importance : ils aident à modifier les idées conventionnelles qu'on se fait du passé.

Les illusions perdues

Les analyses politiques de Trotsky, aujourd'hui rassemblées, portent sur une période qui s'étend de 1928 à 1940 — c'est-à-dire sur une époque où le fascisme, vainqueur dans plusieurs pays d'Europe, passe à l'attaque en Allemagne et en Espagne.

A cette date, Lénine est mort et la lutte pour le contrôle du pouvoir en U.R.S.S. a pris des proportions de tragédie shakespearienne incompatibles avec le marxisme-léninisme ! Lentement, appuyé sur les couches d'anciens fonctionnaires tsaristes et de nouveaux fonctionnaires soviétiques, sur la nouvelle classe sortie du tionnaire et redoutent par-dessus tout bouleversement de 17, Staline élimine ses adversaires. Compagnon de Lénine, artisan de la victoire, organisateur de l'Armée Rouge, Trotsky était difficile à abattre et plus encore à déshonorer. On ne put que l'exiler. Mais de Prinkipo en Turquie, de France puis du Mexique, Trotsky continue à adresser ses analyses et ses critiques au mouvement ouvrier international.

Ce qu'il attaque, c'est la ligne de l'Internationale Communiste, courroie de transmission entre le Kremlin, où l'on s'attache à consolider le socialisme par le nationalisme et la grande industrie, et les partis communistes épars dans le monde. Au planétarisme de ceux qui gèrent un mythe révolu-de voir l'enseignement de Marx se réaliser dans des pays capitalistes plus avancés que l'U.R.S.S., Trotsky oppose le planétarisme du socialisme. Aux programmes « minima » ou « maxima », aux slogans opportunistes qui, selon lui, noient les classes ouvrières d'Allemagne et d'Espagne dans la confusion idéologique, il oppose un « programme de transition ». A la « défense de la démocratie » bourgeoise contre le fascisme, il oppose la lutte directe du prolétariat contre le capitalisme.

On sait la suite. Les lucides et intelligentes analyses de Trotsky restent

(3) Ed. de la « Quatrième Internationale », 64, rue de Richelieu, Paris, 1 vol. 575 pages, 1.600 fr.

MARC CHADOURNE
RESTIF DE LA BRETONNE
OU "LE SIÈCLE PROPHÉTIQUE"
HACHETTE

Le livre que Marc Chadourne vient de consacrer à cet étrange et fascinant personnage l'emporte de beaucoup sur toutes les biographies antérieures
Marcel THIEBAUT (LA REVUE DE PARIS)

Chadourne a peint ce curieux homme avec talent.
Robert KEMP (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES) de l'Académie française

A Marc Chadourne la reconnaissance de tous ceux qui, grâce à lui, liront désormais Restif à la lumière de l'histoire et non plus seulement dans la pénombre de l'alcôve.
André WURMSER (LES LETTRES FRANÇAISES)

Je tiens Marc Chadourne pour le meilleur biographe de Restif.
André BILLY (LE FIGARO LITTÉRAIRE) de l'Académie Goncourt

JEAN-FRANÇOIS REVEL
le style du Général
MAI 1958 - JUIN 1959
le miroir
d'une illusion politique
1 vol. 600 frs.
JULLIARD

GRAND PRIX NATIONAL
DES LETTRES
Saint-John Perse
ŒUVRE POÉTIQUE
ÉLOGES - LA GLOIRE DES ROIS
ANABASE - EXIL - VENTS
•
AMERS
nrf

une
révolution
chez
LARROUSSE

un
dictionnaire
entièrement
nouveau

PRIX DE LANCEMENT

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

sans effet. Pourtant, rien ne pouvait abattre un homme de cette trempe. Il perdait peut-être des illusions, non son mordant et son acuité : il fallut le coup de piolet d'un assassin pour le faire taire.

La « révolution permanente »

Les analyses que Trotsky a faites de la situation préfasciste en Allemagne et en Espagne sont d'une impitoyable actualité. On trouve ici comme le modèle d'une description marxiste de la réalité économique, politique ou idéologique. Pourtant, une grande idée soutient ces pages — le concept de « révolution permanente ».

On a si souvent caricaturé cette idée, directement sortie des grands textes de Marx sur la Commune de Paris, qu'il est bon d'en rappeler le sens. Il s'agit à vrai dire de deux intuitions complémentaires — l'une qui interdit de séparer révolution de révolution sociale, du moins en société industrialisée ou en voie d'industrialisation rapide, l'autre qui fonde cette révolution sur son expansion continue dans l'espace et dans le temps.

En dernière analyse, ce concept repose sur le dynamisme intérieur des sociétés prises dans leur totalité, sur la capacité d'utiliser le mouvement incessant (et souvent caché) de structuration qu'on trouve dans tous les groupes humains. La sociologie moderne ne dit pas autre chose...

Or, rien n'est plus contraire à la politique suivie par les partis socialistes « menchéviks » en Allemagne et en Espagne qui cherchent des voies d'émancipation ouvrière à travers le maintien du capitalisme. Rien n'est plus contraire aussi à la politique de Staline qui, enfermant la révolution dans l'espace géographique de l'U.R.S.S. est conduit à sacrifier le prolétariat allemand ou espagnol aux intérêts momentanés du prolétariat soviétique. La punition, assure Trotsky, ne tardera guère. Et de fait, Hitler attaqua, en fin de compte, l'U.R.S.S. révélant les illusions et les erreurs du stalinisme.

Le réel et la raison

On dit d'ordinaire que les choses qui ont été ne pouvaient pas être autres qu'elles ne furent. C'est que la plupart des intellectuels qui se réclament du socialisme sont déformés par un hégélianisme mal assimilé qui veut que le réel soit *aussi* le rationnel. Or toute la pensée de Trotsky s'insurge contre ce genre de facilité ou de mystification. Pour lui, c'est le dynamisme qui anime les groupes et qui peut trouver des voies multiples et variées : pour lui le possible l'emporte sur l'inéluctable et la passivité. Il y a toujours quelque chose à faire...

Reste à savoir si le cadre général où pouvait se manifester ce dynamisme social auquel Trotsky fait un constant appel, ne se trouvait pas falsifié par l'édification du socialisme dans un seul pays et si ce que Trotsky attendait pour l'immédiat ne se trouvait pas, de ce fait, transporté à des années plus tard, où il prendra des formes que nous ne pouvons encore prévoir...

JEAN DUVIGNAUD.

COLLECTIONS

L'Aube dissout les monstres

● *Une extravagance qui a réussi.*

APRES trois ans de pérégrinations dans des mansardes du quartier Saint-Paul, Pierre-Jean Oswald vient d'installer sa collection de poètes dans une petite galerie de la rue Saint-Louis-en-l'Isle.

« L'Aube dissout les monstres », inconnue du grand public, fut longtemps considérée comme une extravagance dans le monde de l'édition. Aujourd'hui, cette collection a trouvé sa place entre les cahiers de poésie de Pierre Seghers, et les jeunes poètes de chez Gallimard.

P.-J. Oswald l'a créée pour donner la parole à ceux qui croient que la « révolution et la poésie sont une seule et même chose ». En d'autres termes, « L'Aube dissout les monstres » ne publie que l'œuvre de poètes « engagés ».

C'est ainsi qu'elle a fait connaître Henri Kréa et Hubert Juin, encore qu'ils expriment — à l'intérieur d'une position de gauche — des opinions radicalement opposées.

P.-J. Oswald, ancien typographe, a commencé son métier d'éditeur avec moins de 60.000 francs.

Il est encore aujourd'hui son propre libraire, comité de lecture et garçon de courses : ce garçon de vingt-sept ans à l'allure timide, et qu'on a longtemps pris pour un dilettante, a non seulement révélé de jeunes poètes français, mais encore publié des recueils inédits d'auteurs étrangers. On doit à Oswald la première traduction des « Cantos et Poèmes choisis » d'Ezra Pound, un « Maiakovski inconnu » par Georges Annenkov et la parution d' « Arbre » d'Ehrenbourg, qu'on vient de rééditer en même temps à Moscou.

Dans ses projets de l'année, figurent comme prochains titres : Octavio Paz, Nicolas Guillen, Hart Crane et Ugo Betti. L'éditeur a choisi d'intercaler ces œuvres de poètes étrangers pour assurer l'équilibre financier d'une collection qui refuse tout critère commercial.

La collection n'a pas encore atteint de gros tirages : il ne s'agit — le plus souvent — que de quelques centaines ou milliers d'exemplaires. Toutefois, l'exécution de ses plaquettes tient plutôt de l'édition de luxe que du travail ordinaire. Et, bien qu'elle n'ait que de faibles moyens, cette collection est une réussite technique. Ces volumes sont d'autant plus la joie du bibliophile, que leur prix en est vraiment accessible : en effet, il varie de 300 à 600 francs l'exemplaire.

Russes et Américains

Ilya Ehrenbourg — romancier soviétique le plus connu en France — est aussi un poète.

Ses vers écrits lors de la chute de Paris sont considérés en U.R.S.S. comme une œuvre de circonstance.

C'est d'un autre poète qu'on entoure de légendes, que nous parle son ami intime Georges Annenkov. L'énigme du suicide de Maiakovski demeure, tant qu'on n'est pas en possession de témoignages écrits.

Dans « Paris et Poèmes divers », la conclusion d'Annenkov, si proche des pages que Pasternak a écrites sur Maiakovski dans « Sauf-conduit », mérite d'être reproduite : « C'est justement parce qu'il se savait devenu le poète le plus doué de l'époque soviétique, et non le grand poète libre et universel qu'il aurait voulu être, que Maiakovski, possesseur d'un immense talent, ...se suicida ».

Un choix qui a beaucoup étonné est celui d'Ezra Pound à qui l'on a vivement reproché son attitude progermanique. Pound, qui est aux Etats-Unis l'objet d'un culte, n'a pas créé parmi les jeunes ce courant fasciste dont on l'accuse. Les poètes américains qui l'entourent n'ont aucun intérêt pour la politique. S'ils ont demandé sa libération, c'était parce qu'ils voulaient suivre sa leçon poétique. C'est seulement dans ses recherches formelles qu'ils essayaient d'imiter le maître.

Elliot Stein, poète américain, qui a connu ce groupe, est formel : Pound n'a pas suscité comme Brasillach des admirateurs pour des raisons politiques. On sait, d'autre part, qu'il a payé cher ses attaques contre Wall Street, contre l'usure. Quoi qu'il en soit, l'anecdote était, jusqu'à présent, bien plus connue que l'œuvre : peu de lecteurs, faute de traduction.

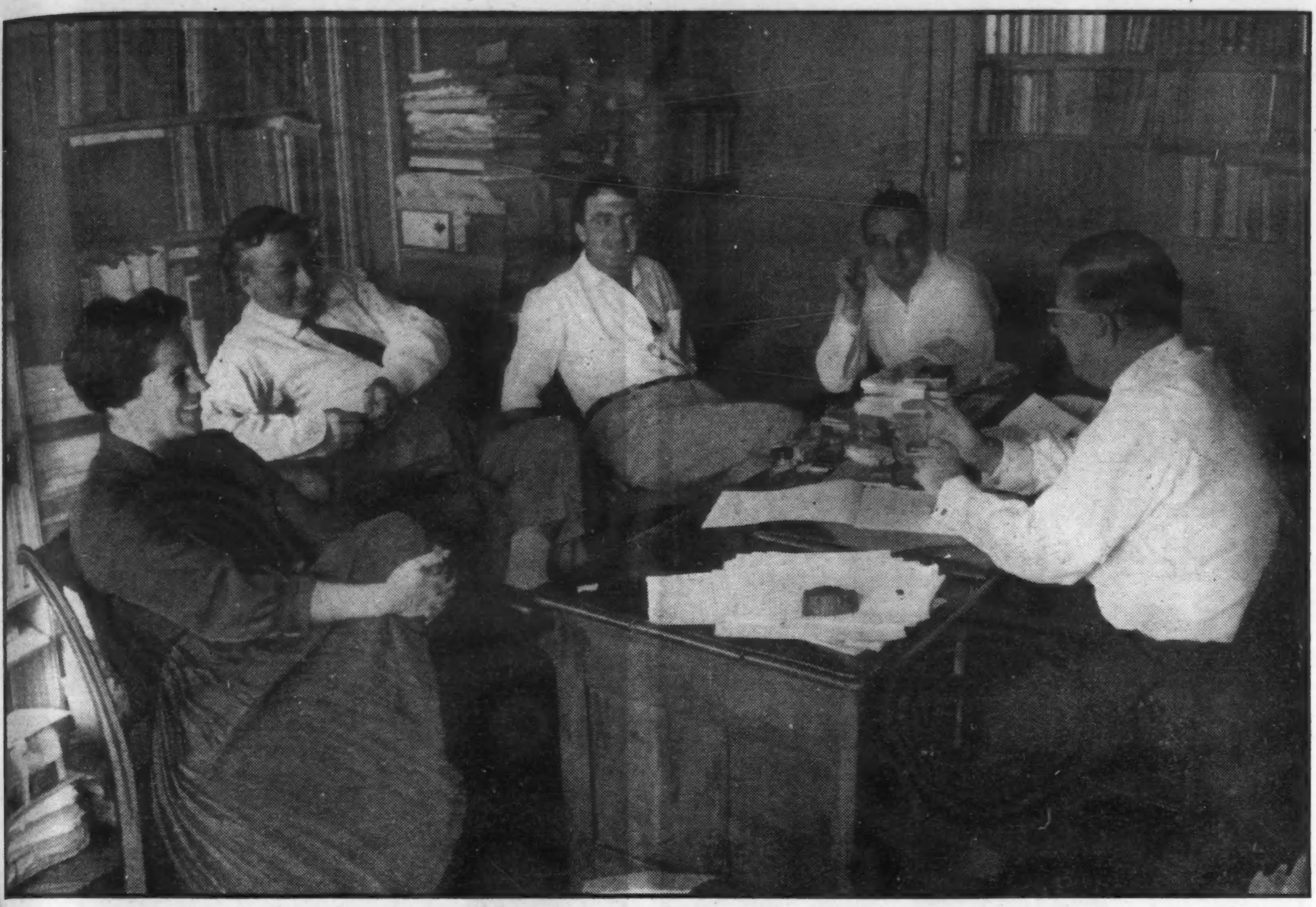
P.-J. Oswald publie aujourd'hui une édition bilingue : c'est René Laubiès qui a traduit les « Cantos et Poèmes choisis » en collaboration avec Ezra Pound lui-même. Comment résumer les « Cantos » ? Dans sa préface, René Laubiès témoigne de la richesse d'une œuvre « traduisible de mille manières: ces Cantos embrassent et utilisent la Renaissance, Homère, les Dynasties chinoises, l'économie politique, Dante... »

Quand on sait l'influence d'Ezra Pound sur la jeune génération, l'amitié qui le liait à Joyce, à Hemingway, on mesure toute l'importance qu'il faut accorder à cette première œuvre poétique en langue américaine.

Il faudrait, pour avoir de « L'Aube dissout les monstres », une vue d'ensemble, citer encore « Les Andabates », poème d'Oliven Sten, et un poème algérien d'aussi grand talent que Kateb Yacine : Henri Kréa. Auteur du premier volume de la collection, il vient d'écrire une tragédie : « Le Séisme ».

L'éditeur annonce, d'autre part, un panorama de la nouvelle littérature nord-africaine.

HENRY CHAPIER.



DANS LE BUREAU DE JEAN-PAUL SARTRE (*)
« Transportez le mari, la femme et l'amant dans une île déserte. Que se passe-t-il ? Rien »

ENTRETIEN

Deux heures avec Sartre

Ce que l'on découvre tout à coup devant une pièce, c'est la part du diable.

L'Express. — Pourquoi avez-vous écrit « Les Séquestrés d'Altona » ? Je ne veux pas dire : cette pièce en particulier, mais pourquoi, ayant des choses à dire, avez-vous choisi le théâtre pour les exprimer ?

SARTRE. — D'abord parce que je suis embêté pour finir mon roman. Le quatrième tome devrait parler de la Résistance. Le choix alors était facile — même s'il fallait ensuite beaucoup de force et de courage pour s'y tenir. On était pour ou contre les Allemands. C'était noir ou blanc. Aujourd'hui — et depuis 45 — la situation s'est compliquée. Il faut moins de courage, peut-être, pour choisir, mais les choix sont beaucoup plus difficiles. Je ne puis exprimer les ambiguïtés de notre époque dans ce roman qui se situerait en 43. Et, d'un autre côté, cet ouvrage inachevé pèse : il m'est difficile d'en commencer un autre avant d'avoir fini celui-là.

— Avez-vous l'impression que vous touchez un plus grand public par le théâtre que par le roman ?

SARTRE. — Quand une pièce réussit, l'auteur touche un plus grand public, du moins sur le moment. Après, je ne sais pas... Mais une pièce qui atteint la centième dans un grand théâtre et qui a du succès touche déjà 100.000 spectateurs. Et 100.000 lecteurs, c'est très exceptionnel...

— Vous avez déjà eu des tirages très supérieurs à 100.000 avec le « livre de poche »... Et puis chaque livre est lu par plusieurs personnes.

SARTRE. — Bien sûr. Mais outre que vous pouvez voir une pièce de théâtre, vous pouvez la lire également. Les « livres de poche » dont vous parlez ont déjà publié plusieurs de mes pièces. Il y a également les tournées et les reprises.

Mais surtout le problème est différent ; la réussite d'un livre ne se mesure pas nécessairement au nombre des exemplaires vendus. Je connais des œuvres admirables qui n'ont pas dépassé les 3.000 ou 4.000 et qui, indirectement au moins, ont influencé toute une génération. Kafka n'est pas un best-seller en France, mais sans lui beaucoup d'intellectuels de mon âge ne seraient pas ce qu'ils sont. Le théâtre étant une entreprise coûteuse et dont le rendement doit être immédiat, exige qu'une pièce réussisse sur l'heure ou qu'elle disparaisse. Cela signifie que le rapport de l'auteur au public est différent. Un livre recrute peu à peu son public. Une pièce de théâtre est forcément « théâtrale », parce que l'auteur sait qu'il se fera applaudir ou siffler sur-le-champ. C'est comme un examen à une seule épreuve et sans rattrapage. De plus en plus, une pièce, c'est un coup de force : raté, il se retourne contre son auteur. Aux Etats-Unis et — depuis quelque temps — en France, si les critiques sont mauvaises et si la location ne marche pas, on désaffiche au bout de quelques représentations. Un livre peut parler à voix basse : le drame et la comédie doivent élever la voix. C'est peut-être ce qui m'attire dans le théâtre : ce coup de force et cette voix forte et le risque de tout perdre en une nuit. Cela m'oblige à parler *autrement*, cela varie.

— Que croyez-vous que les spectateurs qui iront voir votre pièce attendent de votre théâtre ?

SARTRE. — Ça, je me le demande, le théâtre est tellement la *chose publique, la chose du public*, qu'une pièce échappe à l'auteur dès que le public est dans la salle. Mes pièces, en tout cas — quel qu'ait été leur sort — m'ont presque toutes échappé. Elles deviennent des *objets*. Après, vous dites : « Je n'ai pas voulu cela », comme Guillaume II pendant la guerre de 14. Mais ce qui est fait reste fait.

— Cela est évident pour les films... si du moins les films avaient une signification. En les « recevant », le public les détourne de leur sens ou y découvre un sens nouveau. Mais au théâtre, l'auteur ne peut-il pas intervenir, modifier la mise en scène, redresser ici ou là, imprimer une autre direction ?

SARTRE. — Non. Ce que l'on découvre tout à coup, devant sa pièce, c'est la part du diable. Il serait trop facile de dire : c'est le metteur en scène, ce sont les acteurs. Une pièce doit pouvoir être reprise, jouée à l'étranger : il faut donc qu'elle supporte d'être jouée par des acteurs qui ne collent pas exactement aux personnages. Chaque rôle et l'œuvre entière doivent comporter une marge plus ou moins définie de variations. Ce qui compte, c'est autre chose : d'abord les rapports imprévus qui surgissent à l'intérieur des actes et des scènes entre mille choses (gestes, attitudes, conduites des personnages, temps et lieux de l'action, décors, lumières, etc.). On peut agir sur tout cela, mais imparfaitement : un *objet* se crée avec ses caractères objectifs, qui échappent.

«Quand je vais au théâtre... »

Dans « Le Diable et le Bon Dieu », j'avais situé la plupart des scènes à la fin de la journée ou la nuit. Un beau jour, dans une salle de « couturières », je me suis aperçu que l'enchaînement de ces tableaux nocturnes en faisait une pièce de nuit. Or, c'est cela, précisément, que le public — avec plaisir ou déplaisir — découvre avant l'auteur, même s'il ne formule pas sa découverte.

Je me souviens aussi d'une scène de « Morts sans sépulture » ; des miliciens torturaient des résistants en 1944. Ce qui m'importait, ce n'était pas de montrer la réalité physique de la torture, mais le rapport de ces deux groupes d'hommes et leurs conflits. Et puis nous nous entendions bien : Vitold, acteur et metteur en scène, les autres acteurs et moi. On avait répété dans la bonne humeur. D'autant que Vitold qui n'avait jamais le temps de dîner choisissait le moment où on le conduisait dans les coulisses pour se jeter sur son sandwich et le dévorer. Comme il devait crier de douleur à la cantonade, il criait la bouche pleine, ce qui nous empêchait de « *croire* » à la scène. Et puis, au jour de la générale, certains spectateurs ont trouvé ce moment intolérable. J'ai découvert *par eux*, et je l'avoue, dans la stupeur, le véritable prix de la discrétion classique : il ne faut pas *tout* montrer. Vous savez ce que disent certains peintres d'aujourd'hui : un tableau, c'est *d'abord* un objet. Eh bien ! une pièce *représentée*, c'est d'abord un objet. Un objet qui a ses structures propres. Mais c'est le spectateur qui collabore avec l'auteur pour le faire apparaître.

— Etes-vous toujours d'accord ave~ cette transformation ?

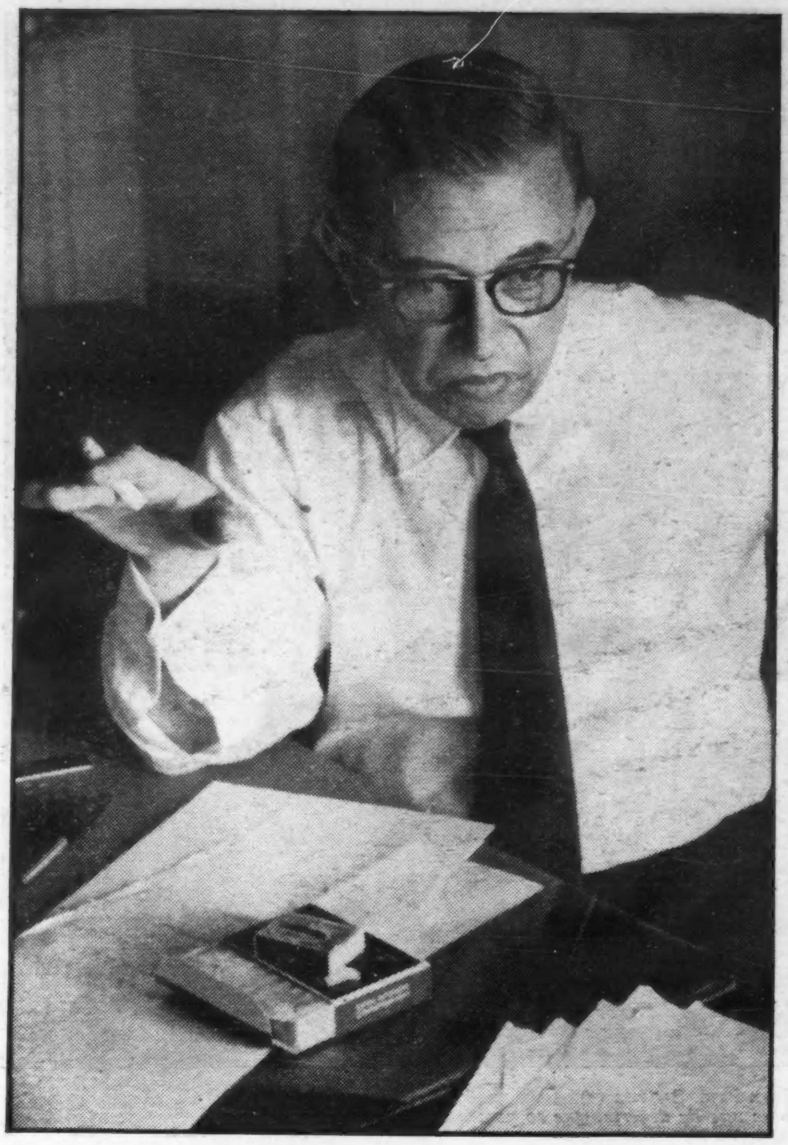
SARTRE. — Non. Mais qu'y faire ? Un public, c'est d'abord un rassemblement. C'est-à-dire que chaque spectateur se demande à la fois ce qu'il pense de la pièce et ce qu'en pense le voisin. Quand je vais au théâtre et que j'entends une pièce dont certaines répliques peuvent scandaliser des gens qui pourtant ne partagent pas mes opinions et que je les devine dans la salle, je n'ai pas ma complète liberté de jugement, je suis gêné *pour eux*. Quant à eux, ils seraient moins scandalisés s'ils ne pensaient aux spectateurs qui sont du même parti ou du même milieu ou de la même confession. De cette réaction tournante naît une réalité étrangère, dont personne n'est tout à fait responsable.

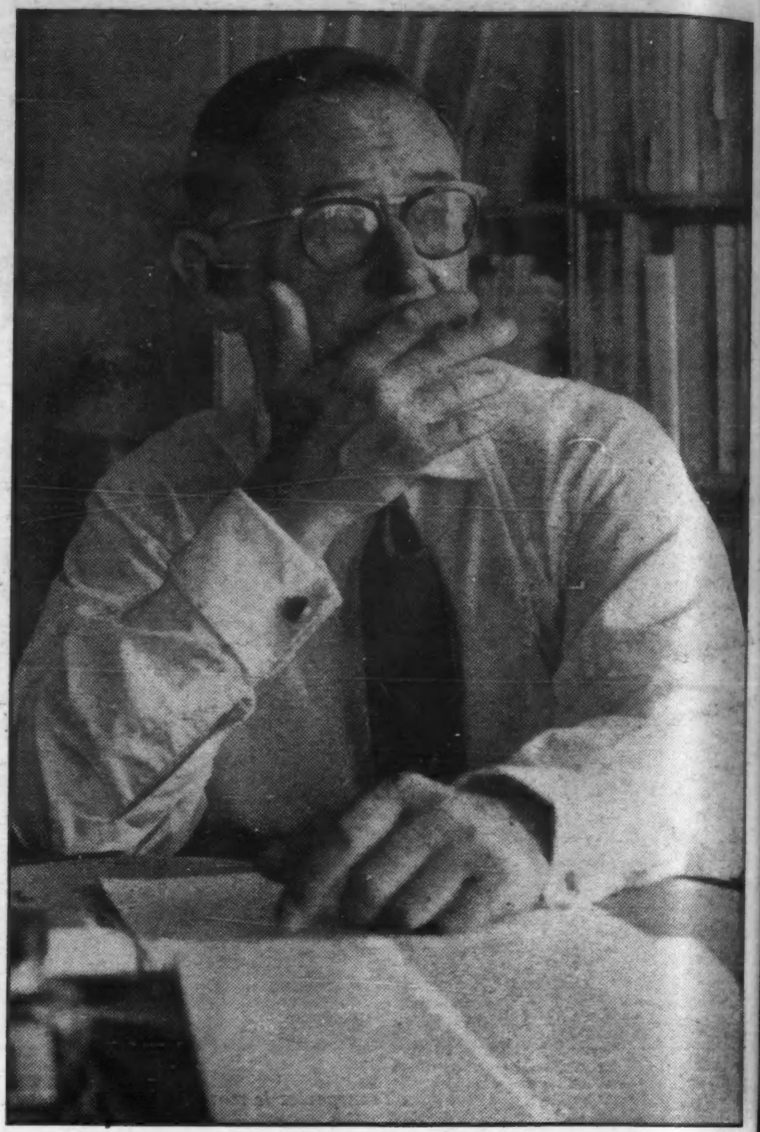
Là-dessus vient la presse qui *ne crée pas*, comme on croit, ce mouvement d'opinion, mais qui l'interprète et le cristallise. Les auteurs dramatiques ont tendance à lui reprocher de détourner de leurs pièces une partie du public. Mais il y a malentendu : le critique d'un quotidien ou d'un hebdomadaire est en réalité le représentant qualifié d'une certaine fraction de ce public. Il n'est écouté que si son jugement est en général confirmé par ses lecteurs. Autrement dit, tout se passe comme s'il *devinait* l'opinion des milieux qui le liront : et cela vient précisément de qu'il en fait lui-même partie.

Quand on a représenté « Les Mains sales », on a beaucoup loué — et à juste titre — François Périer et André Luguet. Sur la pièce elle-même, il y a

→

(*) De gauche à droite : Françoise Giroud, Robert Kanters, Claude Lanzmann, François Erval.





J.-P. SARTRE : « *Nous savons tous...* *...que le monde change...*

→

eu quelques hésitations : était-elle ou non anticommuniste ? Les critiques d'extrême gauche et ceux de la presse bourgeoise s'attendaient. Et depuis, finalement, les premiers ayant décidé qu'elle était dirigée contre leur parti — ce qui ne correspondait nullement à mon intention — les autres l'ont applaudie comme une machine de guerre et, par-là, leur ont donné raison. A partir de là, la pièce a pris un sens objectif que je n'ai jamais pu modifier.

— Depuis, cependant, vous avez eu l'occasion de faire connaître quelles étaient vos intentions ?

SARTRE. — J'ai crié dans le désert. Au théâtre, les intentions ne comptent pas. Ce qui compte, c'est ce qui *sort*. Le public écrit la pièce autant que l'auteur. Et, bien entendu, ce qui intervient pour conditionner les spectateurs, c'est l'époque, ses besoins, les conflits qui lui sont propres. Ainsi, l'on a pu prendre « Coriolan » pour une pièce antidémocratique que les fascistes allaient applaudir au Théâtre-Français vers 1934. Alors que des représentations récentes au Piccolo Theatro de Milan ont souligné au contraire l'aspect critique de cette même pièce et l'étude de la dictature comme mystification des masses. Cela dit, il va de soi que ce n'est pas la démocratie, mais la monarchie légitime et héréditaire que Shakespeare entendait opposer au dictateur.

— Ces métamorphoses ont-elles toujours eu lieu ?

« Et le public est ravi »

SARTRE. — Plus ou moins, j'imagine. Mais dans les grands moments de l'histoire du théâtre, il y avait une homogénéité réelle entre l'auteur et le public. Car celui-ci vivait plus ou moins consciemment les contradictions que celui-là mettait sur la scène. Il n'est pas douteux qu'Antigone représente, comme l'a d'ailleurs dit Hegel, le conflit des grandes familles aristocratiques en voie de désagrégation et de la *cité* qui se constitue contre elles en limitant leur pouvoir. Il n'est pas douteux que les Athéniens se sentaient profondément *concernés* par le conflit d'Antigone et de Créon. Il y avait donc un public *uni* pour le théâtre. De même, au XVII[e] siècle anglais, quand la langue anglaise s'enrichit sans cesse et quand la monarchie absolue s'établit, c'est la *nation anglaise* qui prend conscience d'elle-même par le théâtre élisabéthain.

A notre époque, les spectateurs viennent de milieux trop divers et parfois ont des intérêts trop opposés pour que l'on puisse prévoir les réactions du public assez hétérogène qu'ils constituent. De toute manière, le théâtre appartient, en gros, à la bourgeoisie. C'est elle qui soutient et alimente les salles de spectacle en se prêtant à une élévation constante du prix des places. Il y a tant de conflits internes dans les classes moyennes et même dans la classe dominante qu'une partie du public risquerait d'être choquée si le théâtre donnait de notre société une image qui plairait à d'autres spectateurs. Le résultat de ce compromis, c'est que le théâtre ne montre pas souvent les changements de l'homme et du monde, mais plutôt l'image d'un homme éternellement pareil à lui-même dans un univers qui ne change jamais.

Un exemple frappant, c'est que l'on ait ri mille fois à « La Petite Hutte ». Qu'est-ce que c'est, « La Petite Hutte » ? On vous dit : changeons toutes les circonstances du trio bourgeois, c'est-à-dire la femme, le mari et l'amant. Transportons-les dans une île déserte et que se passe-t-il ? Le trio demeure, d'une manière ou d'une autre. Rien n'est changé. Rien ne change. Et le public est ravi. Dans une autre pièce entre naufragés sur une île déserte, une pièce anglaise, « L'Admirable Crichton », on voit le domestique, Crichton, s'imposer aux autres naufragés et gagner leur respect parce qu'il est « le meilleur ». Cela signifie-t-il que le monde peut changer ? Non. Quand on voit un bateau au loin, Crichton choisit de se faire rapatrier et de réintégrer ainsi sa position inférieure. Les rapports entre les personnages redeviennent ce qu'ils étaient. Simplement, cette Robinsonnade aura rendu les maîtres meilleurs grâce aux vertus du valet. L'Angleterre est éternelle. C'était ce qu'il fallait démontrer. Or, nous savons tous que le monde change, qu'il change l'homme et que l'homme change le monde. Et si ce n'est pas cela qui doit être le sujet profond de toute pièce de théâtre, alors c'est que le théâtre n'a plus de sujet.

— N'est-ce pas justement ce sujet que Bertolt Brecht traite dans toutes ses pièces ?

SARTRE. — Exactement. On prétend souvent qu'il veut donner une interprétation marxiste du monde dans sa totalité. Ce n'est pas cela. Certes, il est marxiste, profondément. Mais, homme de théâtre, ce sont malgré tout les drames individuels qui l'intéressent. Il entend montrer simplement qu'il n'y a pas de drame individuel qui ne soit entièrement conditionné par la situation historique et qui, en même temps, ne se retourne sur la situation sociale pour la conditionner. C'est pourquoi ses personnages sont toujours ambigus : il met en lumière leurs contradictions qui sont celles de leur époque et tente de montrer, en même temps, comment ils font leur destin.

« Le vrai propos de Brecht... »

Je pense à Galiléo Galilée. On le voit, dans la pièce de Brecht, entièrement conditionné par le moment où il vit, moment où la science qui naît heurte profondément les traditions, les croyances, les intérêts de l'Eglise et de l'aristocratie. Et cet homme qui constitue la science est en même temps le premier qui la trahit. Pourquoi ? Parce que son courage physique l'abandonne, mais surtout parce qu'il n'a pas compris que son sort n'était pas avec les grands de ce monde, mais avec la partie de la société qui conditionne la science parce qu'elle en a besoin pour se développer. A l'époque, la bourgeoisie. Ayant choisi le camp des prélats et des princes, Galilée refuse que les bourgeois le soutiennent. Donc Galilée est responsable de son destin. Il le fait. Mais en même temps son erreur ne peut s'expliquer qu'à un moment où l'homme de science est une sorte de valet des seigneurs ou des prélats et où par conséquent il se méconnaît lui-même en même temps qu'il crée ce qui transformera sa condition.

— Et comment Brecht a-t-il échappé, lui, à la transformation de l'œuvre par son public ?

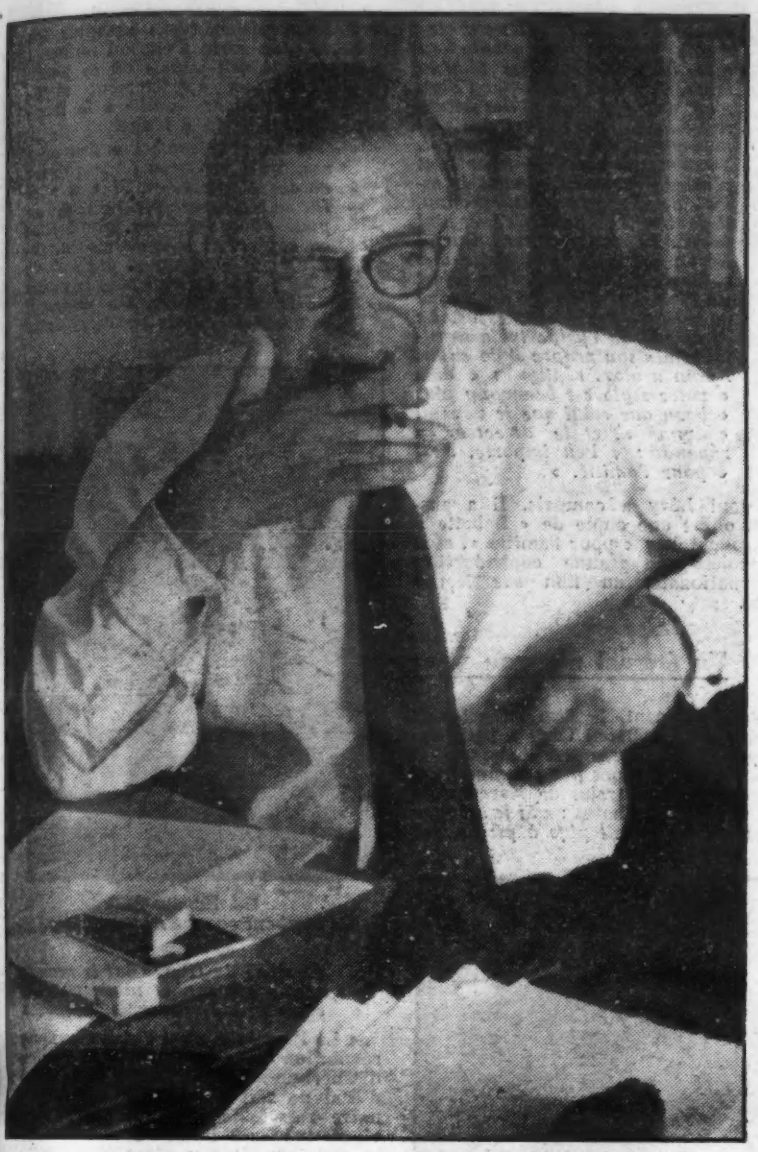
SARTRE. — Tout d'abord parce que, malgré tous ses problèmes, tous ses conflits profonds, toutes ses tensions internes, le public de l'Allemagne de l'Est est relativement unifié. Cette société en construction — quoi qu'on puisse penser sur elle — fournit au théâtre des spectateurs qui ont des soucis et des espoirs communs et qui ne viennent pas, comme chez nous, de tous les horizons. La preuve en est que nous n'avons compris l'art et le sens des pièces de Brecht que dans la mesure où c'est *ailleurs* qu'il a eu du succès.

— Mais les pièces de Brecht ont été écrites avant l'existence de cette société...

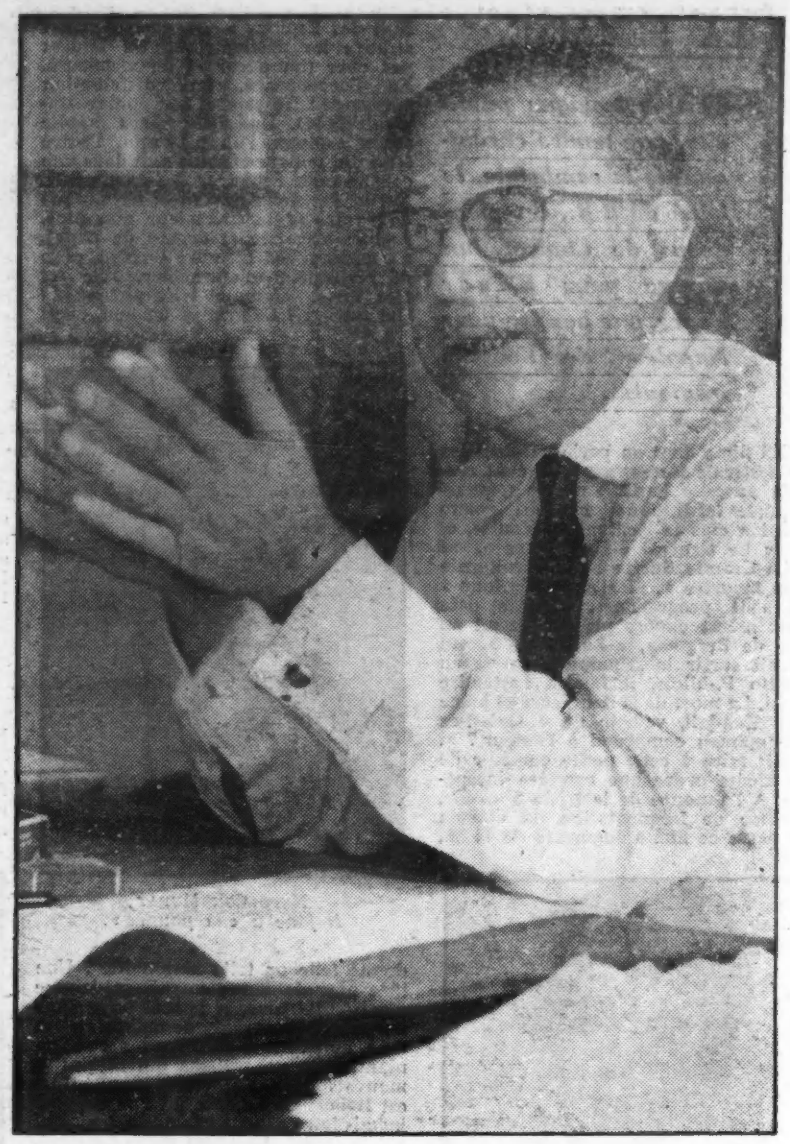
SARTRE. — Oui. Mais ses vrais succès sont d'après.

— En êtes-vous sûr... Brecht a connu le succès en Allemagne avant Hitler même, sous la République de Weimar. Puis pendant le nazisme, à New York. Il en a actuellement en Allemagne occidentale, et en Suisse et à Londres. Donc, il dépasse son public unifié.

SARTRE. — C'est très vrai. Mais remarquez la différence entre le Brecht d'aujourd'hui et le Brecht du temps que l'on jouait « L'Opéra de quat' sous » à Paris. Aujourd'hui nous savons ce qu'est Brecht. Mais quand nous avons vu « L'Opéra de quat' sous » avec Simone de Beauvoir avant la guerre, nous n'avons vu que ce qu'on appelle une satire de la société. C'était très amusant. C'était charmant. Bon. Mais le vrai propos de Brecht nous a complètement échappé. Quand je suis sorti du théâtre — voilà la transformation par le public — il y a plus de vingt ans, j'ai trouvé la pièce anarchiste : les bourgeois sont tous pourris, le chef de police est un ban-



...qu'il change l'homme...



...et que l'homme change le monde.

dit, mais, d'autre part, la pièce nous présente les masses comme des mendiants et leurs chefs comme des voleurs qui les trompent. Le côté positif de la double critique m'a échappé comme à tout le public d'alors...

— Le film de Pabst a tout de même été considéré, en France, comme un film « de gauche ». C'était l'interprétation la plus répandue de « L'Opéra de quat' sous »...

SARTRE. — Parce qu'on tapait sur les banquiers et sur les policiers. Mais on peut taper aussi à droite sur les banquiers. Tout est dans la manière. Les malentendus ont disparu lorsque Brecht a pu traiter son public en face. Il a décidé de mettre le spectateur dans le coup et puisque, de toute façon, le public collabore avec l'auteur, il a tenté de le guider dans cette collaboration. Une pièce de théâtre, c'est l'image animée de l'homme et le monde en image devant l'homme. Il s'agit de savoir quel rapport il y a entre le public et l'image. Je pense que ce que Brecht voulait détruire, c'est le rapport de participation qui est le rapport du théâtre bourgeois normal — ce n'est pas le cas du théâtre classique — avec le spectateur. *Participer* au spectacle, c'est par exemple s'incarner plus ou moins dans l'image du héros qui se fait tuer ou dans l'image de l'amoureux... C'est alors redouter que l'amoureux ne soit trompé ou que le héros ne meure à la fin.

La participation, c'est une manière de vivre un rapport presque charnel avec l'image, donc de ne pas la connaître. De la même façon, on ne peut pas réellement connaître quelqu'un dont on tombe amoureux, avec qui l'on vit une vie passionnée et violente.

Si l'on « participe » — ce qui gênait Brecht — on transforme.

On a pu dire, très justement, qu'à une pièce comportant un vrai héros, un révolutionnaire qui dépasse ses propres contradictions et qui en triomphe dans la mort, un bourgeois peut participer. Pourquoi ? Parce qu'il n'éprouvera pas de malaise. Parce qu'après tout, le bourgeois peut s'identifier à ce héros tout comme certains disent : « Moi, je suis pour l'Algérie française, mais je respecte le combattant F.L.N. qui se fait tuer héroïquement », le spectateur peut se dire, quand cet homme de gauche liquide ses contradictions et meurt en héros pour une certaine société : « Je désapprouve la société qu'il souhaite, mais je ne puis m'empêcher de voir en lui l'image d'un homme qui a su concilier en lui des tendances contradictoires. J'ai les mêmes — qui sont d'un autre ordre — et cette histoire me montre qu'on peut toujours les dépasser. » Il s'en ira donc content. Il aura compris que dans toute société et en toute situation, le dépassement est possible et, par suite, repoussant le *contenu* de la pièce, il se satisfera du schème formel de l'héroïsme. En ce sens, le héros positif des pièces soviétiques ne *gêne* pas le spectateur bourgeois.

« Ces sauvages, c'est nous... »

Brecht pensait que le dépassement d'une situation pénible et contradictoire n'était jamais l'affaire d'un individu, mais que seule une société entière, dans le mouvement historique, pouvait se transformer. Il souhaitait qu'on sorte du théâtre dans le malaise, c'est-à-dire en saisissant la contradiction par ses causes, mais sans possibilité de la dépasser dans un mouvement de l'âme.

— De « Tartufe » aussi, on devait sortir très mal à l'aise...

SARTRE. — Pour moi, les classiques ont un rapport très net avec Brecht ; on trouve chez eux à la fois le recul et la distanciation. Je ne pense pas qu'on s'intéresse énormément au sort d'Orgon ou d'Elmire. Tartufe est repoussant, lui, mais sans provoquer d'horreur. On est donc assez calme. On rit, modérément. C'est surtout la distance qui fait la force de la pièce.

Ce qu'a voulu Brecht, ce qu'ont voulu nos classiques, c'est provoquer ce que Platon appelait la « source de toute philosophie », c'est-à-dire l'étonnement, en donnant comme non-familier ce qui est familier. Remarquez que ce procédé, Voltaire l'utilisait dans ses romans. Il suffit de présenter des personnages d'un autre monde. De sorte que l'on puisse en rire, puis que l'on se dise en sortant : « Tiens, mais ce monde-là, c'est le mien ! » L'idéal du théâtre brechtien, ce serait que le public fût comme un groupe d'ethnographes rencontrant tout à coup une peuplade sauvage. S'approchant et se disant soudain, dans la stupeur : ces sauvages, c'est nous. C'est à ce moment que le public devient lui-même un collaborateur de l'auteur : en se reconnaissant, mais dans l'étrangeté, comme s'il était un autre, il se *fait exister* en face de lui comme *objet* et il se *voit* sans *s'incarner*, donc en se comprenant.

— Tout à l'heure, vous disiez que le ressort d'une pièce devrait être l'étonnement platonicien. Croyez-vous que ce soit, au théâtre, un ressort suffisant ? N'y a-t-il pas d'autres liens affectifs entre le spectateur et la scène ? Ne sera-ce pas une représentation passablement froide ?

SARTRE. — Sûrement. Mais ce n'est pas ce que voulait Brecht. Il souhaitait seulement que l'émotion du spectateur ne fût pas aveugle. Après tout, dans « Mère Courage », sa femme, qui était aussi son admirable interprète, Hélène Weigel, a fait pleurer.

L'idéal serait de « *montrer* » et « *d'émouvoir* » en même temps. Je ne crois pas que Brecht eût jugé cette contradiction comme une indépassable absurdité.

Tout dépend de la perspective qu'on adopte quand on veut raconter une histoire : ou bien on prend le point de vue de l'éternel : c'est ainsi, cela sera toujours ainsi, la femme sera toujours l'Eternel féminin, etc. Dans ce cas, nous retombons sur ce théâtre de la « nature humaine », que j'appellerai bourgeois. Ou bien, on la regarde comme le signe d'un mouvement qui s'amorce ou d'une liquidation qui se poursuit. C'est-à-dire du point de vue historique, mieux : du point de vue de l'avenir. Dans « Maison de Poupée », qui traite de l'émancipation de la femme, à une époque où il n'en était guère question, Ibsen s'est placé dans une perspective d'avenir : c'est du point de vue de l'avenir qu'il a vu l'effondrement de ce mari autoritaire et nul et la libération de Nora.

— Un futur immédiat, très proche. Dans vos propres pièces, comment voyez-vous cette incorporation d'un futur immédiat ?

« Nous serons jugés »

SARTRE. — Jusqu'ici, je ne m'en étais pas beaucoup soucié. Je m'y suis essayé un peu dans « Les Séquestrés d'Altona ». Toute la pièce est construite du point de vue d'un avenir à la fois faux et vrai. La folie du séquestré consiste, pour éviter de se sentir coupable, à se considérer comme le témoin d'un siècle en train de disparaître et à s'adresser à un tribunal supérieur. Naturellement, il ne dit que des bêtises, il ne raconte pas ce qu'est véritablement ce siècle, mais je voudrais que le spectateur se sente un peu en présence de ce tribunal... Ou, tout simplement, des siècles qui viennent.

Notre siècle sera jugé, comme nous faisons du XIX[e] ou du XVIII[e]. Il aura sa place dans l'histoire que d'une certaine façon il créera et il appellera un jugement d'une moralité objective sur les hommes. Je voudrais que le public, à travers les fariboles de mon personnage, se sente en présence de ce tribunal.

Tout cela, bien entendu, ce sont des châteaux en Espagne. Mais si la chose pouvait réussir, cela donnerait au spectateur l'impression de glisser dans le passé. J'essaie de faire sentir notre temps dans la mesure où, petit à petit, ce siècle s'en va... Comme on dit à la fin de chaque année : l'année 1959 était « comme ça »... Espérons que l'année 1960 sera meilleure !

J'aimerais que le public voie, du dehors, notre siècle, chose étrangère, en témoin. Et qu'en même temps, il participe, puisqu'il fait ce siècle. Il y a d'ailleurs quelque chose de particulier à notre époque : c'est que nous savons que nous serons jugés.

(*Copyright « L'Express » : « Mondial-Press ».*)

LA SEMAINE

● ***Une tragique publicité, une tendre chronique de la cambriole, le bébé de B.B., les plongeons de Clouzot, un voyage pour Edgar Faure, une poupée pour Napoléon, des Ecossais évanouis...***

LES films dont on parle pendant les festivals sortent généralement aussitôt après à Paris. Cette fois, pourtant, le traditionnel bal du comte Volpi a clos le Festival de Venise, et ni « Le General della Rovere », ni « La Grande Guerre », ni « Autopsie d'un meurtre », ni « A double tour » ne sont programmés. Aucune date n'est même encore prévue. Quant au film de Bergman, « Le Visage », qui devait sortir la semaine dernière au Studio Publicis, il faudra l'attendre aussi. La mort de la délicieuse et jeune Kay Kendall, vedette de « Qu'est-ce que maman comprend à l'amour ? », a fait faire à cette petite comédie de deuxième ordre une carrière inespérée. A l'annonce de la triste nouvelle, l'indice de fréquentation du cinéma où passe ce film a augmenté de 45 %,

KAY KENDALL
Un succès triste

et cette semaine l'affluence est la même qu'aux premiers jours.

Deux films, signalés à notre attention par Venise, sont néanmoins présentés cette semaine sur les Champs-Elysées :

« Le Pigeon » (1), de Mario Monicelli, parce que Monicelli vient d'obtenir un demi-lion d'or (pour « La Grande Guerre ») et « La Nuit des Espions », de Robert Hossein.

Mario Monicelli est un jeune réalisateur de trente-deux ans qui a obtenu pour ce film le Prix de la Critique italienne, une palme d'or à Bordighera, une coquille d'argent à San Sebastian et un voile de je ne sais plus quoi, à Locarno. C'est beaucoup pour un petit film néo-réaliste de plus.

Tendre chronique de la cambriole dans les faubourgs, drôlerie, gentillesse, « Le Pigeon » (celui qui voudra bien aller en prison pour un autre, qui se fera « pigeonner », victime du « Bidone ») est un film comme on en a vu des dizaines, mais la veine était bonne. Quinze ans après, il y a encore de la fraîcheur et de l'humour dans ces roueries prises sur le vif.

Le film de Robert Hossein, « La Nuit des Espions » (2), avait de quoi séduire les producteurs. Un budget pas cher (un décor et deux acteurs. En l'occurrence, une distribution commode : Hossein et son épouse Marina Vlady). Une idée assez habile (deux espions, l'un masculin, l'autre féminin, se trouvent une nuit dans une cabane pour échanger des documents. Aucun des deux ne sait la nationalité de l'autre et le spectateur non plus. Amour, angoisse et orgues de papa). La musique est d'André Gosslin, père du réalisateur-auteur-acteur. Elle est très forte. L'amour triomphera-t-il ? Qui est qui ? Déterminé ou non, étant

NAPOLÉON MURAT
Il joue à « la poupée ».

donné telle ou telle nationalité ? Une idée pirandellienne en somme, teintée d'existentialisme, et le tout noyé dans un pathos incroyable de naïveté, plein d'un humanisme de premier communiant, avec un lyrisme qui rejoint le mauvais goût. Tel est le film, et tel est Robert Hossein, à qui l'on ne peut jamais faire ni tout à fait honte, ni tout à fait crédit. Au début de sa carrière, il avait séduit Raoul Lévy, qui avait essayé de lancer le couple Hossein-Vlady. Lévy avait même participé à la production de « La Sorcière », mais le coup du couple-vedette, il ne le réussit que plus tard... avec Vadim-Bardot.

(1) Broadway.
(2) Mercury, Madeleine.

Douze valises

Une autre opération publicitaire réussie, c'est « Babette ». Après 30.000 citoyens soviétiques, nous verrons cette semaine le film de Christian-Jaque, que Raoul Lévy est allé montrer de Tashkent à Leningrad.

Brigitte Bardot et Jacques Charrier, que « Babette » a réunis, attendent maintenant pour le début de 1960 la naissance de celui ou de celle qui sera sûrement le nouveau-né le plus photographié du monde : le bébé de B.B. Puis, la nouvelle mère de famille tournera avec H.-G. Clouzot « La Vérité », toujours produit par Raoul-J. Lévy, une histoire d'Assises dont Clouzot vient de terminer le scénario. Clouzot se repose au cap d'Antibes en effectuant des plongées sous-marines (« J'ai atteint quarante-trois mètres jeudi dernier. C'est passionnant. Mais je voudrais entraîner Raoul Lévy. Il refuse en me disant : *« Dans une association comme la nôtre, il faut qu'il y en ait toujours un qui reste à la surface »*).

Raoul Lévy est revenu de Russie, dithyrambique :

« Qu'est-ce que ça peut faire de ne pas avoir de chaussures si on a le spoutnik ?... Le ministre de la Culture m'a dit : « Les « Américains savent bien que si « nous voulions, nous pourrions « envoyer douze hommes aux « U.S.A., porteurs de douze valises contenant chacune une « bombe atomique. Il est vrai « que nous aurions peut-être un « peu de mal à trouver les va- « lises... ». Rien ne ressemble plus à l'Amérique que la Russie, ajoute Raoul Lévy. *Ils ont le même système de production qu'à Hollywood et les réalisateurs, s'ils sont payés par l'Etat, n'en ont pas moins des situations brillantes. Ils ont des primes correspondant à leur talent. Youtkevitch ou Cholokhov ont plusieurs voitures. Quand le talent de quelqu'un est reconnu, il peut tout se permettre, et tout faire... Et quelle classe ! Quand Nixon est venu, il a visité une usine à Novosibirsk. Il a offert un stylo au directeur de l'usine avec son nom écrit dessus. Le directeur de l'usine lui a aussitôt tendu son propre stylo en or. Nixon a alors répliqué : « Mais « votre stylo est beaucoup plus « beau que celui que je vous ai « donné », et le directeur a répondu : « Peu importe, c'est « pour l'amitié. »*

Raoul Lévy a compris. Il a aussitôt offert une copie de « Babette » à Krouchtchev « pour l'amitié », et il a projeté une grande coproduction internationale, un film sur Marco Polo.

Un éternel nouveau venu

Pour l'instant, le film en est aux préliminaires. Raoul Lévy a juste engagé un globe-trotter auquel il donne 10.000 francs par semaine pour faire à pied le trajet de Marco Polo en prenant des photos : « *Si je lui donnais plus il n'irait plus à pied* », dit

EDGAR FAURE
Sur les traces de Marco Polo.

ce producteur avisé, qui partira lui-même le 15 octobre négocier en Russie et en Chine les bases de son grand projet. Il a demandé à Edgar Faure de le suivre dans cette opération, en qualité d'avocat-conseil.

Les films que l'on prépare en cette rentrée confirment l'incursion massive des écrivains dans le cinéma. Raymond Queneau (qui a déjà écrit les dialogues de « Monsieur Ripois » et le texte du « Chant du Styrène » de Resnais), travaille avec J.-P. Mocky (« Les Dragueurs »). Le film s'intitulera « Le Couple ». François Leterrier (la vedette du « Condamné à mort s'est échappé ») fera sa première mise en scène en portant à l'écran « Les mauvais coups », de Roger Vailland. Dialogues de Roger Vailland, qui prend goût au cinéma. Claude Chabrol voudrait tourner « Les Poissons-Chats », de Monique Lange, et Louis Malle essaie d'écarter les angoisses qui l'ont déjà fait reculer devant deux films en préparant l'adaptation de « Zazie dans le métro ».

C'est Napoléon Murat qui produira audacieusement « La Poupée », de Jacques Audiberti, mise en scène de Jacques Baratier (« Goha »). Audiberti, qui est largement applaudi cette semaine au théâtre (voir la critique de Robert Kanters) est, à soixante ans, après avoir publié vingt romans et écrit seize pièces (sans compter les poèmes), une sorte d'éternel nouveau venu, qui ne sait jamais où se poser (il cherche un appartement silencieux). Son univers oscille à la frontière du rêve et de la réalité.

« La représentation des choses, dit-il, *est aussi forte que les choses elles-mêmes. Si « K » et Ike se réunissaient cette semaine pour coproduire un grand film en couleurs russo-américain, intitulé « La grande guerre de* 1960 *», ce ne serait plus la peine de faire la guerre. On pourrait tourner deux fins pour les deux*

UN ECOSSAIS
Ils tombent comme des mouches.

versions du film. Tout le monde serait content, et nous aurions eu notre indispensable guerre... »

« La Poupée », c'est l'histoire d'une révolution dans un pays imaginaire d'Amérique du Sud, mais le coup d'Etat ne sert à rien. Le révolutionnaire ressemble au dictateur et devient d'ailleurs lui-même à son tour le dictateur. Il dira alors à son peuple : *« Heureusement que je suis arrivé, sans cela vous auriez la dictature. »*

Jacques Baratier tournera en février dans une Amérique du Sud de convention entièrement reconstruite en studio :

« J'ai écrit ce livre il y a cinq ans, précise Audiberti. *Fidel Castro, c'est la preuve que je ne rêve pas tellement. Le film sera une farce burlesque, de la réalité badigeonnée de fantaisie. Je crois que je fais des dialogues curieux au cinéma. Tel personnage s'écrira par exemple : « Quelle belle place ! ». Au cinéma, on le voit bien que c'est une belle place. Pas la peine de le dire, mais j'aime bien que les personnages vivent sans se soucier de l'image. »*

Tout pour l'image, c'est au contraire le dernier film de Franju : « Les Yeux sans visage », présenté à Edimbourg. Lors de la projection de ce film d'horreur, les spectateurs sont tombés comme des mouches. Franju se promène actuellement à Paris avec une série de photos représentant des Ecossais évanouis.

MICHELE MANCEAUX.

Que faites-vous vendredi prochain ?
VENEZ VOUS JOINDRE A NOUS
à partir de 21 heures
au « CLUB MONCEAU »
8, RUE MEDERIC (métro Courcelles)
2e étage au fond de la cour
Conférences - Auditions de disques
Sorties le dimanche
Ambiance jeune et sympathique

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 21 ..	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE	Mercredi 23	20 h. 45	ROMEO ET JULIETTE
Mercredi 23.	20 h. 30	DAPHNIS ET CHLOE SOIR DE FETE SYMPHONIE FANTASTIQUE	Jeudi 24.....	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
			Vendredi 25 .	21 h.	SOIREE DE BALLETS
Vendredi 25.	20 h. 40	LES INDES GALANTES	Samedi 26...	20 h. 45	ROMEO ET JULIETTE
Samedi 26..	20 h. 40	LES INDES GALANTES	Dimanche 27.	14 h.	CAVALLERIA RUSTICANA LES PECHEURS DE PERLES
Dimanche 27	20 h. 40	LES INDES GALANTES			

JEUDI 24 SEPTEMBRE à 20 h. 45
au PALAIS DE CHAILLOT
en avant-première parisienne
« Certains l'aiment chaud »
avec Marilyn MONROE
au profit des œuvres sociales de la 1re D. F. L.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

Bonjour, Michel-Droit !... Cher Marcel Achard... Que j'aime « Lectures pour tous » ! Jugerons-nous « Tic-Tac-Dou » ? La chance de Roger Planchon.

A peine débarqué à Malagar, le soir du 7 septembre, sans consulter aucun programme, je résolus de piquer une tête en pleine émission. Ce fut Michel-Droit qui m'accueillit dans ma propre maison. « Bonjour, Michel-Droit ! » En quelques courtes phrases claires, il expliquait aux téléspectateurs pourquoi nous devons prendre au sérieux l'affaire du Laos. Michel-Droit ne croit pas s'adresser à des imbéciles ; comme d'ailleurs les autres commentateurs politiques de la télévision, il ne vise jamais bas.

Il a d'autres qualités qui sont des dons du ciel. Edouard Bourdet, quand il voulait juger d'une vocation au théâtre, disait : « *D'abord le physique. Ensuite la voix. Le reste s'apprend.* » Je serais tenté, pour la télévision, de dire : « *D'abord le regard.* » Combien d'hommes n'ont pas de regard ! Chez les femmes, l'œil importe moins : les téléspectateurs ne les regardent pas dans les yeux. Oui, pour les hommes, d'abord le regard ; mais le tout n'est pas d'avoir de la prunelle ; encore faut-il apprendre à ne pas en jouer.

Me voilà déjà bien embarrassé. S'il est un métier dont j'ai l'horreur, c'est celui de critique dramatique, bien que je l'aie pratiqué à certains moments de ma jeunesse. Je me suis toujours tenu le plus que j'ai pu de l'autre côté de la barricade, non avec les écrivains qui jugent, mais avec ceux qui sont jugés. Pourtant, il faut parler de cette « Pavane de Blois », de M. André Josset. Et qu'il est difficile de trouver le ton juste, quand on a aussi peu de goût que j'en ai pour les pièces à costumes ! Au théâtre, Shakespeare a jeté l'interdit sur l'Histoire. Comment oser l'aborder après lui ? Surtout cette histoire-là : celle des derniers Valois. La vue qu'en prend M. André Josset, c'est peu de dire qu'elle dérange la mienne. Et quel langage il prête à ce beau monde féroce ! Il ne pouvait, bien sûr, pasticher Montaigne ; mais il eût fallu en retrouver l'équivalent poétique.

Michel Bouquet est un acteur que j'admire, l'un des meilleurs d'aujourd'hui, bien trop honnête pour jouer Henri III. Seul Pierre Fresnay fût parvenu à l'être. Il devient qui il veut ; par exemple Offenbach, comme dans ce film de Marcel Achard que le petit écran vient de reprendre et où l'anecdote n'est qu'un prétexte : Yvonne Printemps y enfile, si j'ose dire, les célèbres perles de sa voix.

Le meilleur de l'émission fut Marcel Achard lui-même et ses lunettes, venu pour nous présenter son film dont il paraissait fort content, si à l'aise sur le petit écran qu'on sentait qu'il y serait resté volontiers toute la soirée pour son plaisir et pour le nôtre... mais il fallut bien donner le film. Mon nouveau confrère a révélé aux téléspectateurs et à moi-même un secret de l'Académie. Elle songerait sérieusement à appeler dans son sein des cinéastes. En voilà une nouvelle ! Mais qui a jamais su, cher Marcel Achard, ce que l'Académie veut ou ne veut pas ?

(Christian Morin)

FRANÇOIS MAURIAC, NOUVEAU CRITIQUE DE T.V. (1)
« Je serais tenté de dire : d'abord le regard. »

Une seule carabine

« Lectures pour Tous. » Ah ! que j'aime cette émission ! La meilleure preuve qu'elle est efficace, c'est que je vais lire sans plus tarder « L'Expérience », d'Albert Palle. Le petit écran permet, dès la première minute, de classer les auteurs. Il y a les habiles qui disent ce qu'ils croient utile pour plaire et pour donner envie aux gens d'acheter leurs bouquins ; et il y a les sincères qui écoutent avec angoisse la question posée et dont les mains tourmentées, le regard, trahi la recherche intérieure pour trouver le mot juste qui serre au plus près la vérité. Tel est Albert Palle, dont le beau visage émergeait d'une histoire qui n'était peut-être pas celle de son livre...

Que Pierre Bellemare se rassure : nous ne jugerons pas son « Tic-Tac-Dou » sur ce demi-ratage du 10 septembre. Nous attendrons que ce nouveau jeu soit rodé. Mais, hier soir, que de malchances ! Je n'ai jamais vu une carabine de si mauvaise volonté. Dans tous les tirs de foire, les carabines font leur métier et les pipes se cassent. Peut-être n'y avait-il en France qu'une seule carabine pour rater à tous les coups et il a fallu que Pierre Bellemare tombât sur celle-là ! Mais soyons sérieux : avec « Tic-Tac-Dou », nous touchons la vraie pierre d'achoppement pour la télévision : tout s'y use avec rapidité. Les jeux qui nous enchantaient il y a un an, c'est vrai qu'ils ne nous amusaient plus. Les animateurs se voient donc condamnés à un renouvellement sans fin. Leur tyran, qui a un million de têtes, se fatigue vite et, comme tous les tyrans, son ennemi est la satiété. « Du nouveau ! » C'est le dernier mot du dernier vers des « Fleurs du Mal » :

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau !

Ce nouveau qu'il faut tirer de l'inconnu, fût-ce au moyen d'un jeu, pourquoi n'intéresserait-il pas aussi l'esprit ? Etre entendu par une foule immense de spectateurs, demeurer à leur niveau, les divertir et pourtant ne pas les abaisser, et peut-être les élever, voilà pour les animateurs de la télévision le nœud du problème.

Comme Dullin

Le 11, grand intérêt de ce reportage sur Roger Planchon, transmis en direct de Lyon-Villeurbanne. Roger Planchon, ce n'était guère qu'un nom pour moi, je l'avoue. Le peu que nous avons vu sur notre écran de son interprétation de « Henry IV » n'eût pas suffi à me donner une idée de ce qu'il tente. Mais il y avait lui, son visage de possédé, ses propos de mystique. Rien ne m'est si étranger, il faut en convenir, que cette religion du théâtre, qui a conquis les meilleurs, parmi mes contemporains. Non que je n'en aie le goût, mais sans y avoir jamais mêlé de ces préoccupations qui ennoblissent la tentative d'un Planchon.

Pourtant, hier soir, en l'écoutant, je me suis senti un peu touché de la grâce : un théâtre pour le peuple, il ne s'agit pas de cela, mais d'une accession de la classe ouvrière aux grandes œuvres écrites pour tous les hommes ; et par là une communion de tous les hommes, de toutes les classes, dans Shakespeare, dans Mari-

(1) Regardant l'une des émissions de la semaine chez lui à Malagar (Gironde).

→

Les nouveautés les plus valables
du Salon de la RADIO et de la TELEVISION
ont été sélectionnées pour vous par le

PHOTO-RADIO-CLUB

Les techniciens du PHOTO-RADIO-CLUB sont à votre disposition pour vous conseiller au mieux. Dans une ambiance jeune et agréable, vous y comparerez — en fonctionnement — la gamme complète des plus GRANDES MARQUES françaises et étrangères en appareils Radio, Télévision, Magnétophones, Electrophones, Chaînes de Haute Fidélité monaurales et stéréophoniques.

Naturellement, avec les REMISES CLUB, des **remises REELLES de 20 % sur le prix de vente** (*). Le SERVICE CLUB, pour les installations Télévision, sans aucun souci pour vous. Et comme toujours, GRATUITEMENT, la GARANTIE TOTALE CLUB comprenant pièces, main-d'œuvre, etc.

(*) En quelques années, le **PHOTO-RADIO-CLUB** est devenu la plus importante maison française de Photo-Radio parce que ses adhérents, de plus en plus nombreux, lui font confiance. Ils savent qu'ils paieront toujours moins cher qu'ailleurs car ses remises sont réelles (100 moins 20 y font vraiment 80) et que le CLUB ne vend que des appareils sélectionnés dont la qualité est éprouvée. (Voir « L'Express » du 28 mai 1959.)

PHOTO-RADIO-CLUB - 6, bd de Sébastopol, Paris (4e) - Métro Châtelet

Martial *le cadeau idéal !..*

Le POUSSINET, modèle de poche à TRANSISTORS
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 800 gr. PO - GO
Prise pour casque ou HP supplémentaire.
Six teintes au choix. Sacoche cuir.
Prix : 27.950 fr. + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le **POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE.**
Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O.C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 h.) ou à lampes.
Démonstration chez tous nos Agents
Documentation sur demande
Construct. C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS-1er, LOU. 56-47
SALON DE LA RADIO, Pte de Versailles

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
W. C. FIELDS
dans un film inédit
PASSEZ MUSCADE !
et 3/4 d'heure avec
MAC SENNETT, HARRY LANGDON

Les 2 derniers chefs-d'œuvre de
S. M. EISENSTEIN en version INTEGRALE
avec Nicolas TCHERKASSOV
Musique de Serge PROKOFIEV
AGRICULTEURS 8 r. d'Athènes - TRI 96-48
IVAN LE TERRIBLE
CAUMARTIN 17 r. Caumartin 9e - OPE 81-50
ALEXANDRE NEWSKI

C'est vendredi 18 qu'aura lieu au THEATRE DES VARIETES la première représentation publique de « UN ROSSIGNOL CHANTAIT », comédie en trois actes de Robert LAMOUREUX, décors et mise en scène de JEAN MARAIS, avec DANY ROBIN, ROBERT LAMOUREUX, RENAUD MARY et GUY TREJAN.

Communiqué.

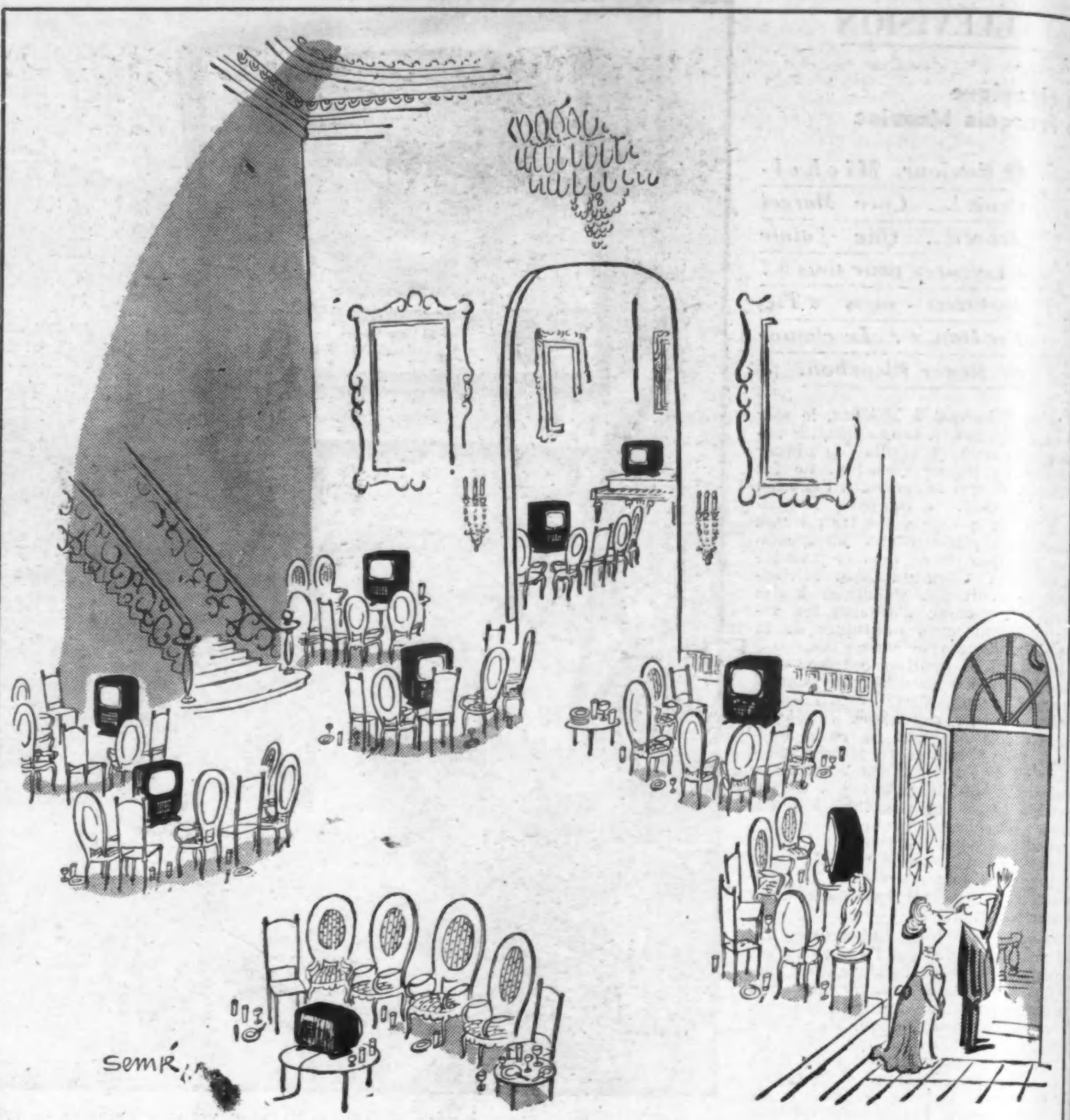
de Mack Sennett à Laurel et Hardy
LA GRANDE EPOQUE
Une évocation de L'AGE D'OR DU COMIQUE AMÉRICAIN
présentée par RENÉ CLAIR
75 minutes de Fou-Rire !
MONTE-CARLO
52 Champs-Elysées
1ère EXCLUSIVITE

5e MOIS D'EXCLUSIVITE
DRÔLE DE DRAME
URSULINES 10, r. Ursulines (5e)
de Marcel CARNÉ

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Cabarets Dancings
le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS
ROYAL S'GERMAIN Pl. St-Ger.-des-Prés LIT 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
MENU TOURISTIQUE 1200 Frs VIN COMPRIS
TOURISTE Pte Maillot - Pas 57-50 Diner spec. Banquets
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 fr 3 MAGNUMS A DISCRETION
SON MENU TOURISTIQUE 1.200 fr.
VIN COMPRIS



— Je trouve que notre soirée a été très réussie...

vaux, dans Musset. Les obscurs commencements de l'employé de banque Roger Planchon rappellent ceux d'Antoine, au Gaz de Paris. Sa compagnie est née pauvrement, elle a commencé par la crèche, comme celle du Vieux-Colombier, comme celle de Dullin. Mais Planchon, lui, a eu ce bonheur : il a rencontré Malraux.

FRANÇOIS MAURIAC.

MUSIQUE

Lorin Maazel

● ***Sans partition, sans baguette, un nouveau chef d'orchestre s'est imposé à Besançon.***

UN jeune chef de 29 ans, Lorin Maazel, a été la révélation du XIIe Festival de Besançon, où se rencontrent chaque année les chefs d'orchestre les plus célèbres.

Solti, Silvestri et Munch nous ont prouvé encore une fois qu'ils étaient inimitables, mais on le savait déjà. La surprise a été ce jeune artiste, l'une des personnalités les plus étonnantes de notre monde musical actuel.

Bien que sur la foi de son nom (?), quelques journalistes aient cru bon d'affirmer qu'il était originaire d'Europe centrale, sa filiation nationale est malaisée à définir : né à Paris de parents flamands, il a vécu sa jeunesse aux Etats-Unis ; actuellement, il habite Rome avec sa femme brésilienne et enregistre chez la firme allemande Deutsche Grammophon. Enfin, il parle huit langues dont l'argot romain...

Pour les amateurs d'enfants prodiges, la carrière de Lorin Maazel est encourageante : à 9 ans, il dirigeait le Philharmonique de New York ; à 11 ans, il était remarqué et invité à l'Orchestre de la N.B.C. par Toscanini ; mais la précocité de ces premières armes ne l'a pas gâté : il croit encore aux vertus du travail, à la parfaite connaissance des partitions même lorsqu'il dirige, c'était le cas en 1958, trente-cinq programmes différents en une année !

Sans baguette

Sur l'estrade, Lorin Maazel subjugue totalement les instrumentistes ; physiquement, il y a en lui de la panthère, du tigre et du condottiere italien, peut-être aussi du torero... il associe avec bonheur une allure de grand seigneur et une véhémence faite de souplesse et d'ardeur passionnée. Une main droite, sans baguette, qui moule dans l'espace les figures mélodiques tout en tenant absolument la mesure, tout en affirmant chaque départ, une main gauche qui n'intervient qu'occasionnellement mais dont chaque intervention acquiert, de la sorte, une incomparable puissance, voici déjà un spectacle pour les yeux. L'efficacité d'une plastique dont nous avions naguère déploré la relative turbulence (mais Maazel est actuellement sur la voie de Pierre Monteux...) est stupéfiante. La démonstration qu'il nous a offerte à Besançon avec « Le Sacre du Printemps » et la « Symphonie en sol mineur » de Mozart, a séduit également le public et les musiciens de l'Orchestre National.

Enfin, Maazel méprise les conventions : pourquoi, en accompagnant un concerto, placerait-il la partition devant lui puisqu'il la connaît par cœur, pourquoi utiliserait-il la baguette rituelle puisque ses départs sont la précision même, puisque à aucun moment les musiciens n'hésitent sur la signification de ses gestes ?

Est-ce une recette, ou une nouvelle mode à l'usage des autres chefs d'orchestre ? S'ils n'ont pas, comme Maazel, un peu de génie, il est préférable qu'ils se méfient...

Mieux que l'auteur

Après l'évocation de la performance Lorin Maazel, il semble cruel de juger le concours des jeunes chefs d'orchestre. Ce concours fut à l'image des huits précédents, dont aucun Maazel n'est encore sorti. Mieux vaut ne point parler du concours amateur, mais peut-on exiger qu'un jeune « révèle » une personnalité s'il n'a jamais tenu une baguette devant un orchestre ? Dans la catégorie professionnelle, un espoir peut-être : le vainqueur, le Japonais Seiji Ozawa, qui dirigea avec une telle autorité le morceau de déchiffrage composé à cette occasion par Eugène Bigot, président du jury, qu'il surpassa... Eugène Bigot lui-même...

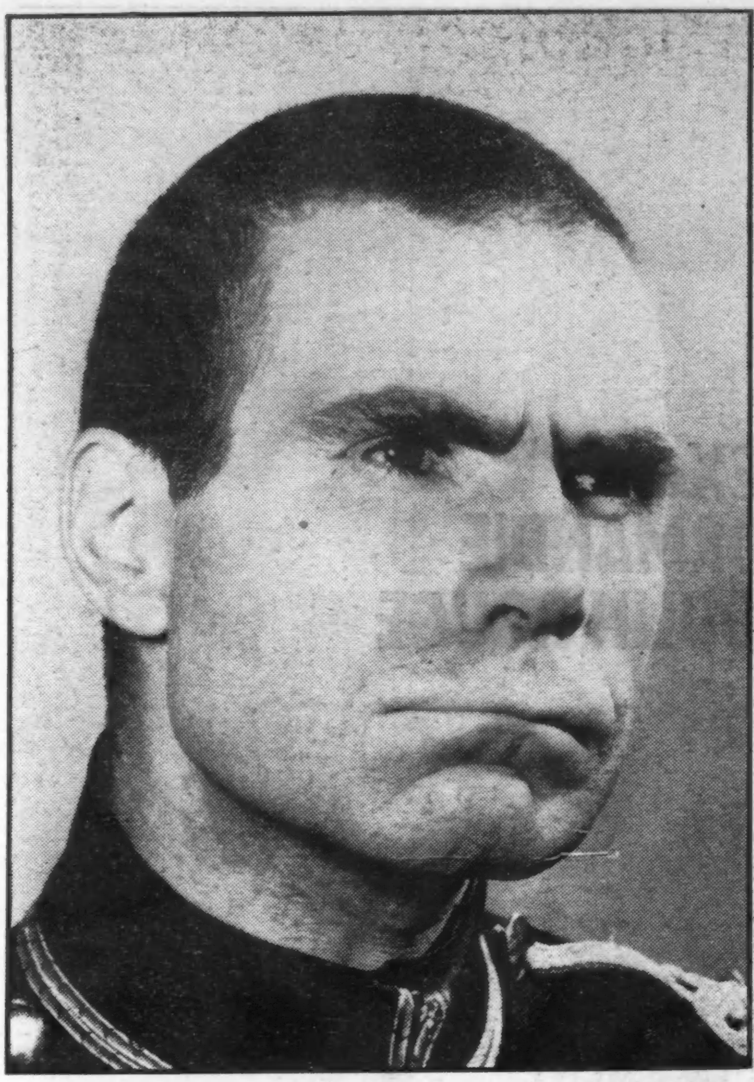
Enfin, le Festival de Besançon est parti à la découverte de la musique moderne ; en présentant au public bisontin le « Livre pour Quatuor », de Pierre Boulez en première audition avec les Parrenin, et, avec l'excellent pianiste Georges Bernand, la création française du « Concerto pour la main gauche » de Serge Prokofiev, Besançon entreprend une aventure nouvelle et passionnante qui ne sera pas, espérons-le, sans lendemain...

CLAUDE SAMUEL.

THEATRE des VARIETES
DANY ROBIN
ROBERT LAMOUREUX
Un Rossignol chantait
Comédie en 3 actes de ROBERT LAMOUREUX
Décors et mise en scène de JEAN MARAIS

STUDIO 43 - Fg-Montmartre
L'ATTENTE DES FEMMES
d'INGMAR BERGMAN en v. o.
Ce film, repris pour un temps limité, ne sera plus donné à Paris avant une très longue période

REX ESCALATORS
NORMANDIE
MOULIN ROUGE
BABETTE S'EN VA-T-EN GUERRE
en complément :
HISTOIRE D'UN POISSON ROUGE
Prix spécial du Jury du court-métrage Cannes 1959



QUATRE VISAGES DE JACQUES DUFILHO...
Des interprètes qui parlent l'audiberti...

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« L'effet Glapion » : on rit beaucoup parce que c'est drôle et mieux que cela.*

QUE la vie serait riche si nous pouvions conjuguer le verbe aimer à la fois au présent, au passé et au « possible ». M. Jacques Audiberti suppose le problème résolu : c'est l'effet Glapion. Il nomme ainsi, par plaisanterie, un procédé d'investigation psychologique qui permet de revivre non seulement ce qui a été, mais encore ce qui aurait pu être.

Une femme revit devant nous à un an de distance la journée qui a été décisive pour son amour, celle de l'aveu et de la conquête définitive de l'homme qui est maintenant son mari. Elle la revit par le souvenir telle qu'elle s'est déroulée, et par l'imagination telle qu'elle se serait déroulée si... Quand elle a répondu à ce coup de sonnette, cela pouvait être le capitaine de gendarmerie, ou une vieille dame, ou un gangster, ou l'officier d'ordonnance d'une princesse d'opérette. Et aussi bien, elle pouvait être elle-même, ou la bonne ou la princesse. Qu'importe, puisque chaque chemin du réel ou du possible la conduit à son bien-aimé. Et pour nous qui l'écoutons glapionner, les interférences du possible et du réel entrainent une suite de plages tour à tour poétiques ou burlesques.

La comédie nous en fait voir de toutes les couleurs, avec une merveilleuse richesse d'invention et en se servant de trois personnages seulement : la jeune femme dont l'esprit est le théâtre de l'action; l'homme qu'elle aime, et le personnage-tremplin, toujours le même et toujours différent, qui fait rebondir sa fantaisie.

Moins ambitieuse sur le plan des idées que « La Hobereaute », cet opéra parlé wagnérisant que nous avons vu l'an dernier, « L'Effet Glapion » (1) est peut-être la meilleure pièce de M. Audiberti depuis « Le Mal court ». Il y a un roman déjà ancien de cet auteur qui s'appelle « Talent », au vieux sens de désir, d'appétit. Le talent d'Audiberti, c'est bien sa fringale : il y a du glouton dans ce glapion-là. Il lui faut parler de tout, toucher à tout, la vie qu'on appelle à la légère réelle ne lui suffit pas s'il n'explore pas en même temps les univers parallèles. C'est sans doute notre plus grand brasseur d'idées au sens où l'on parle de brasseur d'affaires, il en a sur tout, de la gendarmerie à la médecine, il en ferait jaillir de n'importe quoi, comme une étincelle d'un silex.

Un âne, un coq

Bien sûr, tout n'est pas d'un égal intérêt chez cet encyclopédiste du farfelu contemporain. La trame du langage dont il se sert comme d'un filet pour aller d'une idée à l'autre est parfois bien ténue ; cela tient du coq-à-l'âne, heureux encore quand ce coq-à-l'âne n'est pas comme dans le fameux pâté d'alouette : un âne, un coq. Il y a surtout, quel que soit notre « talent » d'auditeur, un effet de saturation qui nuit au succès des gros romans de l'auteur et qui pourrait commencer à se faire sentir ici dans certaines scènes du deuxième acte. Mais on a scrupule à trouver que la mariée est trop belle, trop riche, trop généreuse : s'il y a de la préciosité et de la truculence chez Audiberti, de la facilité et de la recherche, le mélange a une extraordinaire saveur de santé. On rit beaucoup parce que c'est drôle, et mieux que cela : parce que c'est un tempérament qui nous met en joie.

M. Michel Roux se tire avec un parfait doigté du rôle ingrat, celui de l'homme aimé. M. Jacques Dufilho est le merveilleux farceur que l'on connaît, celui dont la « bouille » fait rire dès qu'il entre en scène : paysanne, gangster, gendarme, on ne peut pas dire qu'il compose, il dit son texte et il le ponctue de mines et de silences qui suffisent pour donner l'illusion de deux, trois, quatre personnages différents. Mais Mlle Jacqueline Gauthier lui est encore supérieure parce que non seulement elle aussi joue plusieurs personnages, mais encore, à l'intérieur d'un même caractère, elle passe d'un registre à l'autre avec beaucoup d'intelligence, de sensibilité et de drôlerie. Elle est une comédienne complète et qui parle l'audiberti comme une langue vivante.

Les Cenci

Pour jouer « Les Cenci » (2) de Mme Grimal, d'après Shelley et Stendhal, M. Serge Ligier a disposé sur la scène deux groupes de comédiens : les uns psalmodient un texte ingrat d'une manière presque inintelligible, les autres scandent cette récitation avec des gongs et des tambours. Sous prétexte de théâtre poétique, on remplace la représentation par la célébration emphatique et prétentieuse d'une sorte d'office avec tous les poncifs d'une liturgie d'avant-garde. Ces jeunes comédiens ont sans doute la foi, à défaut de métier et de talent, mais c'est une foi qui ne sauve ni le théâtre ni la poésie.

Bonhomme

Quant à « Bonhomme » (3), de M. Michel Sinniger, histoire d'une paroisse pauvre transfigurée et mystifiée par un trop astucieux manager de publicité radiophonique, cela pourrait être une fable moderne : Jean Nohain et le curé de campagne ; et c'est une lourde accumulation de vieux poncifs dans une langue de plomb que d'honnêtes comédiens n'arrivent pas à soulever.

ROBERT KANTERS.

CINÉMA

La chronique de Bernard Frank

● *« Le Monde, la Chair et le Diable » : même quand tout est permis, rien ne se passe.*

J'AI hésité. J'avais le choix entre « La Nuit des Espions », de Robert Hossein, et « Le Monde, la Chair et le Diable ». J'ai préféré l'aventure, le titre énigmatique, l'Amérique. Et puis, je ne voulais pas, le cas échéant, dire du mal de Hossein. Novice en critique cinématographique, j'ai pourtant assez lu mes confrères pour savoir que Hossein est un sincère-maladroit. Que si, jusqu'à maintenant, ses films ne valaient pas grand-chose, il ne fallait pas lui en tenir rigueur. Qu'il portait probablement en lui un petit monde que seules ces maudites contingences commerciales avaient empêché de voir naître. J'ai gardé, d'autre part, d'une adolescence toute vécue dans le XVII^{e} arrondissement, un sens très strict des convenances. Un film comme cette « Nuit des Espions », on ne va pas le voir aux Champs-Elysées dans une salle d'exclusivité. Il faut savoir se créer d'appétissantes réserves. Hossein, l'hiver venu, fera les belles soirées des connaisseurs de quartier.

Nous étions cinq au Lord-Byron et le film était commencé. Un Noir, tout seul, dans un appartement de luxe, regardait tourner un chemin de fer miniature. J'avais mal calculé mon coup et ma paresse à me renseigner sur les horaires allait me contraindre à rester un temps fou.

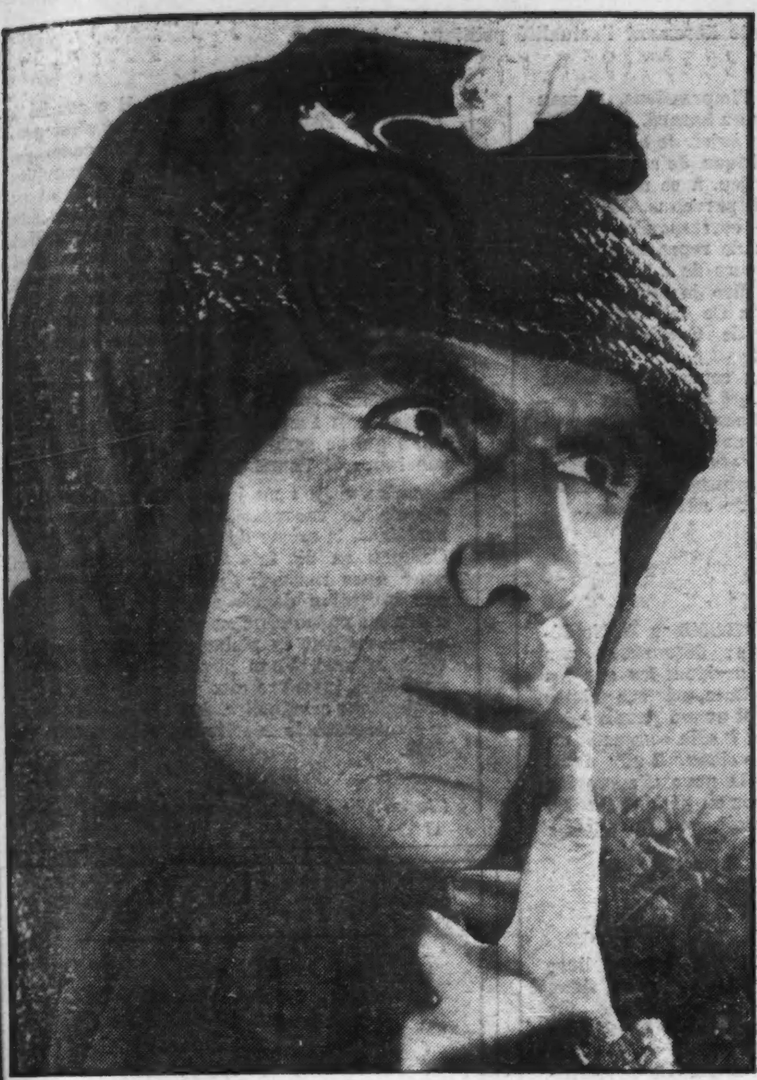
Effectivement, avant de retrouver l'indispensable générique, je dus franchir deux entractes, un court documentaire sur le Michigan, un dessin animé de la série *Woopy* et les Actualités françaises. Le seul plaisir d'arriver au milieu du grand film c'est que le temps n'est plus cette durée auguste et solennelle. Il n'a plus l'air d'une marche nuptiale. Il semble tout au contraire courir en rond, tel un chat après sa queue.

De voir si peu de monde à ce film me serrait la gorge. Je me disais que ce n'était pas tout d'aimer ou de ne pas aimer « The World, the Flesh and the Devil », encore fallait-il que ce spectacle se traînât jusqu'au jeudi, jour de la parution de « L'Express », pour que mon article prît tout son sens. Oh ! je ne demandais pas l'impossible. Vendredi, on pouvait changer les programmes, j'avais gagné la partie.

Ça y est. Des nuages de sodium ont été lancés sur toute la terre par de grandes puissances indéterminées. Les nuages ont la vertu de dissoudre *radicalement* l'espèce humaine. Très proprement, semble-t-il : pas de cadavres, pas d'os, pas de pourritures, rien. L'homme se désintègre, se volatilise. Curieusement, les objets ne sont pas touchés. Quelques rares individus qui se trouvaient coincés par hasard dans des mines, des gouffres, des grottes, échappent à ces nuages pernicieux, dont l'action dure cinq jours. Nous verrons trois de ces *happy few*. Il y en a d'autres. Un bel ingénieur (?) nègre (Belafonte) qui vérifiait ce qui n'allait pas dans une mine de charbon de Pennsylvanie, une jeune fille pure qui habitait New York, et plus tard un yachtman (Mel Ferrer).

On imagine le plaisir qu'il y a à se

(1) Théâtre La Bruyère.
(2) Alliance Française.
(3) Petit Théâtre de Paris.



...DANS « L'EFFET GLAPION »
...comme une langue vivante.

(Pic)

trouver isolé, unique ou presque dans une immense métropole. Le metteur en scène n'a pas usé de cet effet. Ces détrousseurs de cité malgré eux, nos voyeurs involontaires ont des appétits modestes : un appartement décent, des visites à des épiceries, une voiture. Mon Dieu, quand tout est permis, rien ne se passe.

Après un dramatique échange de coups de fusil, la pure jeune fille réconciliera les deux frères ennemis : style : « J'aime bien l'un, j'aime bien l'autre. » Nous passons de l'anticipation à André Roussin. Les pires suppositions sont alors permises.

BERNARD FRANK.

DISQUES

La sonnette d'alarme

● *Une crise salutaire, des projets intéressants.*

« *L'INDUSTRIE du disque a traversé une crise l'année dernière. Ce malaise a été sensible à tous les stades de la production : fabricants, vendeurs, acheteurs.* »

Cette opinion est générale, étayée par des arguments irréfutables, des chiffres inquiétants. « *Il y a de multiples causes à cette crise* », dit-on.

1) L'industrie du disque est jeune. Depuis l'avènement du microsillon, elle vit son âge d'or. Ces disques chers, très chers, ont trouvé une clientèle avide de constituer un fond de discothèque. Ce fond est maintenant créé. D'où menace de mévente.

2) Le gouvernement, s'inquiétant de l'accroissement de la production (90 % en deux ans), a porté la T.V.A. de 13,75 % à 27,50 % (soit une augmentation de 14 %).

3) Les super-vedettes nées grâce au disque ont des exigences... spectaculaires : 20 millions pour se lier à une maison, maquignonnage à chaque reconduction de contrat.

4) Les éditeurs sont trop gourmands. Ils confient en même temps à 10 ou 15 interprètes le soin d'enregistrer l'œuvrette qui plaît quinze jours. et meurt en un mois... Les dizaines de milliers de disques pressés ne trouvent donc pas d'acquéreurs.

Côté musique classique, phénomène analogue. Il existe 25 versions de la « Cinquième Symphonie » de Beethoven, lesquelles stocker, lesquelles acheter ? Le marché est surchargé.

Nouveaux mots d'ordre

En fait, cette crise est une crise de croissance. 23 % seulement des foyers français sont aujourd'hui équipés d'électrophones, 10.000 à 12.000 électrophones sont vendus chaque mois, 24.000 pour le seul mois de mai — époque des premières communions. Tout est encore possible.

Simplement, la sonnette d'alarme a retenti. D'où plusieurs « transmutations » et des changements de politique.

● TRANSMUTATION : la plus importante est celle de « Ducretet-Thomson ». Cette maison élevée sous la gigantesque tutelle de la « Thomson Houston » (qui fabrique des boulons, du matériel électro-acoustique, électroménager, et même des locomotives !) semblait intouchable ; elle a pourtant été une des premières touchées et vient d'être « recueillie » par Pathé-Marconi. Etat dans l'état, elle a son siège chez Pathé, mais conserve une direction artistique autonome. La « Thomson Houston » garde le monopole du matériel.

● CHANGEMENTS DE POLITIQUE : le plus spectaculaire est celui de Pathé-Marconi. Durement rappelé à l'ordre par sa maison mère (et anglaise), Pathé a décidé de licencier une assez grande partie de son personnel tant artistique qu'administratif ; il y avait 18 personnes au service de presse l'année dernière ; il y en a 7 aujourd'hui, le service fonctionne parfaitement...

Le rythme des « parutions » a lui aussi été rationalisé. Il était sorti l'an dernier jusqu'à 160 disques en un mois ! Ce délire s'est calmé ; nouveau mot d'ordre : dix 33 tours et 40 super 45 tours par mois, maximum !

● ECLATEMENT : Barclay (Eddie) poursuit, pour sa part, une politique audacieuse (sinon dangereuse) mais astucieuse...

Pour ne pas surcharger son catalogue, il vient de créer une nouvelle maison ! Les disques « Bel Air », direction commune, mais siège indépendant : 18, rue de Douai.

Pour lancer cette marque, Eddie Barclay a signé un accord avec « Erato », maison française dont le catalogue classique est un des plus intéressants et des moins commerciaux ! « Bel Air » fera donc profiter du circuit de distribution de « Barclay » les disques « Erato ». Tout le monde peut y gagner. Espérons seulement que les représentants de chez Barclay « vendront » avec autant de foi aux disquaires les chansons de Dalida et le « Requiem » de Gilles...

● STÉRÉOPHONIE : tout le monde y croit. Bien qu'il y ait encore fort peu de matériel stéréophonique en France, beaucoup de maisons ont déjà commencé à « doubler » leurs nouveaux titres classiques et même à réenregistrer en stéréo certaines des œuvres déjà au catalogue.

Certaines maisons, comme Philips, lancent même déjà des disques de variétés en stéréo (récitals des Frères Jacques et d'Yves Montand, 33 tours de Serge Gainsbourg, Patachou, etc.).

D'autres, plus prudentes, stockent, des bandes stéréo (Vega en a 250 toutes prêtes) et attendent pour sortir les disques le jour J de l'ère stéréo.

● BEST-SELLERS : Quelques records de vente enregistrés en 1958 :

CHEZ PATHÉ-MARCONI : record absolu : la Callas : 70.000 exemplaires en trois mois.

PHILIPS : Sacha Distel : environ 250.000 « Scoudibou ». 40.000 exemplaires de chaque disque environ.

POLYDOR : Brenda Lee : 80.000 disques par « numéro ». Les « Kalin Twins » : 200.000 disques en quatre mois.

VEGA : Paul Anka : près de 600.000 « Diana ». 120.000 disques par mois. Il est évident que ce panorama est très partiel ; il y a en France 95 maisons de disques (des grandes, des moins grandes, des toutes petites, des marques étrangères distribuées par des firmes françaises). Certaines de ces maisons, sans disposer d'énormes moyens financiers, poursuivent un effort très courageux. Nous en reparlerons.

En attendant, voici quelques disques nouveaux-nés que vous pouvez déjà trouver chez votre disquaire ou qui sortiront dans les deux mois à venir :

Polydor

Sous la marque « Deutsche Grammophon » :

— La 4e Symphonie de Brahms, par l'orchestre des Concerts Lamoureux, placé sous la direction d'Igor Markevitch.

— La « Messe de sainte Cécile » de Haydn, orchestre dirigé par Eugène Jochum (coffret de trois disques).

Pathé-Marconi

VARIÉTÉS : la bande originale de « Certains l'aiment chaud » : Marilyn chante...

CLASSIQUE : enregistrement intégral de « Carmen », sous la direction de sir Thomas Beecham, Gedda, Ernest Blanc, etc.

Bel-Air

Un bon projet pour le début du mois de novembre : l'enregistrement intégral de « La Vie Parisienne » par la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.

Philips

VARIÉTÉS : Un nouveau 33 tours d'Yves Montand, presque entièrement consacré à des succès anciens (« Venez donc chez moi », « Je cherche après Titine », « Je sais que vous êtes jolie », etc.).

Et un premier disque dont on attend beaucoup : celui de Suzanne Gabriello

CLASSIQUES : le récital d'un extraordinaire pianiste soviétique : Sviatolav Richter.

Vega

SEMI - VARIÉTÉS : « L'Opéra de Quat'Sous » par le Piccolo Teatro de Milan.

SEMI-CLASSIQUES : « La Rhapsody in Blue » jouée par Georges Gershwin, grâce à une bande magnétique retrouvée aux Etats-Unis.

MUSIQUE CONTEMPORAINE : « Turangalila », de Messian. « Le Visage Nuptial » de Pierre Boulez.

DANIELE HEYMANN.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 8 SEPTEMBRE

LA Guyenne déconcerte souvent l'idée que je me fais d'elle. J'avais traversé hier des provinces que la sécheresse avait brûlées. Je m'attendais au pire ici. Or, la campagne qui m'a accueilli était du vert le plus tendre. Je me suis souvenu qu'en mai dernier, ayant quitté un Paris lumineux et azuré, je ne doutais pas, à mesure que j'avançais vers le Sud-Ouest, qu'une chaleur orageuse m'y attendait pour m'accabler.

Mais non : après Angoulême, les rivières grossies par les pluies roulaient de troubles eaux dans une campagne transie. Je me rappelle ce pâle soleil de l'arrivée : le jardin et la maison cherchaient en vain à me faire fête. Ils ne pouvaient me cacher de quel printemps pluvieux ils émergeaient. Je me souviens de ces visages d'enfant ou de femme qu'il nous est arrivé de tenir à deux mains, et nous les regardions de près, et nous disions : « Tu as pleuré ! Mais si ! tu as pleuré... » Et les dénégations, les tendres défaites, étaient interrompues par les larmes.

Ainsi, ce jour de mai, avais-je retrouvé un Malagar encore assombri et triste. Celui d'aujourd'hui en revanche, a traversé sans en souffrir des mois de sécheresse parce que plusieurs orages ont crevé sur lui, et la terre a bu, et les prairies sont restées vivantes.

IL est fou de parler d'une terre comme d'une personne. Ce visage que je prends à deux mains... comment osé-je écrire cela ! Mais non, ce n'est pas si fou. Cette figure d'enfant ou de femme, peut-être y découvririons-nous déjà les meurtrissures de la vie, les signes de la décrépitude et de la mort. Et c'est aussi ce qui me frappe dès que je franchis le seuil aimé : l'insignifiance de ces vieilles pierres, de ces toits affaissés. Je l'ai toujours cru : rien ne resplendit dans les choses et dans les êtres qui ne vienne de nous. C'est nous qui inlassablement faisons surgir la merveille de tout le créé. Elle existe, cette merveille, mais elle est nous-même. Ce pouvoir de sublimation, comme il se trahit chez moi dans tout ce que j'ai écrit de ce vieux domaine et de ce vieux pays !

Mais c'est l'histoire de tout amour. Sinon la créature aimée ne l'eût pas été que par nous. Si le visage unique au monde à nos yeux, apparaît aux autres sans attrait particulier, c'est que nous projetons sur lui la lumière qui crée l'enchantement. Lumière qui ne vaut pour personne, qui n'est même pas perceptible en dehors de nous. Et l'artiste ne chante, ne sculpte, ne peint, n'écrit, que pour partager avec tous les hommes cet amour incommunicable...

10 SEPTEMBRE

JE m'étonne de ce que j'ai noté avant-hier. « Diseur de rien ! » soupirait quelquefois ma mère quand j'étais un enfant bavard. Aujourd'hui, je sais pourquoi je cède à ce courant d'impressions. A mon âge, on ne fait plus rien au hasard. En vérité, je m'écarte d'un certain sujet. Je n'ai pas envie de toucher à la politique. Je crains qu'un seul mot ne trouble le jeu, à ce moment de la partie où nous voilà parvenus. J'imagine que certains de mes correspondants qui m'ont écrit des lettres de reproche plus ou moins amères (les lecteurs de « L'Express » n'insultent pour ainsi dire jamais) doivent commencer à se dire : « Ce de Gaulle, tout de même ! » Oui, ce de Gaulle, tout de même...

Des hommes très au courant m'avaient prophétisé le pire en ce qui concerne la Communauté. Que tout soit sauvé, je ne le prétends certes pas. Mais enfin c'est trop peu de dire que rien n'est perdu. Tout prend forme, et peut-être la solution du problème algérien va-t-elle sortir de cette matrice.

RESTONS-en là. Ne dérangeons pas le destin; détournons nos regards de l'échiquier, arrêtons-les sur les vignes bleuies par le sulfate, sur ces tristes collines qui m'enfermaient quand j'avais seize ans. Je souffrais dans ce jardin comme si un enchantement m'y eût retenu. Il n'y avait pas d'auto en ce temps-là pour m'emporter ailleurs. Autour du rocher où j'étais attaché, l'horrible chaleur s'étendait, mer infranchissable.

PRENONS un livre pour tromper l'attente. Celui-ci que j'aime, non un roman, mais l'histoire d'une vie d'homme de lettres. Il faut lire « Le Rideau à l'italienne » (Mercure de France). Ce sont les souvenirs de René Dumesnil. En ce temps-là, les jeunes hommes avaient le culte, la dévotion de leurs grands aînés. Ce petit Normand, René Dumesnil, n'a pas connu Flaubert mais il est devenu l'ami de ceux qui en avaient été les intimes, en particulier d'Edmond Laporte. Et son témoignage sur Huysmans ! L'étudiant en médecine René Dumesnil l'a assisté dans sa dernière maladie et il a suffi de ces quelques semaines pour que Huysmans se soit attaché à lui. Car l'auteur d'« En route » n'était atrabilaire qu'en apparence : en vérité, un cœur plein d'amour. Sinon, eût-il aimé son Seigneur comme il l'a aimé ? Il n'y a pas deux amours.

Je reparlerai de ce livre dont je n'ai lu encore que cent pages. Œuvre importante : René Dumesnil est le dernier témoin d'une génération qui bientôt sera victime de l'indifférence de nos cadets à l'égard de tout ce qui précède l'ère du cinéma. Génération sans mémoire qui refuse le flambeau que nous lui tendons...

11 SEPTEMBRE

VISITES. Hier ce jeune professeur anglais de l'Université d'Exeter, venu me voir à propos d'une édition scolaire de « Thérèse Desqueyroux ». Il a couché à l'hôtel du Lion d'Or à Langon et s'est promené la nuit dans la petite ville endormie. Il me dit qu'il n'en existe plus de pareilles en Angleterre. Notre vie provinciale est en réalité une survie, ce qui subsiste d'un monde en voie de disparition et qui ailleurs a déjà disparu. J'amène mon Anglais à Bazas. Quel contraste entre cette bourgade somnolente et sa vaste cathédrale témoin d'un temps où la capitale du Bazadais était un florissant évêché. Nous n'imaginons plus cette époque où chaque province constituait un monde qui parlait sa langue, construisait ses monuments, une société raffinée et hiérarchisée qui ignorait Paris et ses modes. Monstrueux Paris qui se sera nourri de cette admirable substance et l'aura épuisée.

Autre visite : un jeune prêtre. Il a été en colonie de vacances avec des adolescents chrétiens, la crème de leur banlieue ouvrière. Ce qu'il en dit fait frémir. Nous répétons pour nous rassurer que les tricheurs sont une invention de cinéastes et les blousons noirs un phénomène sans portée. Mais ceux qui travaillent en pleine pâte sont horrifiés, voilà le vrai. Vous pouvez, hypocrites que vous êtes, interdire aux moins de 16 ans des projections criminelles. Mais ce que le cinéma a semé, vous le récolterez, vous le récoltez déjà.

F. M.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-88

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-88
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

MOTS CROISES N° 205

HORIZONTALEMENT : 1. Quand on la brûle, cela provoque un abaissement de température. — 2. Préfixe qui marque le plus souvent une extériorité. Bouche d'or, qui n'avait rien de commun avec saint Jean. — 3. Peut s'appliquer à des principes ou à des cours de bourse. — 4. Le dur aujourd'hui lui préfère un feu. Perd en Italie près de 3.000 mètres d'altitude. — 5. C'est parfois un moyen de toucher le colon. — 6. Sa cadence est fatale à certains passagès suspendus. Double voyelle. — 7. Change le sens. Tout jeu a la sienne. — 8. Fumeur redouté. Promis à maint mouton provençal. — 9. Malgré sa forme, ses morsures ne sont guère à craindre. — 10. Quadragénaire, il y a vingt ans, il est parfois plus jeune aujourd'hui.

204	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	A	T	H	O	N
2	A	V	A	L	O	I	R	E
3	R	A	V	E	L	■	A	C
4	T	R	I	P	E	T	T	E
5	I	O	N	■	D	I	E	S
6	N	■	■	D	O	M	U	S
7	G	A	V	E	■	O	R	A
8	A	R	A	S	E	R	■	I
9	L	A	M	I	N	E	U	R
10	E	M	P	R	E	S	S	E

Solution du n° 204

VERTICALEMENT : I. Il ne faudrait pas croire qu'en sortant de ses mains, il faut voir le pédicure ou l'ostéopathe. — II. Pas ferme, pas rassurée. — III. Petits chênes. Triple nasale. — IV. C'est à cause de lui que le bâtiment ne va pas. Ne s'applique pas à Guillaume Tell. — V. Elle apprécie la purée et la compote. Empêche Roméo d'être plus près de Juliette. — VI. Peut être minéral ou fossile. S'applique à une eau dangereuse pour un roi. — VII. A l'œil ou sur le crâne. Mauvais dans certains quartiers. — VIII. Charmer, en quelque sorte.

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S. A. L. A. M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE. PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE. PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POincaré 38-58 et 37-94